

PER
Q-60
#102

ROCK



**MUSIQUE
MODE
TENDANCES**

RUSH
DU MÉTAL HURLANT
AU ROCK MUSCLÉ

STEVEN SPIELBERG
LE ROI DU CINÉMA POPULAIRE
JOUÉ ET GAGNE

THE BOX
BONHEUR, ARGENT, SEXE

**PETE TOWNSHEND · QUINCY JONES · DIANE DUFRESNE · EBTG · THE
KANE GANG · PREFAB SPROUT · DISQUES · LIVRES · CINÉMA · ETC...**

**ENTREVUE EXCLUSIVE
COREY HART
ET LES FEMMES**

MODE
LE SUCCÈS FABULEUX
DE CINQ
ENTREPRENEURS
QUÉBÉCOIS



Désormais, Sony transforme votre salon, votre auto et votre sac à dos en salle de concert.

Le principe de base d'un lecteur de disque n'a pas changé depuis son invention en 1877.

Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, Sony révolutionne la reproduction sonore en donnant au monde le premier lecteur de disque compact.

Le lecteur de disque compact remplace l'imprécision d'une aiguille phono lectrice par la précision d'un faisceau laser, les sillons imparfaits des disques par des codes d'ordinateur mathématiquement parfaits et les microsillons vulnérables par de petits disques résistants.

Le magazine High Fidelity le qualifie de « changement le plus fondamental en audio depuis plus de quatre-vingt ans ».

Aujourd'hui, tandis que plus de 30 compagnies s'apprentent à participer à la révolution, Sony en prépare deux autres:

Le lecteur de disque compact d'auto et le lecteur de disque compact portatif.*

Alors les gens qui recherchent la difélté d'une salle de concert n'auront plus à s'en passer.

Votre représentant autorisé de Sony du Canada se fera un plaisir de vous faire entendre ces merveilles de la technologie moderne.

LA SEULE ET UNIQUE SONORITÉ DE

SONY

SONY DU CANADA LTÉE

Montréal / Toronto / Ottawa / Winnipeg / Calgary / Edmonton / Vancouver

* Le modèle D-5A illustré est livré complet avec un adaptateur CA. Le contenant à piles, le casque et le sac à dos sont des suppléments facultatifs. Sony est une marque déposée de la Corporation Sony. Sony du Canada Ltée en est un utilisateur.

Rock

NO. 102
1986

FÉVRIER

GRAFFITI

Les Temps modernes: Super-compact, Rasoir comme pas un, Double face, etc. **Pulsions:** Playlist, 12 pouces, palmarès vidéo, le rock en français. **Événements:** Charbonneau et le chef, Faust, Les nouilles, Rock et Belles Oreilles, etc. **Interviews:** Everything But The Girl, Kane Gang, Icicle Works, Prefab Sprout. **Franco Rock:** Claude Dubois, Jackie Quartz, Diane Dufresne, Isa Minoke, Humphrey Salade.

MUSIQUE

- 20 Rush. La seconde jeunesse des vétérans du rock canadien.
- 28 The Box. Une vraie boîte à surprises.
- 64 Pete Townshend. La vieille garde se porte bien.

DOSSIER RADIO

- 24 Ondes de Choc — 2e partie. Le succès du dance music au Québec: un phénomène unique.

BRITANNIA

- 46 Splendeur et décadence de l'Empire britannique: en musique comme en mode, les sujets de sa Majesté sont capables de tout.

The color purple

Pete Townshend

Rush

Britannia



RUBRIQUES

- 68 Disques
- 76 Livres
- 78 Vidéo News
- 86 Vidéo Films
- 89 Mythes: Les Paul
- 90 Jet Set: Amazones et guerriers.



Patrick Emiroglu et Corey Hart

COREY HART

- 40 Entrevue exclusive avec le rebelle au coeur à jamais saignant.

ENTREVUE DU MOIS

- 59 Steven Spielberg et Quincy Jones.

ACTUALITÉ

- 30 Un portrait des jeunes entrepreneurs qui sont en train de modifier radicalement le visage de la mode.

CINÉMA

- 81 Jewel Of The Nile, The Colour Purple, Roch Demers, Point de Vue.

Éditeur: Guy Perron

Éditeur délégué et directrice de la publication: Marleen Beaulieu

Rédacteur en chef: Patrick Emiroglu. **Comité de rédaction:** Marleen Beaulieu, Patrick Emiroglu, Guy Perron, Pierre Tremblay. **Secrétaire de rédaction:** Frédéric Tomesco. **Directrice artistique:** Suzanne Fortin. **Adjoint à la Directrice artistique:** Pierre Durocher. **Recherche:** Marie-France Bazzo, Philippe Bélanger, Christian Belleau, Michel Clément, Alain Denis, Sylvain-Claude Filion, Olivier Gravel, Marie-Catherine Giguère, Francis Juneau, Pierre Leroux, Jacques Mathieu, Geneviève Proulx, Laurent Saulnier. **Cinéma:** Marie-Christine Abel. **Disques:** Christian Belleau, Marie-Catherine Giguère, Francis Juneau, Louis Léger, Laurent Saulnier. **Photographie:** Alpha diffusion, Harold Beaulieu, Keystone, Ponopresse, Dick Walsh. **Publicité, ventes:** Montréal, Médiavation, 1260 MacKay, (514) 935-8855; Toronto, David Hazan, (416) 598-3358. **Production:** typographie et montage: Photocomposition Tréma Inc.; Quadrichromie: Stanmont, Contact Couleur. **Impression:** Litho-Prestige. **Pelliculage:** Contact/Couleur. **Service des abonnements:** B.P. 247, Dépôt «N», Montréal, Québec, H2X 9Z9. Tarif d'abonnement annuel: 28\$, États-Unis 34\$, Europe 40\$.

Groupe Québec Rock, siège social: 3510 St-Laurent, suite 404, Montréal, Québec H2X 2V2, (514) 844-8491.

Président et directeur général: Guy Perron

Directeur de la promotion: Pierre Tremblay. **Contrôleur:** Jacynthe Gadoury. **Secrétariat:** Anne-Marie Le Beau. **Bureau de Toronto:** C.P. 576, Station P, Toronto, Ontario M5S 2T1, (416) 598-2998. **Québec Rock** est publié 12 fois par année par Québec Rock Inc. Tous droits réservés. Le contenu du magazine ne peut être utilisé sans l'autorisation écrite de l'Éditeur. L'Éditeur ne se tient pas responsable de la perte des manuscrits, photos ou illustrations. **Dépôt légal:** Bibliothèque nationale du Québec. Bibliothèque nationale du Canada, ISSN 02267187. **Courrier 2e classe**, enregistrement no 5047. Port de retour garanti.



...et sur leur peau était gravé

**Lois**

LA CROISIÈRE S'AMUSE

C'est sous le soleil brûlant de la Basse-Californie, à Guymas plus précisément, que la crème des vacanciers québécois s'est donnée rendez-vous pour passer Noël bien au chaud et célébrer de digne façon l'arrivée de l'an nouveau. Invitée par l'inimitable Douglas «Coco» Léopold, la joyeuse bande de touristes, au sein de laquelle les anciens politiciens (Serge Joyal, Pierre-Elliott Trudeau) côtoyaient le «braintrust» de Québec Rock, en a profité pour faire le plein de soleil.

Ouvert à l'été 1984, le Club Méditerranée de Guymas est réputé pour les possibilités sans limite qu'il offre aux amoureux de l'équitation et du tennis. Toutefois, comme on peut le voir sur ces photos, les amateurs de voile n'ont pas non plus été déçus: les bandes de dauphins qui tournoyaient autour du bateau leur en ont mis plein la vue...

Photos Michel Langlois



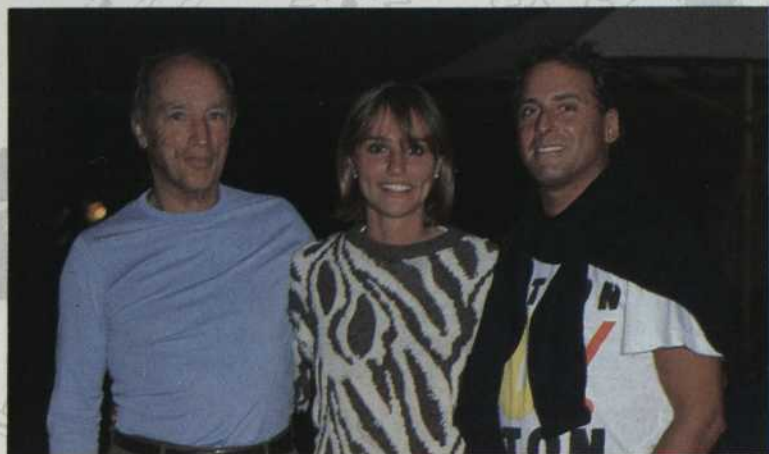
Guymas, Basse-Californie: un coin de paradis sur terre.



Les joyeux globe-trotters. De g. à d., on reconnaît: (à l'arrière plan), Marleen Beaulieu et Guy Perron (Québec Rock), Mark et Scott (McGill), Charles Sweffer (consultant en marketing), et Georges Depatti (propriétaire des restaurants Giorgio). À l'avant-plan: Pierre-Elliott Trudeau, Danièle Tremblay (Directrice du Marketing), Rolf Greiche (Propriétaire des magasins d'optométrie Greiche & Scaff).



Pour guérir les cicatrices de la vie politique, un seul remède: l'air du large.



Un trio du tonnerre: Pierre-Elliott Trudeau, Isabelle Barrière (Club Méditerranée, secrétaire à Montréal) et Douglas Léopold (CKMF).



Sous le chapeau-cloche, le très Honorable Pierre-Elliott Trudeau, admirateur inconditionnel de Québec Rock... et de Marleen Beaulieu (à droite).

QUÉBEC ROCK

PAR OLIVIER GRAVEL ET ROBERT LA FERTÉ

SUPER-COMPACT

Chapitre II de la bataille de la miniaturisation du lecteur de compact-disc. Technics vient de battre Sony à son propre jeu. Le SL-XP7 est actuellement le plus petit lecteur de compact-disc commercialisé au monde. Posez l'une sur l'autre trois boîtes de disques compacts, et vous obtiendrez la taille approximative de l'appareil. Trois disques que vous pourrez écouter sur une seule charge de l'étui optionnel rechargeable. On attend la réponse de la concurrence!



DEUX TASSES, TROIS MOUVEMENTS

BRAUN a toujours su concevoir des appareils culinaires à la fois simples et intelligents. Cette cafetière par exemple, la KF-45, prévient le dégouttement lorsque vous retirez la carafe de la plaque chauffante. Une jauge a été prévue dans le réservoir d'eau et un interrupteur spécial vous permet de ne faire que deux ou trois tasses de café à la fois. Bref du café bien fait, vite fait. Au fait, pourquoi KF-45? Ka-Fé?



RASOIR COMME PAS UN

Vous serez si satisfait que vous voudrez acheter la compagnie. Tout au moins pourrez-vous vous permettre un TRACER de PHILIPS. À notre avis un des Plus beaux rasoirs de la Création. Le TRACER est disponible en deux modèles, quatre couleurs: Le premier est gris ou bleu et rechargeable en deux heures. Le second est noir ou rouge et électrique. Un design ergonomique et deux têtes rotatives à auto-affûtage en font un rasoir aussi bon que beau. Le Super-Rasoir!



DOUBLE FACE

Voici un baladeur hypocrite, un «visage à deux faces». Le WM-W800 de SONY est un walkman unique en son genre. Deux cassettes peuvent y prendre place, ce qui vous permet de faire des copies tout en vous baladant. Vous emportez une cassette de moins aussi! Un réducteur de bruit DOLBY est incorporé, ainsi qu'une entrée de ligne. L'alimentation est possible par quatre modes. Il est disponible dans les couleurs «Henry Ford»: «n'importe quelle couleur pourvu que ce soit noir!»

LE BRUIT ROSE DE LA ZONE ÉROGÈNE

TECHNICS vient de mettre sur le marché un égalisateur de fréquences un peu spécial. Il inclut un analyseur de fréquences et un générateur de bruit rose (pink noise). Un ordinateur interne peut ajuster votre son pour obtenir la réponse la plus linéaire possible. La caractéristique la plus amusante de cet appareil est sa surface d'ajustement. Aucun réglage mécanique! La courbe désirée est tracée au simple toucher du doigt sur la surface sensible. À voir!





*Amis ça
Coors!*

Maintenant brassée chez nous par Molson



12 POUCES ON A ÉCOUTÉ POUR VOUS

	C.B.	M.C.G.	L.S.	P.T.
PAUL HARDCASTLE <i>Just Money</i>	1	1	1	2
DEBBIE HARRY <i>Feel the Spin</i>	0	3	0	1
LEDERNACKEN <i>The Drums of Matumba</i>	0	4	2	0
ONE TO ONE <i>There Was a Time</i>	1	3	1	2
PERFECT WORLD <i>Have a Good Look</i>	2	1	1	1
PRINCE & THE REVOLUTION <i>America</i>	3	0	3	1
ALEXEI SAYLE <i>Didn't You Kill My Brother?</i>	0	1	1	3
SHRIEKBACK <i>Fish Below the Ice</i>	3	5	2	3
SIOUXSIE & THE BANSHEES <i>Cities in Dust</i>	4	4	2	2
THE SMITHS <i>The Boy with the Thorn in His Side</i>	4	3	3	2
STAPLE SINGERS <i>Are You Ready?</i>	3	3	2	2
UB 40 <i>Don't Break My Heart</i>	3	4	3	1

5: Super! 4: J'aime beaucoup. 3: C'est bon. 2: Passable. 1: Bof... 0: Je déteste.

VIDÉOS

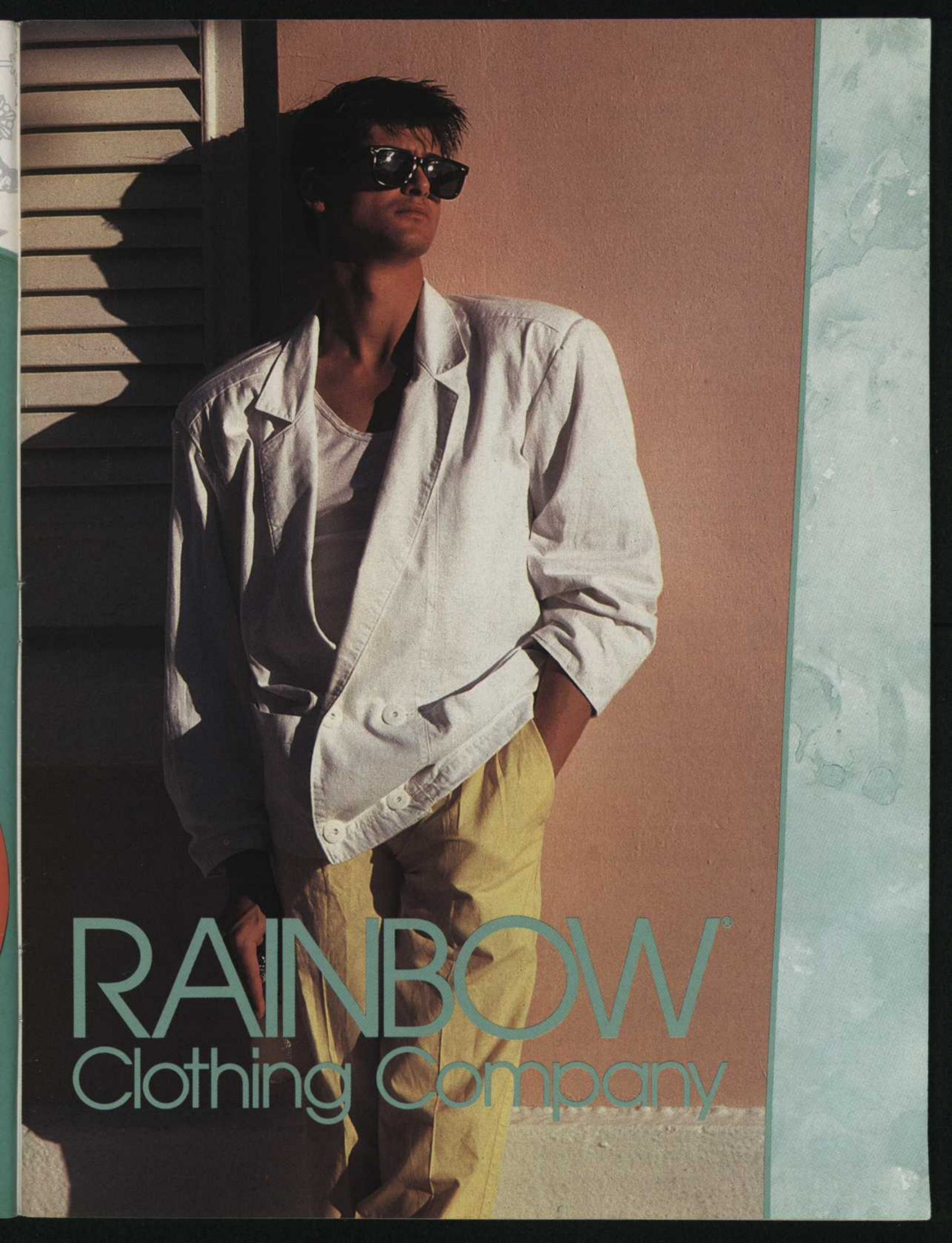
1. WHAM!
I'm Your Man
2. COREY HART
Everything in My Heart
3. JOHN COUGAR
MELLENCAMP
Smalltown
4. PAUL McCARTNEY
Spies Like Us
5. ARCADIA
Election Day
6. STING
Love Is the Seventh Wave
7. ARTISTS UNITED
AGAINST APARTHEID
Sun City
8. SCRITTI POLITTI
Perfect Way
9. DIONNE WARWICK
That's What Friends Are For
10. STEVIE WONDER
Go Home

*Gracieuseté MuchMusic

le ROCK en français

Mid:	fréquences médianes
Mike:	micro
Mike Stand:	pied de micro
Mix (faire un):	enchaîner
Mixer:	mélangeur de son
Mixing Board:	console
Monitor:	retour de scène, moniteur
Monitor Board:	console de moniteurs
Off-beat:	à temps faible
Open Reel Tape:	magnétophone à bobines
Output (Out):	sortie
Overhead:	réserve de puissance
P.A.:	système de son
Patch Bay:	boîte de jonction ou de raccordement
Patch de console:	interconnexion





RAINBOW[®]
Clothing Company

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION

ROCK ET BELLES OREILLES

Le succès ne les quitte plus. Leur nouveau 45t *Le Feu Sauvage de l'Amour*, assorti d'un vidéoclip, surprend. Leur spectacle, en évolution permanente, séduit le public et RBO revient sur scène, au Spectrum de Montréal, les 28 février et 1er mars. On peut toujours les entendre le dimanche matin à CKOI et en capsules en semaine.

CHARBONNEAU ET LE CHEF

I949: les mineurs d'Asbestos déclenchent une grève. Duplessis fait intervenir les forces de l'ordre tandis que Mgr Charbonneau, évêque de Montréal, se solidarise avec les grévistes. Créée avec un immense succès en 1971, la pièce reprend l'affiche au théâtre Port-Royal du 19 février au 12 avril. Un texte intelligent défendu avec brio par Michel Dumont et Jean Duceppe qui effectue peut-être sa dernière apparition sur scène. 22 autres comédiens les entourent. Une pièce importante et à ne pas manquer.

LES NOUILLES

Critique? Caricature? Étude de moeurs? Les Nouilles promettent un humour grinçant. Yves Desgagnés et Louise Roy signent leur second texte conjoint (après *Je ne t'Aime Pas*) dans un style qui rejoint l'esprit des bédésistes Lauzier et Brétécher. Pour une fois, un texte s'intéresse au milieu artistique et pseudo-intellectuel. L'histoire: à l'occasion de la visite d'un cinéaste mexicain dans un Festival de cinéma d'avant-garde, six personnages se retrouvent autour d'un plat de pâtes. Une charge sociale certaine et un portrait satirique d'une intelligentsia québécoise. «On y dépeint les gens qui fréquentent le Lux ou l'Express» explique Yves Desgagnés qui signe également la mise en scène. «On exprime le nouveau colonialisme québécois qui est en fait une ouverture excessive sur le monde. On s'ouvre tellement depuis quelques années qu'on oublie pratiquement de parler de nous-mêmes.» Desgagnés, qui s'est d'abord illustré comme acteur, reviendra bientôt au jeu. «Mais je préférerais diriger *Les Nouilles*, afin d'y réaliser une sorte de dessin impressionniste.» Une comédie drôle et certainement controversée, au Quat' Sous (100 avenue des Pins est) jusqu'à la mi-février. En vedette: Hélène Loiselle, Normand Lévesque et l'excellente Hélène Mercier.

BAIN PUBLIC

Combinant le théâtre, le music-hall, les tensions sociales et l'humour, *Bain Public* est un cabaret social inspiré du cabaret politique allemand et mis sur pied par le théâtre Petit à Petit. 8 auteurs et 5 acteurs proposent cette thérapie contre l'angoisse, les petites inquiétudes et la peur de la guerre à la Licorne (2075 St-Laurent) dès le 20 février.



FAUST

Thème populaire depuis 400 ans, le mythe de Faust revit au rythme des années 80 grâce à une adaptation-collage d'Alain Fournier. Cette nouvelle version du pacte d'immortalité avec le diable se veut une performance utilisant la vidéo et jouée simultanément sur deux scènes. «Autant la télévision est un moyen d'approche, autant elle peut être un élément de dispersion» explique Fournier qui signe également la mise en scène. Sur des musiques de Michel Lemieux, deux spectacles qui sont indépendants mais qui se complètent, l'un en format variétés et l'autre, plus intello, en format talk-show. Une expérience inusitée et passionnante qui se déroulera au Lux et au Milieu jusqu'au 8 février. Hubert Gagnon et Gilbert Turp incarnent les deux Faust.



RAPIDO

- Haute Fidélité, au théâtre Port-Royal jusqu'au 8 février, raconte l'aventure loufoque et incroyablement d'un chauffeur de taxi qui s'épuise à faire la navette entre Brossard et Longueuil afin de satisfaire ses deux épouses...
- La Manoeuvre revient au Café de la Place jusqu'au 15 mars. Andrée Lachapelle et Jean-René Ouellet s'étaient illustrés pendant deux mois l'an dernier dans ce bouillonnant chassé-croisé qui transcende tous les registres de l'émotion...
- Les Foubac, lancés dans les ligues majeures du rire par deux apparitions réussies aux festivals Juste Pour Rire 84 et 85, sont en «tournée mondiale» au Milieu (5380 St-Laurent) les 15, 16, 22, 23 février et 1er et 2 mars...

- Clémence Desrochers présente son nouveau show «Le Derrière d'une Étoile» au théâtre Arlequin jusqu'au 2 février... Prolongations probables et tournée en province à suivre...
- Claude Dubois est à la salle Maisonneuve de la PdA jusqu'au 8 février et sera à Drummondville le 11, à Joliette (13), Granby (15), Ottawa (17), Trois-Rivières (19,20) et à Valleyfield (22)...
- INXS, le rock dur de l'Australie, au Spectrum de Montréal, le 6 février...
- Les Ballets-Jazz de Montréal à la salle Maisonneuve de la PdA du 12 au 15 février, avec un nouveau spectacle utilisant entre autres les musiques de Pat Metheny, Tom Waits et Astor Piazzola...
- Au Café Campus, trois spectacles de choix: Michel Robert le 2 février, Jim Zeller le 16 et le groupe Child for Aye le 23...

EXPORT
"A"



EXPORT "A"

VISEZ
LA PERFECTION!

AVIS: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage — éviter d'inhaler.



Magnetic Field Power Amplifier
CARVER
Model M-15
One Thousand Two Hundred Watts RMS
Demand Responsive



CARVER

Puissant
Mélodieux
Précis

Pour plus d'informations:



evolution technology inc.
1155 appleby line,
burlington, ont., L7L 5H9
(416) 335-4422

Disponible chez **audio centre**
5260 Sherbrooke ouest, Montréal, Qué. H4A 1T9 (514) 482-4420
1930 St-Martin ouest, Laval, Qué. H7S 1M9 (514) 687-3627

ICICLE WORKS VICTIME DE SON SUCCÈS

PAR PHILIPPE BÉLANGER, FRANCIS JUNEAU
ET FRÉDÉRIC TOMESCO

L'an McNabb ne gardera pas un souvenir impérissable de sa soirée à Waterloo (Ontario). «Nous avons eu le malheur d'y donner un concert le soir du party d'Halloween. La moitié de la foule s'était déguisée de façon absolument grotesque, alors que l'autre s'amusait à se lancer des morceaux de pizza.»

Cet incident plutôt cocasse symbolise à merveille le genre d'embûches qu'a rencontré Icicle Works depuis le succès météorique de son tour *Whisper to a Scream* (Top 40 aux E.-U. à l'été 84). Abandonné par sa compagnie américaine (Arista), le trio de Liverpool n'a même pas pu obtenir que son deuxième microsillon, *The Small Price of a Bicycle*, jugé trop peu commercial, soit distribué ici.

Là où le bât blesse, c'est qu'en Angleterre aussi, les temps sont durs: «Nous sommes devenus les chouchous de la critique, mais la réussite commerciale nous fait défaut. Voilà le problème: auparavant, le succès nous interdisait toute crédibilité, et maintenant, on dirait que c'est à cause de cette soudaine crédibilité que nous ne pouvons plus être populaires.»

Ce qui n'empêche pas McNabb d'avoir un sacré sens de l'humour: «Quand on voit la Grande-Bretagne se mettre à genoux devant tous ces Américains qui débarquent avec leurs Rickenbackers pour uniques passeports, il y a de quoi s'interroger. Regarde les Long Ryders, par exemple: ce n'est qu'un minable groupe de cabaret, et pourtant, il fait courir les foules... Si les choses continuent ainsi, il ne nous reste plus qu'une solution: demander la citoyenneté américaine!»
F.T.



Layhe, McNabb et Sharrock: trop respectés pour être populaires.

EVERYTHING BUT THE GIRL

La peur du vide est probablement ce qui motive Tracey Thorn et Ben Watt. Le duo pensant d'*Everything But The Girl* se fait en effet un point d'honneur d'écrire des textes politisés pour aller de pair avec ses superbes mélodies, ce qui lui évite de se faire trop rapidement assimiler au merveilleux monde du pop conventionnel.

Socialistes convaincus, Tracy, Ben et les autres ont récemment eu l'occasion de jouer les têtes d'affiches au Festival de la Jeunesse de Moscou. À en croire Watt, «la conscience politique des gens, et surtout des jeunes Soviétiques, est nettement plus développée qu'en Occident. Je ne veux pas pour autant dire que les Américains n'ont aucun intérêt envers la politique, mais un auditoire américain équivalent ne nous aurait sûrement pas posé les questions auxquelles nous avons dû répondre en URSS. Certains, par exemple, ont voulu savoir où nous achetions nos chaussures, alors que d'autres nous ont demandé quel était le salaire de base d'un travailleur de l'acier dans le nord de l'Angleterre.»

Le guitariste précise sa pensée: «Je pense qu'à 99%, la musique pop est superficielle, vide de sens, jetable, et que seul 1% des formations sont politiquement valables. Les groupes à message peuvent ennuyer certaines personnes, mais, pour d'autres, elles représentent une bouffée d'air frais salutaire. Ce sont à ces gens-là que nous voudrions plaire.»

En concert, c'est effectivement ce genre de spectateurs qu'attire EBTG. Bien assis à leur table, les simill-branchés qui composent en grande majorité la foule semblent n'être venus là que pour entendre monologuer Ben Watt entre deux chansons: la plus grosse ovation de la soirée lui sera d'ailleurs réservée pour son laïus sur le conflit en Irlande du Nord, servi en guise de hors-d'oeuvre à Sean.

Malgré l'absence remarquée des saxophones, l'interprétation musicale du groupe est parfaite, quoique trop statique. L'affligeante pauvreté du jeu de scène de Tracey Thorn, qui se contente d'agiter mollement les bras avec autant de conviction qu'un épouvantail secoué par le vent, ne suffira pas à décourager les fidèles, qui en redemanderont encore après 55 minutes de spectacle et un maigre rappel.

EBTG est sans doute un groupe qu'on écoute religieusement beaucoup plus qu'on ne le regarde. Avez-vous pensé à apporter votre chaise berçante la prochaine fois qu'il sera en ville?

F.T.



Tracey Thorn et Ben Watt refusent de jouer le jeu des stars du pop.

INTERVIEWS



Paddy McAloon de Prefab Sprout: du travail d'orfèvre.

THE KANE GANG: DU STUDIO À LA SCÈNE...POLITIQUE

La plupart des groupes accèdent au disque après avoir joué sur scène pendant parfois des années. Pour The Kane Gang, la situation inverse s'est présentée. Après un premier disque d'une qualité impressionnante, comment un groupe qui n'est pas une unité de spectacle peut-il effectuer une tournée de même niveau? «Nous emmenons un des musiciens du disque, précise Martin Brammer, un claviériste nommé Wix, le bassiste Kamal Hinds, qui jouait avec Central Line, le batter Donald Johnson du groupe A Certain Ratio, un autre claviériste et une choriste.»

Par ailleurs, Paul Woods, David Brewis et Martin Brammer ont attiré l'attention par leurs commentaires politiques. Mais, comme le dit Brewis, «quelqu'un qui s'intéresse même de loin à la politique est tout de suite traité de gauchiste.» Brammer explique: «C'est à cause de la situation économique. La politique anglaise est si frustrante. Mais je crois que, comme tout mauvais moment, ça passera. Je ne pense pas que Maggie et la politique de droite s'installent pour toujours. Le vrai problème, c'est que «politique» passe pour un gros mot dans ce pays.» Pense-t-il que la musique puisse contribuer à un changement? «Pas du tout. Le monde de la pop est devenu si capitaliste — décadent dernièrement. C'est hip d'être «glam» et d'avoir dépensé 200 000 dollars pour votre dernier vidéo.»

Alors, pas de vidéo-clip signé The Kane Gang? «Pour nous les vidéos importent moins que l'enregistrement de la musique et ne justifient pas une grosse dépense... Par contre la plupart des clips sont si mauvais qu'on se sent obligé d'essayer de produire quelque chose de valable au lieu de l'habituel gâchis.»

F.J.

PREFAB SPROUT: DE LA GRAINE DE GÉNIE

Une autre épidémie britannique s'apprête à faire des ravages dans les palmarès nord-américains. Le virus en question s'appelle Prefab Sprout, ou le germe préfabriqué. Les savants voudront chercher la signification profonde de ce titre plutôt obscur, mais Paddy McAloon, chanteur et compositeur du jeune quatuor de Newcastle, affirme simplement que «Prefab Sprout, c'est une façon subtile d'unir deux mots pour ne rien dire...»

Pour un individu qui aime ne rien dire, McAloon n'a certainement pas peur des mots; en Angleterre, le second album du groupe s'intitule tout bonnement Steve McQueen (en Amérique, le titre a dû être modifié pour des raisons d'ordre légal; le disque est donc connu sous le nom de Two Wheels Good).

Pourquoi intituler un 33-tours «Steve McQueen» lorsqu'aucune des dix pièces ne fait référence au défunt acteur? «Pour rire, de répondre McAloon. C'est drôle, non?» Effectivement, on ne peut pas dire que le chanteur n'ait pas le sens de l'humour, puisque Two Wheels Good propose des textes poétiques et des mélodies douces... Bref, tout le contraire du style machinant de l'acteur américain.

Blague à part, McAloon semble cependant assez confiant du succès incurable de sa formation: «Je suis le meilleur compositeur au monde», déclare-t-il avec assurance. D'ailleurs, si le germe préfabriqué ne contamine pas rapidement l'Amérique, le Grand Virus McAloon aura recours aux grands moyens: après nous avoir donné Donna Summer, il mijote une chanson dont le titre sera — tenez-vous bien — *Thriller!* Il y en a un qui doit mal dormir ces jours-ci...

P.B.



The Kane Gang: réagir contre la décadence du monde de la musique.

Thal.ie

350 ouest
rue Sauvé
Montréal
H3L 1Z7

514/361-5671

Telex: 05-827507
Fax: 514/361-4567

Salie de montre

555 ouest
rue Chabanel
Suite M27
Montréal
H2N 2H7

514/382-1123

Équipe des ventes

Montréal et environs

Pauline Mongeau

555 ouest
rue Chabanel
Suite M27
Montréal, Québec
H2N 2H7

514/382-1123

Province de Québec

Nérée et Jackie

371 St-Laurent
Lévis, Québec
G6V 3W6

418/835-3333

Ne manquez pas de voir la collection Thal.ie chez Simpsons ainsi que la toute nouvelle boutique Thal.ie chez La Baie, Montréal, centre-ville.

Catalogue et liste de dépositaires sur demande.

Barbeau

DIANE DUFRESNE: FOLLEMENT VÔTRE

Depuis bientôt quinze années, avec des coups d'éclat qui n'ont jamais connu d'égal dans toute l'histoire du showbiz québécois, Diane Dufresne est adorée, contestée, adulée comme abhorrée, mais elle n'a jamais laissé personne indifférent. La diva a conquis l'Europe et les Français sont à ses pieds, lui vouant un respect que l'on avait pas vu depuis Piaf. Au Québec, la Flamboyante demeure un éternel sujet de discussion. La folie de Dufresne, ombragée par une certaine mégalomanie, ne plaît plus à tout le monde. Surtout que le public québécois («le meilleur au monde» insiste-t-elle à chaque entrevue) accepte mal que la France s'approprie nos stars. Mais les choses vont changer.

Diane est revenue s'occuper du meilleur public au monde. En premier lieu, on pourra voir à la télévision de Radio-Canada, dimanche le 9 février, une émission spéciale de 60 minutes intitulée *Follement Vôtre* et réalisée par le maître actuel des variétés télévisées, Jean-Jacques Sheitoyan. Diane elle-même a conçu l'émission que Mouffe a coordonnée et scénarisée. Une émission de la St-Valentin, constituée de chansons d'amour immortelles. Diane y chante en allemand et en italien, reprend le classique *Fascination*, et propose entre autres une nouvelle chanson, promise au succès, *J'tombe amoureuse*, écrite par Claude Engel et Pierre Grosz, parolier de Michel Jonasz à qui l'on doit déjà le sublime *Je voulais te dire que je t'attends*.

À l'exception de *Oxygène* et *Survoltée*, il ne s'agit que de nouvelles interprétations pour Diane Dufresne. Le lendemain de la diffusion de *Follement Vôtre*, un microsillon du même titre sera mis sur le marché. Ce disque devrait élargir considérablement le public de la diva qui a rétréci depuis l'album *Dioxyne de Carbone*, sévèrement reçu par le public et critiqué à cause notamment de ses accents stridents. Mais ce cycle exploratoire, qu'on peut comparer à l'échec de l'audacieux *Opéra-Cirque* de 1973, est terminé. Diane Dufresne vit une quarantaine radieuse.

Follement Vôtre est un disque qui fera rêver. La Dufresne y réfrène ses décibels. Marty Simon y assure la direction musicale et Radio-Canada a réalisé une émission somptueuse, déployant une collaboration exceptionnelle à l'événement. Peut-être que le Québec a enfin appris à accorder un traitement de star à celle qui (l'histoire le confirmera) est l'une de nos artistes les plus intenses et la plus accomplie des chanteuses de la francophonie.

Durant l'été 86, Diane Dufresne travaillera sur son nouveau disque avec ses partenaires français, puis, reviendra à l'automne pour effectuer au Québec sa rentrée sur scène. Pas de Forum, pas de Stade Olympique, pas de gigantisme. Diane proposera un show intime, échelonné sur plusieurs soirs, comme elle y a pris goût durant sa dernière tournée européenne. Une salle d'envergure, quand même, car la Dufresne a l'intimité large. On parle d'un lieu existant, mais dont la vocation changera. C'est un secret. Rappelons l'influence unique de Diane Dufresne sur l'imaginaire des Québécois. Elle demeure celle qui nous permet de vivre tout ce que nous avons toujours rêvé sans jamais oser le réaliser...

S.C.F.

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION
ET MARIE-CATHERINE GIGUÈRE

ISA MINOKE: VINYLE ET VIDÉO

Isa Minoke défriche son chemin avec persistance dans la jungle du showbiz depuis deux années. On lui connaît surtout un succès, *Ailleurs*, extrait d'un mini-album paru en 1984 et distribué en France et en Belgique. Son nouveau 45t, *Pas Coupable D'Amour*, a été écrit par Alec Mansion et fera partie d'un microsillon sur lequel elle travaille présentement avec son nouveau gérant Allan Katz (Diane Tell, Marie-Denyse Pelletier). Isa Minoke aime parler, aime chanter ses émotions et son sens de la vie. Après être apparue au Festival de la chanson de Liège, en octobre dernier, elle s'est rendue à Toronto pour participer à l'enregistrement d'une chanson intitulée *I Am Your Child* et écrite par Barry Manilow. La chanson et le vidéo qui l'accompagne ont été réalisés à Toronto cet hiver, à l'instigation de la section canadienne du Variety Club d'Amérique qui secourt les enfants du continent américain. Isa Minoke est la seule interprète québécoise qui apparaît sur ce vidéoclip dont certaines séquences ont été tournées à l'étranger afin d'ajouter les noms de Tina Turner, Wham!, Yes, The Moody Blues et Corey Hart à ceux de Platinum Blonde, Helix, Honeymoon Suite, Paul Hyde & the Payolas, Carol Baker et Dan Hill qui s'étaient réunis en studio dans la Ville-Reine. Le 45t et le vidéoclip sortiront en février et surveillez-y une Isa Minoke bien en évidence dans un costume jaune vif.

S.C.F.



Diane Dufresne, celle qui nous permet de vivre tout ce que nous avons toujours rêvé...

OFFENBACH OFFENBACH OFFENBACH

LE DERNIER SHOW

*Un événement
historique...*

ENREGISTRÉ AU
FORUM DE MONTRÉAL
LE 1er NOVEMBRE 1985
EN VENTE MAINTENANT
SUR DISQUE ET CASSETTE
CBS



A NE PAS MANQUER !

La télédiffusion du DERNIER SHOW
sur les ondes de Radio-Canada,
dimanche le 24 février, à 23h20.

MERC I!

CBS

OFFENBACH OFFENBACH OFFENBACH

CLAUDE DUBOIS: VINGT ANS DÉJÀ

Claude Dubois grave des disques et gratte sa guitare depuis vingt ans, mais son flot d'expression n'a de cesse. Il a déjà donné une quarantaine de représentations de son nouveau show *Le Chanteur Chante* et tient l'affiche de la Place-des-Arts jusqu'au 8 février. Un spectacle bâti sous le signe de l'humour, et un concept résolument théâtral créé avec la collaboration de Jean-Pierre Plante. On y entend des chansons inédites, d'autres qu'il n'avait pas ressorties depuis longtemps, quelques rocks classiques interprétés en anglais et même des airs swignants sur des mots de Ruteboeuf.

Après le désormais célèbre «bust» de 1981, la carrière de Dubois a connu un renouveau certain, surtout avec l'album *Sortie Dubois*, dont les ventes dépassent le cap des 200 000 copies vendues. Dubois songe maintenant à retourner sur le marché européen, mais a d'abord pour projet de chanter dans la langue la plus utilisée au monde... le chinois. L'anglais viendra peut-être un jour...

En difficulté, la chanson française? «Je ne crois pas qu'elle puisse disparaître, répond Claude Dubois. Ce ne sont pas les artistes qui manquent, mais les producteurs. Personne ne veut produire, prendre de risques. Autrefois, on mettait 3 ou 4 ans à bâtir un artiste, maintenant, il faut des résultats immédiats. Et la souplesse fiscale a beaucoup aidé l'industrie dans les années 60 et 70 mais les artistes n'ont plu les moyens de réinvestir dans leur carrière.»

Après son show, Claude Dubois repart vagabonder de par le monde, et reprend le large à 38 ans. «Le monde est encore plein de choses à découvrir.» S.C.F.



JACKIE QUARTZ: ALERTE À LA BLONDE

Elle a fait une *Mise au Point* sur sa vie, suivie d'une *Histoire sans parole*. Jackie Quartz. Un nom sans visage. Alors, on se l'imagine de toutes sortes de façon. Jusqu'à ce que son premier 33 tours sorte au Québec: une compilation de ses deux premiers albums parus en France. Le disque s'intitule *Alerte à la Blonde* et nous fait découvrir une blonde aux yeux rieurs et au sourire espiègle. Voilà Jackie Quartz.

Son premier hit est *Mise au Point* et relate une période difficile de sa vie. «J'ai été très étonnée de voir *Mise au Point* devenir un tube. Je ne voulais même pas l'enregistrer au début, parce qu'il y avait des parties parlées dedans.» Mais ces moments difficiles, quels étaient-ils? «La séparation de mon groupe. Nous avions monté l'équipe avec l'idée d'une association permanente et cela n'a pas marché. Alors mon deuxième album était un peu sombre.»

Mais aujourd'hui, tout cela est fini. Elle travaille avec de nouveaux collaborateurs et annonce la parution imminente d'un nouveau microsillon, précédé par le simple *Jeux Dangereux*. «Je me suis lancée dans la composition pour de bon avec cet album. J'envisage de faire de la scène et j'ai envie d'une musique qui bouge.» M.C.G.

HUMPHREY SALADE: VINAIGRETTE RIGOLOTE

Pour la cinquième année consécutive, Radio-Canada a participé au concours rock francophone international chapeauté par la CRPLF (Communauté des Radios Publiques de Langue Française) qui a son siège à Lausanne, représentant le Canada auprès de la Belgique, de la France, et de la Suisse. C'est l'émission *Le Cri du Caméléon*, réalisée par Catherine David, qui a été l'organisatrice du volet canadien du concours, appelé *Rock Mitaine*, rassemblant une cinquantaine de participants du Québec et quelques autres de l'Ontario et du Nouveau-Brunswick.

Humphrey Salade est le lauréat 85 du concours et doit nous offrir un premier 45t au printemps. Humphrey Salade: drôle de nom? «*Claude Valade* était déjà pris, répond Norman Lachance, le batteur du groupe, et puis au fond, il y a plusieurs éléments dans une salade et notre musique contient plusieurs ingrédients.» C'est du rock gentil, qui ne néglige pas ses textes. Des choses de la vie courante vues avec un œil rigolo, des titres comme *Banlieue Solitaire*, *La... Quoi?*, *Aucun Message* ou *Pique-Nique...* Un ton et un rythme qui font penser aux accords satinés de Simple Minds.

Ils sont trois, Norman Lachance, Eric Maier et Daniel Bélanger qui signe les textes, ils ont entre 22 et 24 ans, l'un travaille dans le crédit, l'autre dans un centre d'accueil, le troisième va à l'école. Sans être ironique, c'est vraiment une histoire ravissante digne des épopées rock'n'roll de garage dans les années 50. Et Humphrey Salade est fermement déterminé à chanter en français. «On y tient beaucoup, souligne Norman Lachance, parce qu'on vit d'abord en français, et nos émotions sont bien françaises.» Humphrey Salade a eu la bonne idée de se brancher sur le cœur plutôt que sur les canaux américains et il paraît que ça marche. Lachance croit aussi que la chanson française devrait connaître une remontée en 86-87. «C'est un nouveau cycle qui commence» dit-il. Effectivement, les efforts se conjuguent de plus en plus pour ranimer la chanson francophone. Comme si on avait touché le fond du baril au lendemain du dernier gala de l'ADISQ. Le programme *MusicAction*, qui subventionne les artistes francophones, donne déjà ses premiers résultats. Nous passons à la seconde moitié des années 80, et il ne serait pas étonnant que les changements politiques récents, le feeling des Québécois qui «repartent à neuf» et le danger d'être avalés dans l'assiette du libre-échange avec les USA soient autant de stimulants pour les artistes exprimant le sentiment d'un peuple qui s'étouffe dans une langue maternelle constamment menacée par l'impérialisme culturel.

S.C.F.



QUÉBEC Rock

**ABONNEZ-VOUS
MAINTENANT À QUÉBEC ROCK**

**et recevez
gratuitement
la cassette
Graffiti des succès
dance des années 80!**

CASSETTE GRATUITE



Comprenant les succès sur 12 pouces de:

**Cyndi Lauper ● Paul Young ● Billy Idol ● Gino Vanelli ● Platinum Blonde
Michael Jackson ● ABC ● Herbie Hancock ● Thompson Twins ● Pat Benatar**

Oui, je m'abonne maintenant à Québec Rock et je reçois gratuitement la cassette Graffiti des succès dance des années 80.

Pour vous abonner,
composez sans frais
1-800-361-1886
ou complétez le coupon
qui suit:

Profitez d'un tarif
exceptionnel

**12 numéros: 19.95\$
24 numéros: 38.00\$**

EN PLUS
46%
DE RABAIS
SUR L'ABONNEMENT

Oui, je désire m'abonner à Québec Rock

Ci-inclus mon règlement: 1 an — 12 numéros = 19,95 \$
(j'épargne 43% sur le prix en kiosque)
2 ans — 24 numéros = 38,00 \$
(j'épargne 46% sur le prix en kiosque)

Veillez compléter les informations suivantes. En majuscules s.v.p.

Nom _____ Prénom _____ Date de naissance _____
No rue _____ Appartement _____ Profession _____
Ville _____ Province _____
Code Postal _____ Téléphone _____

Si vous effectuez votre paiement avec carte de crédit, veuillez compléter la section ci-dessous.

Mode de paiement Visa Chèque Mandat

No de carte _____

Date expiration _____

_____ mois _____ an

Signature _____

À L'USAGE DU BUREAU
SEULEMENT _____

Code fichier _____ Numéro _____

Source 065 _____

Allouez de 6 à 8 semaines avant validation de l'abonnement

QR-102



PAR CHRISTIAN BELLEAU
ET FRANCIS JUNEAU

Geddy Lee, Alex Lifeson et Neil Peart forment depuis plus de dix ans le «power trio» suprême du rock canadien. Rush a réussi une carrière constante et fructueuse là où presque tous les groupes échouent, continuant après le cap du second ou du troisième album à étonner, à grandir, à

évoluer en refusant les recettes faciles. Avec Power Windows, le groupe publie son quatorzième disque et ne montre toujours pas de signes d'essoufflement.

Au contraire, l'oeuvre sort des sentiers battus et s'éloigne résolument du style hard-rock qui a tant marqué les débuts du groupe, alors que John Rutsey occupait le poste de batteur. Ce dernier, exténué par les rudes conditions de la toute première tournée aux États-Unis, quitta le groupe en 74 et fut remplacé par Neil

Point de poses lascives ou de vêtements criards.

Peart. À côté de Rutsey, Peart paraît à la fois versatile et inébranlable. En plus d'être l'un des meilleurs batteurs du rock contemporain, il écrit les paroles de toutes les chansons, tient le journal de bord du groupe et, mordu de science-fiction, a vendu un article à la revue *Omni* en 83. Par son jeu complexe mais aéré, proche des pyrotechnies du rock progressif, il rappelle les influences sur Rush de Yes et Genesis mais fait oublier celles de Led Zeppelin, Cream, Procol Harum et The Who.

De Tolède à Tokyo

Depuis l'album 2 112, paru en 1976, Rush a abandonné le son heavy metal, mais la moitié de la population canadien-

RUSH

Du métal hurlant au rock musclé

ne rattache encore sa musique à cette tendance, malgré l'originalité de *Signals* en 83, de *Grace Under Pressure* l'année suivante, et maintenant de *Power Windows*. Pourtant, par les textures recherchées que confèrent aux nouvelles chansons les claviers multiples et les guitares tantôt éthérées, tantôt acérées, la formule de Rush s'apparente aux directions empruntées par Simple Minds, The Police, Ultravox, et surtout Midge Ure.

L'immense succès de Rush en Angleterre prouve que sa musique, comme son attitude, n'a rien de commun avec quelque courant de rock américain que ce soit. Ce trio torontois, plus européen qu'une formation de New-York ou de Milwaukee, attire constamment un public difficile, critique, et conscient de l'événement musical. Pour cette raison, depuis *A Farewell to Kings* en 77, Rush réussit à vendre des millions de disques et de billets de concert de Tolède à Tokyo. En 80, il atteindra enfin le palmarès radiophonique américain avec *Permanent Waves*. Ironiquement, le titre vedette s'appellera *The Spirit Of The Radio* et propulsera le groupe vers des horizons insoupçonnés.

Rush ne s'assoiera pas sur des lauriers pourtant bien mérités, et *Moving Pictures*, *Signals*, ainsi que *Grace Under Pressure* démontreront, au fil du temps, une solide éloquence. Chaque parution ajoutera des idées nouvelles et des sonorités inattendues aux éléments-clé des albums précédents. Voulant fabriquer un produit de qualité mais préserver leur indépendance face au système, Lee, Lifeson et Peart ont gardé leur propre label, Anthem, au Canada. Fervents sportifs et travailleurs acharnés, ils prévoient trois heures de tennis par jour au cours de tournées qui durent de six à huit mois, affichant un sens pratique à l'épreuve des tensions de l'industrie du disque.

En dix ans, ils n'ont pas succombé aux tentations-clichés du rock. Drogues, groupies, poses lascives et vêtements criards constituent pour eux des obstacles au talent et à la créativité. Voilà pourquoi Rush prend autant de plaisir à jouer maintenant qu'à l'époque de *Fly By*

le contenu et de rajeunir l'image du groupe. Il n'a pas besoin de commercialiser Rush, la compagnie de disques s'en charge, mais il veut y ajouter plus de couleurs, d'ambiance et d'harmonies vocales.

Sur le dernier disque, on retrouve l'approche conceptuelle visant à intégrer chaque partie à l'ensemble, toutes les chansons partageant la même conscience secrète. À ce propos, Neil Peart a opté pour une écriture centrée sur des préoccupations urbaines et planétaires, celles de l'être humain aux prises avec les machines qui l'entourent et un système qui l'étouffe. *Big Money* révèle une conscience sociale que Rush a longtemps évitée, et *Manhattan Project*, peut-être la pièce la plus forte du disque, raconte la nais-



Alex, Neil et Geddy: très ouverts aux tendances actuelles.

Night, en 75. Plutôt conservateurs de caractère et perfectionnistes par choix, les membres du groupe ont su maintenir l'énergie de leur jeunesse, et dix-huit ans de travail n'ont pas terni la transparence et la fraîcheur de leur mode de vie, donc de leurs compositions.

Vers l'avenir

Elle est bien loin l'époque où Rush ouvrirait pour des méga-groupes heavy tels Aerosmith, Kiss, ou Blue Oyster Cult, qui, remarquablement, ont tous connu depuis des effondrements pathétiques. La situation se renverse aujourd'hui, et Rush attend des groupes qui l'accompagnent en tournée l'effort soutenu et l'esprit consciencieux qui étaient siens il y a dix ans. Avant chacun des concerts, Lifeson observe attentivement les jeunes formations qui assurent la première partie. Il avoue apprendre de toutes et de chacune, des plus modestes aux plus connues. De son côté, Lee se veut très ouvert aux tendances actuelles, il aime The Fixx, Tears For Fears, Talk Talk, Eurythmics, Simple Minds, Ultravox, King Crimson, Peter Gabriel et Howard Jones. Et si, depuis bientôt sept ans, les claviers sont devenus un des aspects majeurs du son de Rush, il tente maintenant de moderniser

la première bombe atomique et les conséquences mondiales de l'explosion d'Hiroshima. Alors, si le métal hurlant exprime la révolte pubère, les récentes chansons de Rush correspondent à la dénonciation adulte de l'injustice.


RUSH EN SPECTACLE

Pour Geddy Lee, Rush doit reproduire en spectacle la complexité limpide du nouvel album, défi de taille puisque *Power Windows* a demandé deux à trois mois d'écriture et de pré-production, et six mois d'enregistrement intensif à Londres et à Montserrat, délaissant cette fois le «Studio» de Morin Heights. Pourtant, pour la tournée étalée de décembre à juin, deux semaines de répétitions ont suffi à Lee pour arriver à chanter en solo, jouer de tous les claviers, et assurer la basse électronique du bout du pied. Un tel pouvoir de concentration le couronne d'un prestige inégalé dans le monde du rock canadien. Comme Lifeson et Peart excellents eux aussi, le trio constitue une puissante alliance qui cultive les contrastes avec la finesse d'un jardinier japonais, arrive à maturité en conservant sa jeunesse, et approfondit son contenu en restant facile d'accès. Rush n'est plus un groupe de heavy metal, vous pourrez le constater au Forum le mois prochain. ■



NOIR CLASSIQUE. THORENS CLASSIQUE. Le nouvel appareil Thorens TD318 maintient la tradition Thorens: entraînement par courroie isolé, bras de lecture qui se marie superbement, précision d'horloge suisse et robustesse pour durer toute une vie. Si c'est là votre idée d'un tourne-disques de qualité, renseignez-vous sur le nouveau TD318.

THORENS Incroyablement meilleur. Plus que jamais.

 Tri-Tel associates limited

105 Sparks Avenue, Willowdale, Ontario, Canada M2H 2S5/Telephone (416) 499-5044



MOTO '86

La grande évasion!

au Palais des Congrès du 20 au 23 février



Produit par le Conseil de l'industrie
de la motocyclette et du cyclomoteur

**La plus grande exposition de
motos et de VTT au Québec**

Venez rêver de grande évasion.
Venez admirer plus de 300
motocyclettes et véhicules
tous terrains du Japon,
d'Italie, d'Allemagne, de
France, d'Angleterre, des
États-Unis, et du Canada.



**SUPER
MOTOCROSS**

Laurentide



**DECOUVREZ
L'AVENIR
EN CONCERT**

**NOUVELLES FORMES
REVOLUTIONNAIRES
DE SYNTHESE**

**NOUVEAUX PIANOS NUMERIQUES
NOUVEAUX PRODUITS DE TOUTES DIVISIONS**

Skip Prokop - Roland Canada
Ichi Itoh - Roland Japon
Ike Ueno - Roland Japon

AVRIL 86

SUPER TOUR '86

D'UN OCEAN A L'AUTRE

BILLETS CHEZ:

Roland Canada Music Ltd., 6691A Elmbridge Way, Richmond, B.C. V7C 4N1

OR

Votre depositaire local de Roland

Revue "Roland Users Group"

AUTRES DETAILS A VENIR - RESTEZ A L'ECOUTE!

**BOSSIER
RADIO**

Ondes de

CHOC

(2ème partie)

Dans le défilement de la vague new-wave de 1979-80, on a dit que le disco était mort. En fait, il allait renaître de ses propres cendres, reprendre sa trajectoire de comète, entraînant dans sa queue des influences rock, latines, jazz, etc... Le gros beat matraque, celui qui réussit à hacher la plus forte des mélodies, celui-là qui faisait s'affoler les granolas il y a dix ans, aura vaincu. Signe des temps, tout le monde s'y est maintenant intégré avec des petites moues satisfaites. En faisant de l'aérobique, par exemple. Quant aux artistes, le dance music a provoqué le plus important «crossover» de l'histoire du rock. Tous, sauf les purs et durs du rock,

PAR SYLVAIN-CLAUDE FILION

Lorsque la mode disco est apparue au milieu des années 70, surélevant les talons, décolletant robes et chemises et chromant les accessoires fashion, on a cru que le phénomène ne ferait pas long feu. L'artifice était trop évident pour qu'il puisse s'implanter, disait-on.

Mais au contraire, le disco était un petit poisson en train de devenir grand, et après un lifting qui lui a laissé le nom de Dance music, la puissance du rythme tonne toujours au coeur des capitales, et à Montréal peut-être plus fort qu'ailleurs.



François L'Herbier, directeur musical de CKMF.

en ont misé une dose sur leurs chansons afin de pouvoir se maintenir dans le peloton de tête des palmarès. Même Rod Stewart, même Mick Jagger, même Kiss en 1978 avec *I Was Made for Loving You* et, ultime sacrilège, ZZ Top apparaît dans les palmarès dance/disco avec son dernier-né, *Sleeping Bag*, disponible en 12" remix.

Quand le mot disco est sorti, au début des années 70, il s'agissait de rythmes noirs, rhythm & blues, funky, à la Sly Stone. Quand Giorgio Moroder «enfante» Donna Summer en 1975, avec un marathon orgasmique de 18 minutes qui a pour titre *Love to Love You Baby*, les choses se mettent à changer frénétiquement. Les salles de danse, devenues des discothèques clinquantes où se célèbre le culte de la boule en miroirs, sont envahies par le nouveau beat bien carré, d'un automatisme éminemment facile à suivre. Tout tient dans la mesure, la percussion répétitive, le *drive*. En 1977, *I Feel Love* de Donna Summer, en parallèle avec la trame du film *Saturday Night Fever* des Bee Gees, enclenche l'âge d'or du disco qui s'étendra jusqu'en 1981,

Photos Harold Beaulieu

George Cucuzzella: «TOUT SAUF DU DANCE MUSIC»



George Cucuzzella.

Il a 32 ans, marié, deux enfants; il est né en Sicile mais vit à Montréal depuis 1965. «Je ne vivrais pas ailleurs qu'à Montréal» ajoute-t-il, heureux dans cette ville où il a considérablement développé le marché du dance music, en distribuant sur son étiquette Unidisc une brochette

de vedettes comme Geraldine Hunt, Freddie James, Vogue, Carol Jiani, et surtout, Lime (Denys et Denyse Lepage). Encore adolescent, il est le DJ qui inaugure le Limelight, en 1973. Il écrit ensuite dans le *Record Pool*, un magazine consacré au disco, puis, devient importateur de 12". Cucuzzella fonde ensuite sa propre maison de disques, Unidisc, en 1978. Son flair fait sa fortune dans le dance music qu'il promouvait à Montréal durant l'âge d'or du disco. Il vend plus d'un million d'unités par année à travers le monde. Et c'est généralement avec du produit québécois. Il connaît son matériel. Sans être musicien, il jette toujours une dernière oreille sur ses produits. «J'ai le nez pour les touches finales, assure-t-il.» Ses nombreux disques d'or et de platine en témoignent. George Cucuzzella connaît bien la musique. Mais lorsqu'il rentre chez lui, il préfère écouter autre chose, le rock des années 50 ou 60... «n'importe quoi sauf du dance music!»

malgré le crash de 79, pendant lequel l'éclair new-wave éclipe tout. En devenant le dance music, le beat disco s'est donné du muscle, du tonus, de l'expression, en opposition avec ce qu'on a appelé le «disco plastic», constitué d'un rythme sans âme et de remplissage.

Autrefois cantonné dans les stations de radio top-40, le dance music est maintenant partout. Il a son propre palmarès dans le magazine *Billboard* depuis huit ans, et a envahi les autres hit-parades. «Ce n'est plus une catégorie à part» souligne Guy Brouillard, directeur musical à CKOI-FM. «On retrouve régulièrement deux ou trois titres dance-music dans le Top 10 de *Billboard*.» La musique des Thompson Twins a conquis les ondes de CHOM-FM, encore récemment temple du solo de guitare, et même Madonna et Tears For Fears ont accès aux augustes ondes de CKAC, sur la bande AM. Montréal ayant toujours été à l'heure juste en matière de musique populaire, il ne faut pas s'étonner d'y voir apparaître la première station spécialisée dans le dance music au Canada au début des années 80: CKMF 94. François L'Herbier, directeur musical, affirme: «le dance music est le style qui prédomine en ce moment.»

Douglas Léopold: «JE METS SOUVENT UN PEU DE VIANDE SOUS LA CRÈME FOUETTÉE»

Né dans une famille anglophone de Westmount, diplômé de McGill, de Harvard et de la Sorbonne, Douglas Léopold est un oiseau rare. L'hypercroissance de ses facultés de communicateur en ont fait un personnage insubmersible qui depuis neuf ans fait les délices de ses admirateurs autant que de ses détracteurs. Sous la peau de son fascinant et insupportable «Coco», il distille la culture en petites bouchées, «pour que la masse elle aussi puisse avoir la qualité» et se fait l'ambassadeur du bi-culturalisme montréalais en touchant tous les publics. Il a écrit dans le *Downtowner*, *The Gazette*, *The Montreal Star*, *After Dark*, *GQ*; il fait de la radio à CKMF, il fait de la télé à CFCF et à Télé-Capitale. Il sillonne les circuits dorés du jet-set avec une aisance enrageante. «Il est très important pour moi de vivre dans ma ville» et c'est pourquoi il se mêle de tout.

Dès qu'il entre en ondes, toutes les lignes téléphoniques rougissent. «Le temps d'attention de l'auditeur ne dépasse plus quinze secondes aujourd'hui» me lance-t-il en ouvrant son micro pour débiter quelques phrases sur un village de Noël, le succès de René-Daniel Dubois, un dîner du nouvel an à 4000 \$ le billet à New York et pendant lequel Julio Iglesias

chantera, et un livre sur le stress.

Stressé, Douglas Léopold? «Je me couche tous les soirs à 1 h et je me lève à 7 h 30. Je lis les journaux, j'écoute toutes les nouvelles. Je suis un *news freak*.» Son style de vie trépidant crée quelques complications, comme se débrouiller pour porter quatre costumes différents pour quatre événements de différents calibres dans une même soirée. «Ma vie privée est un désastre, ajoute-t-il. Les gens de mon âge ne veulent plus aller dans les boîtes.»

On a reproché à Douglas Léopold de servir de la culture instantanée, de choquer avec son personnage au vocabulaire redondant. «Il faut aller très vite, insiste-t-il, dans ce siècle du vidéo. Je mets un peu de viande sous la crème fouettée, souvent, pour informer. Personne ne parle des choses underground à Montréal, du Passeport, des Foufounes, du Pipeline. Et y a rien qui dessert les 18-30 à la télévision ici, pourquoi on a pas de Joan Rivers, de David Letterman? Tout fonctionne encore comme dans les années 70, à la télévision. Céline Dion et Martine St-Clair, on veut savoir! Are they having sex and with who!»

Douglas Léopold aura imposé son style. Tous les imitateurs l'inscrivent



Coco.

systématiquement dans leurs répertoires; c'est déjà une forme de reconnaissance. Girouette habile, clown futé, Coco Léopold joue bien de ses talents. Quand de ses lèvres s'échappe ce torrent de mots, ce hachis anglo-français qui a fait sa marque («je parle le seul français que les gens de Hampstead comprennent, dit-il»), on peut se permettre de sourire. Ce sont les choses qui choquent qui font avancer un monde. À un moment donné, Douglas Léopold interrompt son babil pour prendre deux secondes de silence, puis déclarer: «je suis un anarchiste.»

AKAI

AUDIO VIDEO

Au coeur de la nouveauté.



AJ-201 Magnétophone à cassettes radio-stéréo
Un look exquis, un son de qualité et un prix abordable pour un portatif.

AJ-W203 Magnétophone double à cassettes radio-stéréo
Fonctionnel, en plus d'un son propre et clair.

Akai Audio Video Canada Inc.
VANCOUVER: 2440 Viking Way, Richmond B.C.
Téléphone: Administration et vente
(604) 270-4464

MISSISSAUGA: 121 Watline Rd., Mississauga,
Ont.
(416) 273-5800

MONTREAL: 10,664 Côte de Liesse
Service Road West, Lachine
(514) 636-9260

UNE INDUSTRIE FLUCTUANTE

Le mariage du beat disco à toutes les sauces a connu autant de grandeurs que de misères, mais finit par chromer tous les rythmes d'une façon quasi-générale. On admet, par exemple, l'influence déterminante du dance music, qui a beaucoup amélioré les standards de production: on soigne les sons à l'infini, la qualité du pressage, les effets stéréophoniques. L'industrie devient d'ailleurs de plus en plus intransigeante envers ceux qui proposent le produit. La mise en marché du format 12" (30 cm en français) après 1976 a été l'un des facteurs qui a permis au disco de se propager comme une traînée de poudre. Mais il semble que les autres rythmes, le rock, entre autres, réussissent à ramener la couverture de leur côté en s'intégrant au dance music. «Il y a de plus en plus de remix rock» confirme le DJ Denis Proulx.

Dans les discothèques, on sent le mouvement à mesure que la nature des mix change. Les discothèques ne sont plus disco: on croise de moins en moins les chansons en faisant tourner les tables au même beat. D'où la justesse de cette nouvelle expression, universelle: le dance music (musique qui se danse). Par extension, CKMF a créé l'expression «slow dance» pour qualifier les rythmes plus ralentis.

Quant au dance music en français, il balbutie encore. Hyper-identifiés au nationalisme, les artistes québécois en ont timidement tâté, Boule Noire ici, Patsy Gallant par là. À CKMF, on diffuse Daniel Lavoie (seulement son plus récent, naturellement), Diane Tell, Marie-Michèle Desrosiers. Le produit semble être plus fort en France, avec des artistes comme Jeanne Mas, Rita Mitsouko, Mino. Pourtant la langue française a déjà prouvé qu'elle pouvait s'intégrer aux autres rythmes américanisés, c'est prouvé pour le rock, et même le rap, que ce soit avec *Le Rap à Shirley* de Lucien Francoeur ou le tube de 1982, *Chacun fait ce qui lui plaît* avec Chagrin D'Amour.

Mais le gros complexe traditionnel des Québécois refait surface devant l'audace. Quand Toulouse avait enregistré *Lindbergh* en disco en 1976, il s'en était trouvé pour crier au scandale. Aujourd'hui on s'en fait moins. Ou on s'en fait plus, mais dans d'autres domaines. L'influence britannique est plus forte, le triple-swing nous repousse, et, question d'identité, les jeunes sont plus rockers au Canada.

LA RADIO DANCE MUSIC

Les stations de radio ont joué un rôle déterminant dans l'évolution du dance

music, même si elles sont souvent à la remorque des discothèques en matière de nouveautés, à cause du phénomène de retransmission à la masse qui s'échelonne sur plus longtemps. On «casse» plutôt les nouveaux vinyles dans les discos. Si CKMF a adopté son format dès le début des années 80, ce n'est qu'en 1984 que le CRTC a reconnu cette appellation dans ses catégories de licences. CKMF est reconnue pour entretenir un son extrêmement «propre». François L'Herbier rappelle: «À une certaine époque, on enlevait tous les solos de guitare en studio et on remettait la chanson en ondes.» Maintenant, fort d'un auditoire qui le suit, CKMF prend plus de risques dans le rock. Avant la sortie de *If You Love Somebody Set Them Free*, Sting ne chantait pas sur les ondes de CKMF. «On refuse encore souvent le dance-rock, ajoute L'Herbier, à moins que ce soit un hit terrible.»

À CKOI-FM, c'est exactement le contraire. Programmant sa musique en fonction d'un principe top-40, CKOI intègre généralement les succès dance music de l'heure à son palmarès. «Mais, d'ajouter Guy Brouillard, on laisse tomber le disco-piton, à moins que ce soit une bombe évidente, comme Huey Baby Harris avec *You've Got to Be a Winner*.» CKOI diffuse plusieurs segments de dance music, dont les *Flashdance* mixés par Denis Proulx (le même qui faisait *Le Party* avec Marithé) et quelques autres émissions comme *Dance Music International* et *Rythmes et Couleurs*.

Malgré son apparente accessibilité, le dance music impose certains cadres restrictifs à CKMF, en matière de programmation musicale. Le style de la station doit donc être diversifié. C'est pourquoi on mise sur une formule jet-set, avec des animateurs-vedettes dont plusieurs font de la télévision (Roch Denis, Mario Lirette, Douglas Leopold en ce moment; Alain Montpetit et Michel Jasmin autrefois). Le directeur de CKMF, Guy Banville, explique que CKMF «n'est pas seulement la danse des pieds, mais aussi la danse de l'esprit.» Distiller de la bonne humeur toute la journée? C'est mince comme propos, mais ça n'agresse pas et ça donne une bonne musique de fond. Pour programmer la musique, François L'Herbier fonctionne selon le principe d'une discothèque. «On capte l'attention du public en jouant ce qu'il aime, et une fois les gens à l'écoute, on explore et on essaye d'aller un peu plus loin.»

MONTRÉAL, CAPITALE DU DANCE MUSIC?

«C'était vrai il y a deux ans» laisse tomber François L'Herbier avec un soupir. «À New York, ils capotaient sur notre style,

le sens britannique du rythme et la saveur européenne du produit.» C'était la belle époque de Gino Soccio, de Lime, et d'une panoplie de nouvelles vedettes qui se vendaient sur les palmarès américains comme Cheri (*Murphy's Law*), Voggue (*Love Buzz*, *Dancin' the Night Away*), et Carol Jiani (*Love Trial*, *The Woman in Me*). George Cucuzzella, fondateur de l'étiquette Unidisc qui se spécialise dans le dance music québécois, estime que la radio est moins ouverte que par les années passées, spécialement en ce qui concerne les artistes locaux. Guy Brouillard, à CKOI, les tourne quand ils sont bons. «Le problème, explique Guy, c'est que des artistes comme Lime ou Soccio ne se renouvellent pas assez, manquent d'audace. C'est une question de compétition. Mais Montréal est encore une ville chaude, parce qu'il y a encore beaucoup de succès nord-américains qui démarrent ici, comme Huey Baby Harris, Falco (*Rock Me Amadeus*), Jayne Collins (*Madonna's Eyes*) et Love & Rockets (*Ball of Confusion*).

François L'Herbier de CKMF estime que nous nageons en plein calme. «Ça fait longtemps qu'il n'y a pas eu quelque chose de particulièrement excitant, un débordement.» Puisque la chanson canadienne s'interroge, George Cucuzzella s'est tourné vers l'Europe pour se rebâtir un marché. Avec de nouveaux poulains comme Trans-X, il a vendu plus d'un million de copies de *Living on Video* (connue ici en français, en 1983, sous le titre *Vivre sur Vidéo*) en Angleterre, en Australie et au Japon. Trans-X sortira un nouveau microsillon dance-pop en février. Mais selon Cucuzzella, la baisse du marché dance-music n'est pas seulement locale, mais internationale.

C'est probablement parce que le disco plastique, synthétique, est dépassé. Dépassé par tous ces nouveaux hybrides qui naissent d'un bord et de l'autre de l'Atlantique, les rythmes technos, les innombrables retours de quelque faction rock, le néo-psychédéisme qui frappe à toutes les portes... et qui sait si on ne verra pas apparaître une vague néo-disco!

Autrefois hymne des plaisirs chromés, maintenant cadence omniprésente du quotidien de l'homme et de la femme, le dance music charrie à la limite tous les tempos qui font bouger. Mais Montréal demeure une ville forte en musique populaire. Et si Toronto commence à développer un marché de vedettes locales, c'est plutôt dans le rock qu'elle y réussit. Montréal, si elle produit momentanément moins de disques, n'en garde pas moins dans son jeu un atout inné et unique: le sang latin, dont s'abreuvent les beats les plus courus sur la planète par les temps qui courent. C'est ce que devraient mettre dans leurs pipes les créateurs qui ne savent plus qui imiter pour vendre du vinyle: c'est de la différence que s'inspire l'inédit. ■

The Box

PAR LAURENT SAULNIER

S'il y a un groupe à qui le succès ne risque pas de monter soudainement à la tête, c'est bien The Box. Contre vents et marées, bravant les turbulences de la scène musicale, la formation montréalaise avance résolument dans la voie qu'elle s'est tracée, mais à pas comptés et avec une infinie précaution.

Car, dans l'état actuel de l'industrie du disque, prudence est de plus en plus mère de longévité. Jean-Marc et ses collègues n'ont aucunement envie de devenir les seconds "Men With One Hit" québécois...

Cet article aurait pu s'intituler A Boy in the Box. Parce que The Box, c'est d'abord et avant tout Jean-Marc Pisapia, chanteur soliste, guitariste et auteur des textes. La barbe hirsute et les cheveux bouclés, grand et mince, très mince, il est l'anti-star. Aucune extravagance, pas de Porsche ou de vêtements signés: Jean-Marc arrive dans les bureaux de Québec Rock avec de grosses bottes blanches dignes des expéditions au-delà du cercle polaire.

Féru d'aviation, Jean-Marc s'excuse presque de sa culture que lui ont donné parents et professeurs. Pour contrebalancer cette tare intellectuelle pour un coeur de rocker, Jean-Marc fait montre d'un cynisme éloquent. «Sûr que je veux faire du fric. Le fric, c'est le bonheur. Riche à ne pas savoir quoi faire de ton argent pour justement faire ce que tu veux.» Le sexe? «Le sexe, c'est le bonheur, volet III!» Cette attitude frondeuse, apanage des rockers pour manchettes explosives, Jean-Marc se l'est bâtie comme une carapace à l'épreuve des questions insidieuses.

Paradoxalement, The Box fait une musique qui est loin d'être facile. Une musique très articulée, artistique, si on la compare à n'importe quelle chanson extraite du Top 40, qu'il soit américain ou canadien. Et dans ce monde du showbiz où l'image est aussi importante que le message, Jean-Marc et son groupe font bande à part.

«The Box a toujours eu la réputation

d'être un groupe sans image et ce, en grande partie par ma faute. Maintenant, le groupe assume son évolution et intègre des costumes pour certaines chansons, théâtralise les textes. D'un groupe sans image, The Box devient un groupe à cent images, un band caméléon qui se met au service de la chanson, du texte pour lui donner toute son importance, pour faire ressortir toute sa splendeur.»

«Je trouve que présenter un spectacle avec costume et théâtralisation des pièces, c'est une façon de monter une représentation qui donne autre chose à voir que quatre ou cinq bozos qui débitent une enfilade de chansons avec un set de lumières aussi impressionnant que tu voudras. Ce sera toujours les mêmes quatre ou cinq gars du début à la fin du concert. Les shows de The Box, c'est une manière intéressante, je pense, de ne pas ennuyer les gens parce qu'il y a toujours du changement.»

Des concerts mis en scène, c'est ce que Peter Gabriel faisait avec Genesis en 1974 ou Roger Waters avec Pink Floyd. Jean-Marc dira que c'est effectivement un retour en arrière mais qui n'a pas grande importance, puisque les vingt ans et moins n'ont jamais vu ce genre de shows. Par contre, selon son frère Guy, le claviériste du groupe, c'est une continuité dans l'évolution du rock. «Woodstock fut une borne importante dans l'histoire du rock. À partir de ce moment-là, le rock a évolué vers des productions grandioses, un aspect scénique presque hors de contrôle, des spectacles-concepts et

ce, jusqu'à la fin des années 70. Quand le mouvement punk est arrivé, ce fut alors le retour en arrière vers des spectacles simples, comme dans les années 60, avec l'agressivité en plus. Avec The Box, on continue quelque chose qui s'était presque éteint. On ravive le feu.»

The Box, La Boîte. Son contenu est un contenant. Le contenu, des musiques souvent inspirées du moyen-âge, rappelant parfois ce que nos appellions il y a quelques années le rock progressif à la Genesis, Gentle Giant ou Jethro Tull. Influences que le groupe ne renie pas. Par contre, le contenant est à la hauteur de son époque, typiquement années 80. Nappes de synthés pour un déjeûner sur scène. «Pour moi, une bonne histoire reste une bonne histoire, peu importe le temps et l'espace dans lesquels elle se déroule, raconte Jean-Marc.»

«Je veux faire du fric. Le fric, c'est le bonheur. Riche à ne pas savoir quoi faire de ton argent pour justement faire ce que tu veux.»

«D'un autre côté, j'exècre les gens qui se servent de la crédulité de la jeunesse pour monter un peuple contre l'autre. Pour moi, Rocky IV, avec bien d'autres productions américaines, atteint ce but-là d'une manière formidable. Si on pense un jour se débarrasser de tout ce militarisme qui engendre guerres et conflits à travers le monde, ce n'est certainement pas en nourrissant les jeunes de ce genre de merde-là qu'on y parviendra. Stallone a très bien placé ses pions sur l'échiquier. D'abord, parce que l'époque est extrêmement propice à ces vues réactionnaires, ensuite, parce que l'histoire de ce boxeur américain seul qui défonce le méchant russe fait en sorte que les gens perdent toute notion de gouvernement, de peuple. Dans vingt ans, le jeune qui a été impressionné par Rocky IV va toujours porter les stigmates du stéréotype du mauvais russe. Rocky IV, c'est carrément un film de propagande comme on en voyait en Allemagne dans les années 20, lors de la montée du nazisme. Je préférerais vendre mon cul plutôt que de fai-



The Box: viser la carrière à long terme plutôt que le hit qui dure deux mois.

BOÎTE À MUSIQUE, BOÎTE À MALICE

re des bassesses à la Rambo ou Rocky.»

«C'est évident, comme tout le monde, je veux faire de l'argent, mais pas à n'importe quel prix: je ne suis pas prêt à faire n'importe quoi pour ça. À 24 ans, j'étais encore sur les bancs d'école à la Faculté d'architecture de l'Université de Montréal. Je me demandais si c'était bien ça que je voulais faire de ma vie. Puis, j'ai décidé de monter un groupe pour gagner ma vie. Quand tu arrives dans le milieu artistique à cet âge-là, tu as une maturité qui te permet de prendre du *lousse* avec ta carrière au niveau du temps et de l'argent. Tu ne tiens pas à tout avoir tout de suite. Un contrat pour les États-Unis, ça prendra le temps qu'il faut. On n'est pas pressé, on peut attendre un bon contrat. On ne s'embarquera pas dans la galère américaine pour péter de la broue et se brûler en trois ans. J'ai le temps dans ma poche et l'expérience de Men Without Hats derrière moi.»

Toute la philosophie du choix de profession de The Box est là. La carrière à long terme avant le hit dévastateur qui dure deux mois. Petit à petit, le public s'intéresse à The Box, groupe low-profile, un peu à la Dire Straits, guitariste vedette en moins. Car The Box ne suc-

combe pas à la virtuosité qui a fait tant de mal aux dinosaures qui les ont précédés. Dans le groupe, tout se plie aux exigences du texte. La musique n'est plus qu'un support. Exemple frappant: comparez *With All This Cash* et *L'Affaire Dumoutier*. Pour la première, l'histoire d'un type plu-

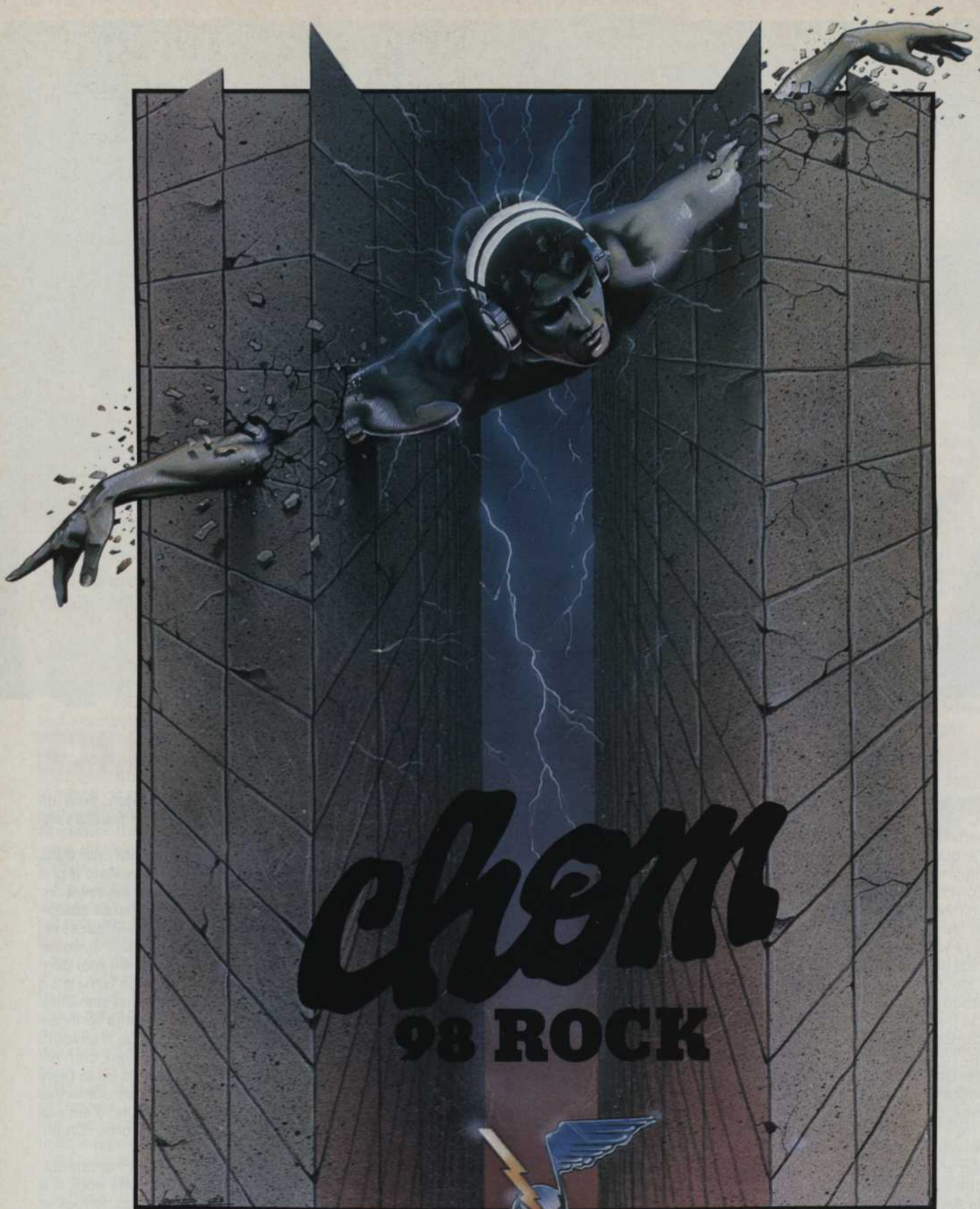
« Rocky IV, c'est carrément un film de propagande comme on en voyait en Allemagne dans les années 20, lors de la montée du nazisme ».

tôt gâteux, riche à craquer, qui se fait couillonner par sa femme, est appuyée par une musique aussi gaga, presque nouille, n'eut été de la joie évidente que le groupe met à la jouer. Pour *L'Affaire Dumoutier*, par contre, le texte est un peu plus complexe. On suit un policier vaguement dépassé mener son enquête suite à un meurtre dans la France profonde. Les arrangements de la pièce sont conséquents, plus soignés, plus fouillés et, de

par son accent, étrangement, pour un groupe de francophones, le français devient une langue exotique.

Non, la drogue y était pour rien dans ses voyages mentaux. Jean-Marc a pris son dernier joint lors de son anniversaire pour ses 14 ans. «La dope, ça fait quatorze ans que je n'y touche plus. Il faut se remettre dans l'ambiance de l'époque, alors que la drogue était bien mal connue. Dans ce temps-là, si tu fumais un joint, c'était l'escalade et, deux semaines après, tu te retrouvais avec une seringue dans le bras!» Et la bière qu'il savoure tout au long de notre entretien, ce n'est pas une drogue? «Je prends de la bière seulement quand je fais des entrevues pour Québec Rock!... Et puis, c'est pas de la bière, c'est de la Porter Champlain!»

Jean-Marc est franc, direct et attentif. On ne lui passe pas n'importe quoi. Il a apprivoisé le classique, le jazz, le rock et tous ses amalgames. Même s'il est resté accroché à une certaine époque (et une certaine idée) du rock, il n'a pas eu peur de la moderniser pour en faire un produit bien de son temps. Il faudra compter sur The Box parce qu'ils ont l'attitude des gagnants et ça, c'est contagieux. ■



chem
98 ROCK



FM • MONTRÉAL

ENERGIE

S P O R T S W E A R



DISPONIBLE CHEZ:

Montréal
San Francisco
Eviva
Étienne
Tristan
Quetche

Province

F-17
Ça Clique
Jeans Bleu
Boutique
Impossible
Electra

9600, rue Meilleur, suite 950, tél.: (514) 381-6281

À vos marques...

Les desseins de la mode semblent parfois impénétrables, ou en tous cas bien compliqués, surtout vus du Québec. C'est dans les grandes capitales européennes que se prépare le marché de la mode de demain. Tout le marché textile, du filateur au détaillant, doit savoir deux ans à l'avance ce qui l'attend.

PAR MARIE-FRANCE BAZZO
PHOTOS HAROLD BEAULIEU

C'est dans les grands bureaux de style créés par les industriels de la mode que l'on décide de concert d'opter pour le fuseau plutôt que la patte d'éléphant. Ensuite, on définit une gamme de coloris que l'on proposera aux tisseurs, puis on pense à lancer une série d'accessoires. L'imprévu et la spontanéité en prennent un coup! L'industriel n'a plus qu'à adapter ces tendances. Les influences viennent de partout, du haut comme du bas. En haut, les grands couturiers, emblèmes du chic passe-partout. On reprend ses chaînes dorées et son satin matelassé à Chanel, ses gros noeuds de satin à Balmain, on les adapte à la sauce démocratique du marché et on en fait des hybrides inspirés, mignons et pas trop chers. Ça, c'est la voie traditionnelle, de haut en bas. Mais voilà, ce filon n'est pas inépuisable, et il faut bien s'ajuster aux mouvements de rue qui font l'époque. Les stylistes sont toujours à l'affût du nouveau. Ainsi, avec Prince et ses vestes de dompteur, le psychédélique esquisse une remontée. Et ce n'est un secret pour personne, Madonna a fait plus pour l'industrie de la dentelle que le mariage de Lady Di elle-même. Et que dire de ces braves bourgeoises à la crête de coq et au cuir clouté sur bas résille qui n'ont jamais entendu parler des Clash, mais qui suivent la mode?

On est donc en mesure de se demander qui sont, au Québec, ces téméraires entrepreneurs qui, à une distance d'océan des capitales de la mode, décident de ce que le public du prêt-à-porter achètera. Car il faut savoir que l'industrie textile est un des secteurs mous de l'éco-

nomie canadienne, lourdement menacée par les importations étrangères. Elle employait en 1984 80 000 personnes dans le textile et 95 000 dans la confection. Chiffre qui monte à 280 000 quand on y ajoute les employés des services. En 84, les entrepôts recelaient pour \$11 milliards de marchandises, prix de détail, destinées au marché domestique et d'exportation. Face à l'importation, aux contingences du marché, l'industriel doit donc décider s'il fabrique sa propre ligne, qui lui assurera son look particulier, pour la vendre dans ses magasins, à sa clientèle, ou s'il se spécialise dans la confection et laisse à d'autres le soin d'écouler ses collections. Le problème de tous demeure la «réactualisation», lorsqu'un coup de mode, aussi rapide qu'un flash, impose au magasin (ou au producteur) de se fournir (ou de confectionner) en produits *up-to-date* qui sont la mode du jour, et pas forcément celle du lendemain. Pour parer à ce fragile équilibre de la création et de l'industrie, les industriels doivent bien cibler leur clientèle.

C'est ce qu'ont compris cinq des grandes marques montréalaises de prêt-à-porter. Elles ont trouvé et développé leur créneau particulier. Jordache et Rainbow misent ainsi sur le jean. Leurs publics, jeunes et moins jeunes, fanatiques de la toile bleue, ne jurent pas que par le traditionnel 5 poches, mais également par toute une gamme de vêtements de denim que les compagnies ont imaginés. Santana, par contre, a diversifié son produit pour toucher différents marchés; maternité, enfants, famille. Avec Bedo, autre marché, autre style. On parle à la femme. On lui parle jeune, on lui parle maille: tricotés et vêtements à coordonner, pratiques et chaleureux. Thalie, elle, s'adresse à une jeune femme peut-être plus classique, éthérée, pastel, au chic romantique. Quant au Château, plus besoin de présentations. Éternel ami du jeune depuis les années 60, sept ou huit générations de jeunes ont fait leurs beaux samedis de ses fringues colorées et brillantes, toujours au goût du jour. De ces cinq entreprises, seuls Le Château et Bedo confectionnent et distribuent dans leurs propres magasins leurs propres lignes, ce qui leur assure cette homogénéité d'esprit et de look à travers les années. Par contre, ces six grands, tout en visant des clientèles sensiblement différentes, ont une vision unanime du portefeuille du client: le budget raisonnable, sinon modeste des jeunes.

**PRÊTS?
PORTÉZ!**



Rainbow **LE LUCKY LUKE DU PRÊT-À-PORTER**

Clop, clop, clop, voici venir au galop, tel un vrai cowboy, un homme et sa légende. Cet homme c'est Richard Brown, et quand vous saurez qu'il a été chanteur et guitariste dans deux groupes des sixties, The Black Sheep et The Lost & Found, et qu'il veut maintenant entrer dans la légende bleue du jean avec sa nouvelle ligne Brown's Blue Jeans, vous saurez que vous avez devant vous un authentique Lucky Luke du prêt-à-porter. Mais reprenons ce conte western — qui se passe à Montréal — par le début.

Brown travailla dans l'industrie du vêtement à l'expédition puis à la vente avant de lancer sa propre entreprise, Rainbow, en 75. Elle devint Rainbow Jeanswear quand la rage du jean fut à son apogée. Aujourd'hui que Brown recherche un look total — jupes, vestes manteaux, toujours à base du tissu magique — la Cie s'appelle Rainbow Clothing Company et est en constante expansion: 12% d'augmentation des ventes en 85. Mais Richard Brown n'est pas un «poor lonesome cow-boy.» Il a su former équipe avec Suzanne Bouchard, designer, avec qui il élabore ses collections pour hommes et femmes de 18 à 34 ans. Sa grande fierté, c'est au jean traditionnel qu'il la doit: il vient de lancer une nouvelle division, Brown's Blue Jean, qui mise sur le vrai de vrai, le jean 5 poches, d'une résistance à toute épreuve, et il compte s'attaquer au quasi-monopole de Levi's sur le marché canadien (95% des ventes). Inusable, le jean. Incredable, le cow-boy.



Thalie **PLUS QUE DU PAPIER GLACÉ**

Mais au fait, c'est quoi, Thalie? Une image, celle d'une jeune fille alanguie et éthérée, pieds nus dans le grand vent des bords de l'Atlantique, avec d'amples vêtements pastels qui flottent dans le vent, ou vêtue de laine et de mohair vaporeux. Qui est Thalie, une sauvageonne romantique ou une nymphe à la David Hamilton? En tous cas, Thalie est certainement un bon système de publicité. Et c'est avant tout la ligne de prêt-à-porter d'Antoine Narsi (à gauche sur la photo, où il pose en compagnie de Paul Narsi, son associé mais également son frère). Et Antoine Narsi, c'est un self-made man qui semble plaire à marier les différents aspects des choses: Ouest et Est, création et industrie.

Et ça lui réussit très bien. Originaire du Moyen Orient, ce jeune industriel a créé sa compagnie de prêt-à-porter en 78 en pensant à la femme dynamique, donc pratique, qui aimerait pourtant se parer de mystère, d'atmosphères. Et comme elles sont nombreuses à rêver d'un classicisme retouché à l'inédit, Thalie a rapidement conquis les Québécoises. Comme Thalie ne possède pas son propre réseau de boutiques, la grande force de Narsi réside dans ses campagnes de publicité séduisantes qui les font toutes se précipiter sur les vêtements Thalie et leurs promesses de rêve et de volupté. Et quand on sait que Narsi est à la fois un admirateur de l'avant-gardisme de de Vamamoto et très respectueux de la rigueur de St-Laurent, on veut bien croire que les images qu'il propose ne sont pas que du papier glacé...



Santana

DE FIL EN AIGUILLE POUR TOUTE LA FAMILLE

Encore une histoire qui finit bien: il était une fois deux frères, Joe et Salvatore Parasuco, qui ouvrirent au début des années 70 trois boutiques de vêtements unisexe au centre ville de Montréal. Ils connurent un vif succès. Il y avait également un troisième acolyte, Nick Cavaliere. Ils étaient tous trois nés en Italie et y retournaient souvent embrasser la Mamma, et revenaient les bras chargés de superbes vêtements européens destinés à leur usage personnel, qui rendaient tout le monde jaloux. La demande pour ces coupes souvent inédites ici fut telle que de fil en aiguille, ils décidèrent de fermer boutique et de se consacrer à la confection. Ainsi naquit Santana. Pendant les années 70, ils se spécialisèrent dans le jean, mais depuis 1980, on remarque chez Santana un souci constant de diversifier ses lignes de vêtements. Présentement, outre ses collections complètes de jeans pour hommes et femmes, Santana offre des pantalons, des robes, des vestes, du sportswear, habille les enfants de 7 à 16 ans et se spécialise également dans le vêtement de maternité et les grandes tailles. Bref, toute la famille y trouve son compte. Santana est distribué à travers toute l'Amérique du Nord, et, juste retour des choses, en Europe. Les efforts des frères Parasuco et de Cavaliere portent en grande partie sur la recherche, le design, la distribution et le marketing, puisqu'ils ne possèdent pas de magasin de détail. Ils continuent à aller en Italie, mais habillés... Santana.



le Château **LA VOIE ROYALE**

Le Château réussit à donner cette impression à chaque génération de jeunes qu'elle est la première à découvrir ce temple du prêt-à-porter et à renouveler la mode. Mais voilà, c'est comme ça depuis 1959! Des hippies aux punks aux preppies, tous y sont passés un jour. Le Château est presque un concept: vitrines hardies, système de son branché plein volume sur la station rock la plus populaire de Montréal, vendeurs au look jeune et savamment coloré, magasins colorés et modernes; une centaine à travers le pays, une percée récente réussie à New York, Washington, Chicago et Boston.

Et derrière cette fabuleuse réussite, un homme dans la cinquantaine, complet et cheveux gris: Herschel Segal. Issu d'une famille de manufacturiers de vêtements, le jeune Segal, après des études en économie et en sciences politiques, décida d'ouvrir sa boutique sur la rue Craig, quitte à être en déficit jusqu'à ce qu'il eusse l'idée de vendre des vêtements de cuir, début 60. À partir de ce moment, les affaires du Château partent en flèche. Les succursales ouvrent les unes après les autres. Segal ne s'arrêtera pas au cuir; il se mettra à importer d'Europe et d'Angleterre les styles des années 60. À la fin des années 70, Le Château aborde un autre tournant capital de son évolution: il n'achète plus, des stylistes créent sa propre collection de vêtements, chaussures et accessoires. Dire que les affaires du Château sont florissantes relève du pléonasmisme: Herschel Segal a trouvé la voie royale.



Jordache **LE FLAIR DU COUP D'ÉCLAT**

Un des premiers et des plus prestigieux noms dans le monde du jeans, Jordache compte maintenant 18 manufacturiers licenciés au Canada, s'occupe de satisfaire les capricieux besoins de la jeunesse en matière vestimentaire, en plus d'être distribué à peu près partout.

Dave Tanner, le premier au Canada à détenir une licence de la compagnie américaine Jordache Jeans, est en fait le président de Savroche Entreprises qui s'occupe de distribuer les produits Jordache. Tanner se décrit d'ailleurs lui-même comme un «produit de l'industrie du vêtement», puisqu'il y travaille depuis sa sortie du CEGEP. À 22 ans, son entreprise d'ensembles pour bébés était déjà rentable, mais il préféra s'en dissocier, aboutissant en fin de compte à Hong Kong où il oeuvra un certain temps dans l'import-export.

De retour en Amérique du Nord, il devint gérant de la production, puis superviseur des ventes pour une entreprise de vêtements de sport. En 1979, il obtint la licence de Jordache pour le Canada. Son dernier coup d'éclat consiste en la distribution des «Guess Jeans» de Georges Marciano.

En dehors de son travail, Tanner consacre la majorité de son temps à sa famille, et se divertit en pratiquant ses sports favoris, le ski et la pêche. À cause de la rareté de son temps de loisirs, il reconnaît devoir faire preuve d'une grande flexibilité afin que ses nombreux déplacements à l'étranger n'empiètent pas sur les quelques moments de détente dont il dispose. Dynamique, Tanner est constamment à l'affût de nouvelles idées dont pourraient s'inspirer ses campagnes de promotion, pour lesquelles il possède un flair tout particulier.

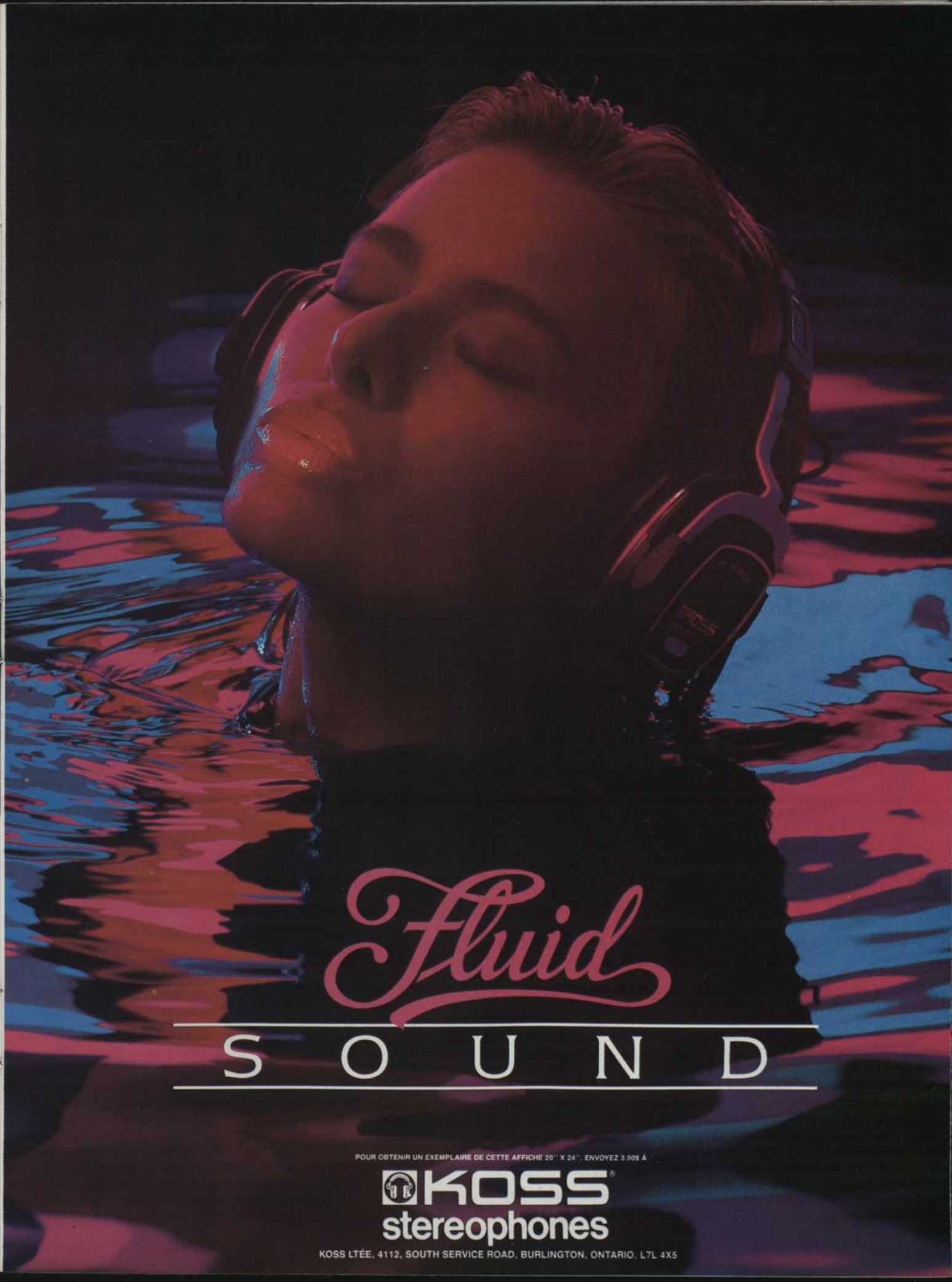


Bedo

UN LOOK MAXIMUM POUR UN PRIX MINIMUM

Tout Bedo est dans ce mot d'ordre de son directeur, Peter Narsi: «un look maximum pour un prix minimum»; l'allure et la clientèle. L'allure: un chic classique toujours éclairé d'une touche d'excentricité, des couleurs à la mode du jour, et bien sûr, le tricot: des pulls, des vestes. Des vêtements de base à superposer, à coordonner, à marier avec les accessoires proposés par Bedo. La clientèle: familiale, puisqu'on y vend des vêtements pour hommes et enfants, mais la femme de 17 à 35 ans y est privilégiée, 80% de la marchandise s'adresse à elle.

Il faut dire que ça marche fort pour Peter Narsi, ce jeune président de compagnie pour qui les journées ont 48 heures, qui prend l'avion pour Paris, New-York ou Hong-Kong comme un taxi et qui est un passionné de mode. En 1973, à 21 ans, il ouvrait à Montréal son premier magasin, Bedo Frères, qui comme dans les contes de fées yuppies, ne cessa de prospérer pour maintenant former un groupe de 20 boutiques à travers le Québec et l'Ontario, et viser à présent le marché canadien. Narsi assure l'homogénéité du style de ses vêtements en s'approvisionnant chez Esprit, French Connection, Takano, Willy Wear. Il possède également sa propre ligne, fabriquée à Montréal et Hong-Kong, qui accorde une large place aux tricots. De belles jeunes femmes à chemises imprimées et longues jupes tricotées, pull de laine sur les épaules: voilà le look Bedo selon Peter Narsi.



Fluid

S O U N D

POUR OBTENIR UN EXEMPLAIRE DE CETTE AFFICHE 20" X 24", ENVOYEZ 3.00\$ À

 **KOSS**[®]
stereophones

KOSS LTÉE, 4112, SOUTH SERVICE ROAD, BURLINGTON, ONTARIO, L7L 4X5

Corey Hart SUPERSTAR

Il ne fume pas, ne boit pas, ne prend pas de drogues, ne drague pas — c'est du moins ce qu'il dit. Son bonheur, il le cherche et le trouve dans le travail acharné et la solitude de la création artistique, à l'écart du tourbillon du succès.

Non, ce n'est pas le portrait-robot d'un jeune pianiste soviétique qui participe à un concours international parrainé par les Béréts blancs en collaboration avec l'Armée rouge. C'est celui d'un rocker des années 80 qui ne veut pas n'être qu'une autre étoile filante dans l'univers en expansion du Top 40.

**OU
LA SOLITUDE
D'UN CHANTEUR
DE FOND**



C'est un après-midi comme les autres; ciel gris, livide et morne, banlieue industrielle et centre d'achat à l'avenant. Une adresse anonyme, qui pourrait être celle d'un fabricant de chaussettes ou de lave-vaisselles, abrite un bureau qui ne l'est pas moins. Derrière la façade, heureusement, il y a de l'ambiance. L'équipe qui s'active autour de Corey Hart est très jeune; c'en est frappant. Présentations, poignées de main, on s'installe pendant que le maître de céans demande à son manager, avec une exquise délicatesse, de bien vouloir quitter les lieux durant l'entrevue. Fort bien; nous pouvons donc commencer.

Délic. Corey Hart a été interviewé un nombre incalculable de fois depuis quelques mois, sur sa musique, son succès qui semble météorique, ses débuts, ses influences, son enfance, son image, sa performance scénique, son signe astrologique, ses ambitions et *tutti quanti*. À force d'en parler, du reste, on en oublie l'essentiel et on ne se rend plus compte à quel point le fait d'être parvenu à être, à 24 ans, une rock star internationale par sa seule détermination, a quelque chose de prodigieux.

«J'ai toujours voulu composer, écrire et faire de la musique, mais je n'ai jamais voulu être une rock star à n'importe quel prix»

Corey Hart a fait un bout de chemin depuis le jour où, à quatorze ans, il enregistrait son premier 45t avec la collaboration de Paul Anka. Le rock aussi a fait un bout de chemin. Il n'est plus l'apanage des mauvais garçons de bonne famille anglaise qui commettaient excès sur excès avec les meilleures intentions du monde et le sens poétique qui sied aux explorateurs de terres inconnues et vierges, à la recherche de la Grande Aventure.

And the show must go on. Le rock a la peau dure et l'appétit vorace. «Le livre noir du rock, celui de l'autodestruction et du chaos, a été écrit par Jimi Hendrix, Sid Vicious, Elvis Presley et tous les autres. C'est un mode d'emploi connu; mais celui de la survie et de la reconstruction l'est moins. C'est celui-là qui m'intéresse; il n'est pas encore écrit». Ce n'est pas Corey Hart qui a dit ça, c'est Sting, son maître à penser.

Mais c'est du pareil au même. Toute l'attitude de Corey Hart est tendue vers le désir de survivre, de s'en sortir, de vaincre l'indifférence. Attitude personnelle, d'abord, puisqu'il passe le plus clair de son temps à composer, écrire, faire des spectacles et mener sa barque avec une obstination, un acharnement qui ne se dément pas avec le succès.

Attitude de son personnage, ensuite. Toutes les jeunes filles du monde ont envie de consoler cet amoureux éconduit, ce rebelle meurtri mais franc comme l'or, qui n'a pas dit son dernier mot. *Never Surrender*. Telle est l'image de marque de Corey Hart. Mais une telle image peut-elle vieillir? C'est une des (sérieuses) questions que nous avons posée au principal intéressé...

QUÉBEC ROCK: Quels sont tes dessins animés favoris?

Corey Hart: Euh... Je n'ai pas tellement le temps de regarder la télévision ces temps-ci, mais ce sont les *Flinstones* (la Famille des Pierrafeu).

Q.R.: Et ton personnage favori?

C.H.: Pebbles, la petite fille, jeune, pure et innocente...

Q.R.: Tu préfères Coke ou Pepsi?

C.H.: Ni l'un ni l'autre. Je bois du cream soda.

Q.R.: Mais si tu étais sur une île déserte et qu'il te fallait choisir?

C.H.: Lequel des deux est l'*underdog*?

Q.R.: S'il te restait dix minutes à vivre, que ferais-tu?

C.H.: Je crois que je composerais une bien mauvaise chanson. Je demanderais onze minutes, j'essaierais de retarder l'échéance.

Q.R.: Que penses-tu de la drogue?

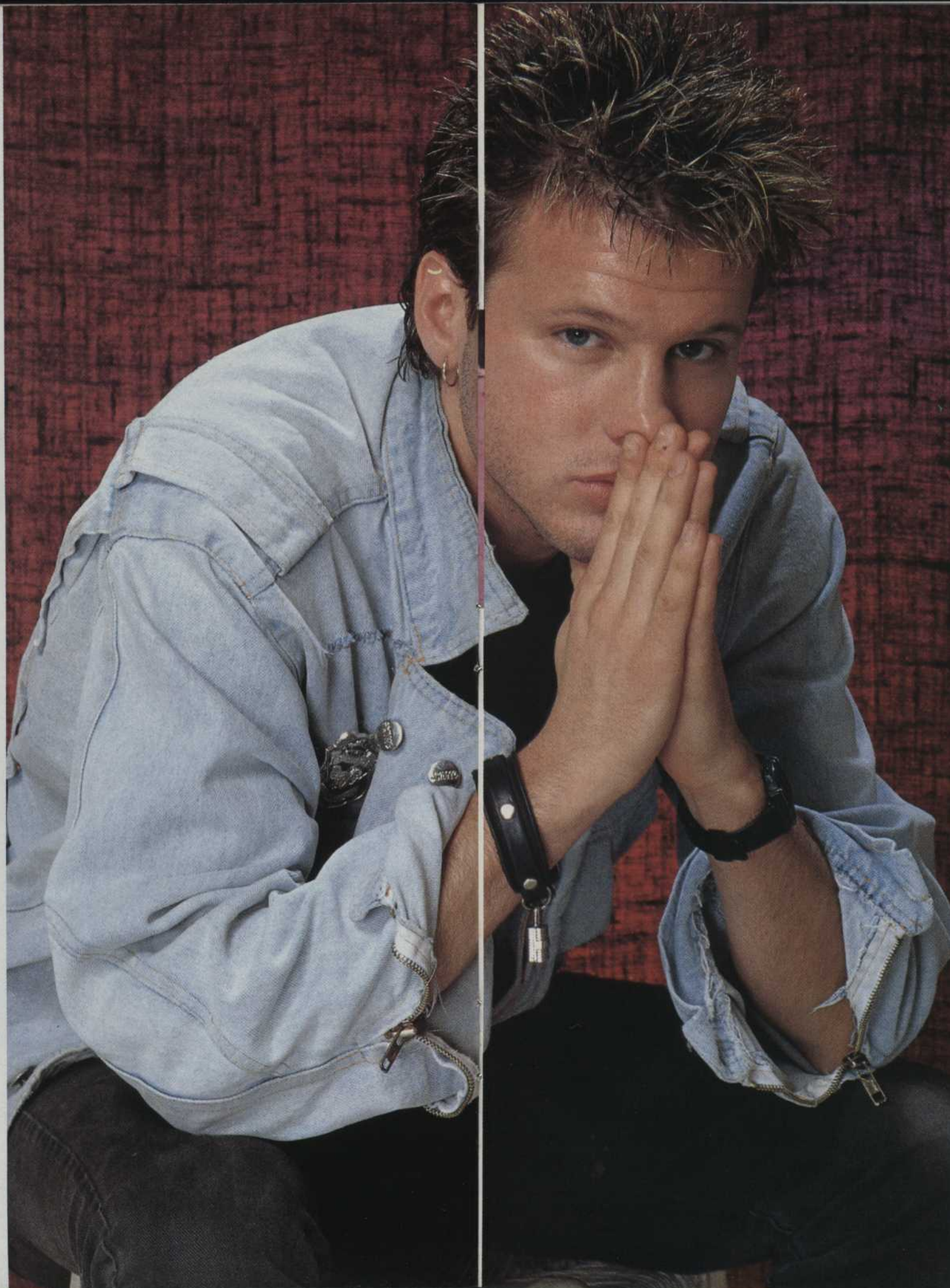
C.H.: Je n'y pense pas. C'est une perte de temps.

Q.R.: Tu en as déjà pris?

C.H.: Euh... à laquelle fais-tu allusion?

Q.R.: Aucune en particulier. Qu'est-ce qui te fait rire?

C.H.: Les idiosyncrasies, les traits de personnalité des gens, plus



que les mises en situations elles-mêmes. Les tartes à la crème et les peaux de bananes, je ne trouve pas ça très drôle.

Q.R.: Que fais-tu pendant tes temps libres?

C.H.: Ça fait quatre ans que je n'arrête pas de tourner et de faire de la musique, c'est ce que j'aime le plus au monde. J'aime beaucoup le hockey, mais... je n'ai plus le temps. Et quand on fait vraiment ce qu'on aime, on a pas vraiment de regrets de ne pas pouvoir faire autre chose.

Q.R.: Quelle est la pire bêtise que tu aies faite récemment?

C.H.: C'était l'an dernier, pendant un spectacle à Albuquerque, au Nouveau Mexique, en exécutant *Jailhouse Rock*. Quand je joue cette pièce, j'invite toujours une fille à danser avec moi sur la scène. Cette fois-là, je ne sais pas pourquoi, j'ai pointé du doigt une mama noire qui devait peser dans les 400 livres; elle était... immense. Je n'arrivais même pas à la faire bouger et j'ai fait un faux mouvement: elle m'est tombée dessus et elle est restée comme ça, sur moi, je ne pouvais plus bouger. Les musiciens ont arrêté de jouer, ils étaient morts de rire.

Q.R.: Bruce Allen, le manager de Bryan Adams, déclarait récemment que «tu ne tenais pas compte du public masculin». Qu'en penses-tu?

C.H.: C'est de la merde. Bruce ne pense pas ce qu'il dit. D'ailleurs, toute la controverse autour de la compétition qui existerait entre Bryan Adams et moi ne m'intéresse absolument pas. C'est de la pure invention et je suis en dehors de ça.

Q.R.: Mais tu admets qu'il y a beaucoup de jeunes filles, parmi ton public?

C.H.: Je ne calcule pas ce genre de choses. Mon public est constitué par les gens qui s'intéressent à ma musique, par ce que je fais. J'imagine que parmi eux, il y a des filles. Mais je ne cherche pas à séduire un public précis.

Q.R.: À ton avis, quelle est la raison d'être d'une rock star?

C.H.: Je n'ai jamais voulu être une rock star. Quand j'étais petit, je ne pensais pas à devenir célèbre et connaître la gloire: je voulais écrire des chansons et faire de la musique, un point c'est tout.

Q.R.: Pourquoi?

C.H.: Parce que c'est la chose qui me permet de me libérer de mes frustrations et d'être totalement sincère, parce que c'est la chose que je sais faire le mieux. Je suis sûr que Simon Le Bon, par exemple, voulait devenir une rock star. Je n'ai rien contre lui, mais nous n'avons pas la même approche.

Q.R.: Pourtant, toi aussi, tu t'es créé une image...

C.H.: Ce n'est pas pareil. Prends un groupe comme Police, par exemple. Sting peut bien poser torse nu sur la couverture d'un magazine, ça n'enlève rien au talent et à la richesse musicale du groupe: la mise en marché est secondaire par rapport au potentiel et à la créativité d'un groupe comme Police; ça ne fait aucun doute. D'ailleurs, il y a certainement beaucoup de jeunes filles dans le public de Sting également. Mais je crois que passé un certain stade, l'image d'une rock star ne lui appartient plus; il n'en est donc plus responsable.

Q.R.: Et la raison d'être elle-même?

C.H.: Je ne sais pas vraiment... Mais quand je suis sur une scène et que le courant passe avec mon public, que je sens toute cette énergie et cette électricité qu'il y a dans l'air, je sais pourquoi je fais ce métier.

Q.R.: Mais ça ne doit pas être facile d'aller au cinéma un samedi soir...

C.H.: Effectivement! Mais c'est la rançon du succès; ça fait partie du jeu et je l'accepte, même si quelquefois c'est frustrant... J'aimerais bien aller au Forum voir une partie de hockey de temps à autre, mais en dehors des spectacles, je n'aime pas susciter l'attention. D'un autre côté, je me dis que je fais ce que j'ai toujours voulu faire.

Q.R.: Que ferais-tu si tu n'étais pas musicien?

C.H.: Je serais misérable!

Q.R.: Nous avons sélectionné les noms de femmes belles, riches et célèbres. Nous aimerions connaître ton avis sur elles.

C.H.: ...?

Q.R.: Catherine Deneuve?

C.H.: Madame Chanel? Brrr... elle est tellement froide! Non, ce n'est pas mon genre.

Q.R.: Brooke Shields?

C.H.: Oh! Elle est née le même jour que moi, le 31 mai.

Q.R.: Nastassia Kinski?

C.H.: ... Mmmoui, elle est pas mal...

Q.R.: Madonna?

C.H.: Mon gérant en est fou. Il a des posters d'elle partout.

Q.R.: Mila Mulroney?

C.H.: Mila Mulroney!! Euh... Elle est Yougoslave, je crois.

Q.R.: Brigitte Bardot?

C.H.: Non.

Q.R.: Shirley Temple?

C.H.: Mais ce n'est pas encore une femme, ça?

Q.R.: K. D. Lang?

C.H.: Elle est drôle.

Q.R.: Sade?

C.H.: Elle, je l'a-do-re. Elle est fantastique.

Q.R.: Ah, tout de même. Au fait, pourquoi n'étais-tu pas au gala de l'ADISQ l'an dernier, alors que tu étais à la remise des Junos?

C.H.: C'était juste une question de circonstances. Je voulais y aller, mais les organisateurs du Gala ont changé la date et j'étais

retenu en tournée. Mais l'an prochain, j'y serai certainement.

Q.R.: Comment te vois-tu dans dix ans?

C.H.: J'espère être capable d'évoluer et de progresser sans cesse musicalement. Si je sens que je n'en suis pas capable, je m'arrêterai d'écrire et de composer. Je ne veux pas rester figé.

Dix ans, c'est la distance qui sépare Sting de Corey Hart. Après l'énorme succès de son dernier disque, *Boy in The Box*, on aurait pu s'attendre à ce qu'il prenne un peu de repos et qu'il jouisse des fruits de son travail. Mais tel n'est pas le cas. Sitôt la tournée actuelle terminée, Corey et son groupe entreront en studio afin que le prochain disque sorte cet été. Le mot «vacances» ne semble pas faire partie de son vocabulaire.

Une telle capacité de travail, un tel acharnement me met cependant la puce à l'oreille. Corey Hart a peut-être un peu «arrangé» la vérité en affirmant n'avoir jamais voulu devenir une rock star. Je le soupçonne de vouloir devenir la plus grande star de toutes — L'élève qui dépasse son maître. Et le plus étonnant, c'est qu'il a toutes les chances d'y arriver s'il ne se laisse pas consumer par sa propre énergie. Et dire que j'ai oublié de lui demander sa saveur préférée de crème glacée. ■

DEUX TEMPS TROIS MOUVEMENTS

PAR FRÉDÉRIC TOMESCO



- Est né à Montréal le 31 mai 1962.
- Passe la majorité des dix premières années de sa vie en Espagne et au Mexique, où il apprend à parler couramment l'espagnol. À l'âge de douze ans, il revient se fixer à Montréal, où il réside depuis en permanence, si l'on excepte un séjour d'une année à New York (voir plus bas).

• Enregistre son premier 45 tours à l'âge de 14 ans, sous l'oeil vigilant mais bienveillant de Paul Anka, son idole de jeunesse. Contacté à Las Vegas par la soeur de Corey, le crooner canadien, intrigué, avait accepté de parrainer le jeune chanteur pour sa première tentative discographique. Celle-ci passe cependant totalement inaperçue, ce qui ne fait que renforcer la volonté de son auteur de persévérer (serait-ce là l'origine inconsciente de *Never Surrender*?...).

• C'est l'année suivante qu'il se met sérieusement à composer. Déçu, mais pas découragé, par l'insuccès de son premier disque, il commence à faire la tournée des maisons de disques. Pour convaincre les directeurs artistiques de lui donner sa chance, il s'est muni d'une cassette où il s'accompagne au piano. Peine perdue: partout où il passe, on le trouve bien mignon, mais sans plus. Meilleure chance la prochaine fois...

• À 17 ans, il reçoit une invitation du prestigieux Festival Mondial de la Chanson de Budokan (au Japon, en banlieue de Tokyo). Seul participant à ne pas encore être sous contrat avec une maison de disque, Corey parvient néanmoins à tenir la dragée haute à des concurrents tels Christopher Cross (États-Unis) et Dan Hill (Canada).

• Son véritable coup de chance, c'est à Montréal qu'il se produit: toujours aussi opiniâtre dans ses démarches, il profite du passage de Billy Joel et de son groupe en ville pour leur envoyer un de ses fameux démos à leur hôtel. En fin de soi-

rée, l'impensable se réalise: Joel et sa bande débarquent au studio où travaille Corey Hart, et, suite à des discussions qui se poursuivront tard dans la nuit, le saxophoniste Ritchie Canata l'encourage à venir enregistrer à New York.

• Devant cette occasion inespérée qui s'offre à lui, le jeune musicien n'hésite pas très longtemps: saisissant sa chance au vol, il déménage ses pénates dans la métropole américaine. L'expérience et la confiance en soi que lui apporteront cette année passée aux côtés des professionnels du métier auront un impact déterminant sur l'évolution de sa carrière.

• Les démos enregistrés à New York confèrent à Corey ce qui lui manquait jusque-là: une crédibilité auprès des gens du milieu. Rapidement, les offres vont affluer: en l'espace d'une seule journée, le chanteur se voit proposer pas moins de trois contrats! Se méfiant des méga-machines de marketing, il opte finalement pour Aquarius Records, basée à Montréal, ce qui, à son avis, lui laisse

une plus grande marge de manoeuvre sur le plan artistique. Le contrat est signé au début 1983.

• Sous la gouverne des illustres Jon Astley et Phil Chapman, il enregistre son premier disque, *First Offense*, qui renferme une addition de dernière minute, *Sunglasses At Night*, fortement inspirée du *Sweet Dreams* des Eurythmics. Trois fois platine au Canada (300 000 exemplaires vendus) et disque d'or (500 000 copies) aux É.-U., *First Offense* met son auteur sur la carte céleste. Plus important encore, le vidéo de *Sunglasses At Night* (la pièce grimpe jusqu'au 7e rang du palmarès Billboard) répand l'image de jeune rebelle écorché que cultive Corey, qui devient rapidement sa marque de commerce.

• En tournée, il accompagne les plus grands noms du pop: Hall & Oates, Rick Springfield, April Wine, Thomas Dolby et Culture Club représentent pour lui autant de chances de conquérir un nouvel auditoire et donc d'élargir le sien.

• Mis en nomination pour un Grammy et quatre Junos, il doit se contenter du Juno pour le vidéo de l'année 1984, *Sunglasses At Night*.

• Après l'intermède réussi d'*It Ain't Enough* (#16 au Billboard), deuxième simple extrait du microsillon, Corey se remet au travail, cette fois à Morin Heights. Le résultat, *Boy in The Box*, surpassera tout ce que *First Offense* a accompli.

• Neuf fois platine au Canada et une seule (!) fois aux É.-U. (plus d'un million d'albums vendus), ce second disque permet à Corey Hart de s'imposer en Amérique, en Europe et même en Australie. En particulier, *Never Surrender* (qui sera plus tard élue chanson de l'année au Canada) atteint la 3e position du Top 20 américain. Les 45 tours suivants, *Boy in The Box* et *Everything in My Heart*, se glisseront pour leur part dans le Top 30. De quoi satisfaire l'appétit de leur auteur jusqu'à son prochain 33 tours...

TEAC

UN MENU DE GOURMET POUR VOS YEUX & VOS OREILLES



TEAC

FABRIQUÉ AU JAPON PAR FANATICS

Distribué par:

TEAC Canada Ltée.

3610, Nashua Drive, Unit 18.2

Mississauga, Ont. L4V 1L2

(416) 673-3303 Téléc. 06-968726



Le «Prince's Trust»: têtes célèbres et têtes couronnées se portent au secours des enfants dans le besoin. Au second plan (de g. à d.): Phil Collins, Ashley Ingram (Imagination), Ian Anderson (Jethro Tull), Rick Parfitt (Status Quo), John Keeble, Martin Kemp et Steve Norman (Spandau Ballet), Nick Rhodes (Duran Duran), Kenny Jones (The Who), Bill Wyman et Charlie Watts (Stones), Gary Brooker (Procol Harum) et Eric Clapton. Au premier plan: George Pratt (M.C.), Tony Banks (Genesis), Lee John (Imagination), Mike Read (D.J. à la BBC), Errol Kennedy (Imagination), Tony Hadley (Spandau Ballet), Midge Ure (Ultravox), Prince Charles, Lady Diana, Robert Plant, Graham Dene (D.J. à Capitol Radio), Simon Le Bon, Joan Armatrading, Paul Young, Andrew Sheehan (producteur), David Jensen (Capitol Radio), George Martin (producteur), Peter Smith (journaliste), Francis Rossi (Status Quo).
Agenouillés: Pete Townshend, Mike Rutherford (Genesis).



BRITANNIA

Il fait de plus en plus gris sur Londres, la Cité des brumes. Mais le célèbre fog, qui inspirait tant d'intrigues mystérieuses ou sordides aux grands romanciers du siècle dernier, voile désormais la misère industrielle. Un taux de chômage inquiétant et le coût élevé de la vie expliquent en partie la violence des émeutes qui ont éclaté l'automne dernier dans le quartier noir de Tottenham.

Pourtant à quelques kilomètres de là vit un tout autre Londres. C'est celui des chroniques mondaines où, dans le somptueux hall du Ritz, on sert le thé à 16 heures accompagné de fins sandwiches au concombre. Dans cet univers éthéré, les plus grandes vedettes du rock côtoient, comme il convient, les célébrités mondaines de la City dont Lady Di, chapeaux et sourires assortis, n'est pas la moindre. Ces deux images de Londres, tout le monde les connaît. Mais la deuxième se vend et s'exporte mieux, tandis que la première se paie très cher.

SPLendeur ET DÉCADENCE

PAR JACQUES MATHIEU

Dominant la ville, Big Ben résonne plus gravement depuis quelques mois. Les incidents raciaux de Tottenham, de Brixton et de Birmingham ont sonné le glas des politiques gouvernementales: en se donnant le double objectif de couper largement dans les dépenses publiques tout en relançant l'économie, le gouvernement de Margaret Thatcher s'est employé à promouvoir les vertus du plein emploi, sans pour autant adopter des mesures concrètes pour l'encourager.

Les premiers touchés par le chômage sont les jeunes et les immigrants venus des anciennes colonies de l'Empire britannique — pour la plupart Antillais, Indiens et Pakistanais. Sans espoir et sans le sou, ils se regroupent au sein de clans organisés, arpentent les rues et marquent les immeubles et les automobiles du feu de leur contestation et de leur désespoir.

Ce sont ces images que nous renvoie chaque jour la télévision, passant des ruines fumantes d'un commerce de Brixton aux manifestations hebdomadaires des pacifistes à Trafalgar Square, dans le centre-ville londonien. Et devant les caméras du sérieux réseau BBC, bien installés dans leur fauteuil du 10 Downing Street, Mme Thatcher et ses conseillers déclarent gravement que la riposte policière sera menée d'une main de fer. Les patrouilleurs, armés des dangereuses balles de plastique et de gaz lacrymogènes, auront l'ordre de rétablir la paix. Mais dans les rues délabrées de Tottenham et d'ailleurs, la ligne dure des autorités n'apparaît pas être la solution idéale. Devant la porte de son vieux logement, une jeune mère de famille affirme sans l'ombre d'un doute que la violence ne reculera pas devant la violence.

Le fond du problème se manifeste avec encore plus de clarté à la lumière des données sur le chômage. Sur 56 millions d'habitants, l'Angleterre compte 3 millions et demi de sans-emplois (13 %)



Photo Pontopresse

«Vous squattez chez vos parents?»

dont plusieurs sont immigrants. La situation est à ce point dramatique qu'un des journaux les plus vendus en kiosque s'appelle *Jobs*, sorte de centre d'emploi par correspondance. Dans certains quartiers de Londres, des panneaux cloués aux murs des immeubles affichent quotidiennement le nombre de chômeurs. Les chiffres, peints sur de petites plaquettes de bois, fluctuent selon les variations du taux de chômage local.

Mais la capitale britannique n'est pas la seule ville à devoir composer avec les dures conséquences de la nouvelle réalité économique du pays. Birmingham, deuxième ville en importance du

Royaume-Uni, est en déroute avec un taux de chômage de 50 %. Comptant 60 000 immigrants, la ville résiste tant bien que mal aux troubles qui menacent la paix sociale, alors que trois peuples aux mentalités différentes doivent vivre quotidiennement côte à côte. Pour sa part, Liverpool, le berceau des Beatles, a vieilli. Le bitume craquelé des rues lui donne une apparence désertique, quasi-fantômatique. Et la situation ne risque guère de s'améliorer, puisque les autorités municipales songent sérieusement à congédier 30 000 de leurs employés qu'elles n'arrivent plus à payer. Depuis 1965, des dizaines de compagnies ont fui la ville, entraînant dans leur sillon quelques 300 000 habitants.

Quoi qu'il en soit, même si l'Empire britannique n'a plus la puissance qu'il avait du temps de Georges III, les Anglais des années 80 ne cessent pas moins d'étonner par leur dynamisme, exprimé sur d'autres plans. Dans le domaine culturel et particulièrement en musique, ils surprennent toujours autant par leurs sens de l'innovation. À Londres, comme à Sheffield ou à Glasgow, les successeurs de Bowie et de Jagger n'ont qu'une idée en tête, celle de convaincre qu'ils sont uniques.

Sur le terrain, la plupart des «petits nouveaux» n'ont pas de formation musi-

- Le nom le plus au monde, pour une auberge, en termes de lettres, est le Thirteenth Mounted Cheshires Rifleman Inn, en périphérie de Manchester.
- La plus vaste importation de cocaïne, par courrier, a voyagé par avion du Pérou jusqu'à la boutique d'animaux de James Isaac entre avril et novembre 1984. Évaluée à 120 000 livres sterling, la cocaïne renforçait les couvertures rigides de livres d'art historiques.

- Engelbert Humperdinck détient le record du plus long séjour sur les palmarès britanniques avec la chanson *Release Me* qui a tenu le coup durant 56 semaines consécutives.
- À cause des pluies acides, la quasi-totalité de l'abbaye de Westminster a été rhabillée de nouvelles pierres. Lancé en 1973, le projet de restauration de 10 millions de livres doit se poursuivre jusqu'au milieu des années 90.



À l'ombre de la Tour de Londres, les araignés pullulent...

cale acquise dans les grandes écoles. Leur première performance, ils l'ont improvisée dans la ruelle un jeudi soir, sur des couvercles de poubelles alignées en rang d'oignons. La première guitare qui a subi les iélans de ces musiciens en herbe a été acquise au prix de longs itinéraires de camelot du *Times* ou grâce aux généreux pourboires de «Lord Untel» surveillant la toilette dominicale de sa Bentley. Les plus arrogants auront peut-être même vendu la moto d'un copain pour s'offrir le tout dernier modèle de synthétiseur.

Plus sérieusement, si l'Angleterre est intéressante au point de vue musical c'est que la relève peut compter sur l'aide du milieu. L'industrie underground des années 60 a su préparer le terrain pour les jeunes des années 70 qui, à leur tour, l'ont fait pour les vedettes connues aujourd'hui. Tous les groupes qui savent défendre leurs trois accords et qui prouvent leur originalité ont accès facilement à tout un réseau de petites salles. Bref, la chance est laissée au coureur et la grosse machine américaine a sûrement encore beaucoup à apprendre. Ces dernières années, le principe du système «Aide-toi et-le-ciel-t'aidera» n'a pas seulement servi la musique mais aussi tout le milieu culturel anglais. Depuis, une multitude de designers, artistes et créateurs de tous acabit se sont taillé une place au soleil.

Et le touriste qui débarque à Londres aujourd'hui armé de sa caméra, a bien peu de chances de rencontrer sur son chemin les signes du déclin britannique et de la violence qu'il engendre. Non, il descendra plutôt paisiblement jusqu'à Regent's Park. Là, habillées comme si elles étaient des scouts, les «nannies» promènent joyeusement leurs poupons parmi les oies et les pélicans devant Buckingham Palace. Tout est calme aussi dans le très chic quartier Mayfair. Même King's Road, dernier fief de la contestation punk, abrite aujourd'hui un des plus grands centres de la mode avant-gardiste, où se promènent les têtes vertes et orange et les corps moulés dans la laine feutrée, le cuir et le satin. Il est difficile aussi de croire à tout ce que les journaux rapportent sur les problèmes financiers du pays, lorsque, dans les rayons



...Tandis que, dans le parc, les Conservateurs rigolent.

du magasin Marks and Spencer, les hordes de consommateurs britanniques perdent subitement leur flegme légendaire pour s'arracher les dernières nouveautés.

En fait, sur les photos touristiques, il y aura plutôt le vendeur de marrons chauds sur Paddington Street. Muni de l'équipement photographique approprié, notre touriste pourra prendre sur la même image bon nombre de théâtres et de cinémas de Piccadilly Circus. Avec un peu de chance, il croquera sur le vif le chauffeur en livrée ouvrant la portière de la Rolls d'une grande dame devant Harrods. Mais, s'il a réussi à photographier ce jeune homme de 17 ans, sur un vieux matelas dans un appartement dénudé et gris, notre touriste pourrait bien ne pas en être un.

En bonne gardienne de la monarchie, Londres, même pauvre et malade, n'a rien perdu de sa coquetterie. Et ce, même si l'heure est à l'incertitude dans cette ville qui fait de l'arrivée des banquiers le matin dans City, une attraction touristique. Les gens d'affaire de ce haut lieu de la finance savent mieux que quiconque

que l'argent des étrangers, en particulier des Arabes, a déjà servi à l'achat d'une partie de leur territoire. D'où, sans doute, certaines de leurs frustrations.

Mais ces frustrations sont-elles suffisantes pour que la population décide de congédier le gouvernement de Mme Thatcher aux prochaines élections? Rien n'est moins sûr. Et puis, les Anglais ont leurs consolations.

En effet, même le plus traditionnel des «British» vous parlera avec tendresse de l'ex-punk du coin, l'Irlandais Bob Geldof, père héroïque du concert *Live Aid* pour venir en aide aux victimes de la famine en Ethiopie. Et l'affection qu'ils portent à cette jardinière d'enfants devenue princesse est touchante. Ce sont d'ailleurs Lady Diana et Charles qui, lors d'une récente visite officielle aux États-Unis, ont sans doute le mieux illustré la détermination des Anglais en période de crise. Se pliant aux dures exigences du métier de représentant commercial, le prince et la princesse de Galles, souriants, ont fait la promotion dans un grand magasin, de produits fabriqués dans leur Grande-Bretagne natale... Noblesse oblige!

L'UNDERGROUND EN SURFACE DES GROUPES PAR MILLIERS

PAR CHRISTIAN BELLEAU, MARIE-CATHERINE GIGUÈRE, JACQUES MATHIEU ET FRÉDÉRIC TOMESCO

THE THREE JOHNS

Après avoir successivement combattu le racisme, la famine et l'appartheid, voici que le rock s'élève contre les tyrans de ce bas monde, en l'occurrence la Dame de Fer. «Rock'n'roll versus Thaatchiism», telle est en effet la noble devise des Three Johns, exprimée sur leur premier album, *Atom Drum Bop* (1984).

Lancée à toute allure sur le tempo dévastateur d'une boîte à rythme, la musique du trio de Leeds se distingue par ses guitares hargneuses et par la voix plaintive de son soliste, sorte de croisement entre le chant d'un coq castré et la litanie d'un muezzin vaguement psychotique.

Jusqu'à présent, les plus belles réussites des 3 Johns demeurent les 45 t *Do the Square Thing* (1984) et *Death of The European* (1985), aussi explosifs l'un que l'autre.

F.T.



- La température annuelle est en moyenne de 10° Celsius en Angleterre.
- La plus grande manufacture de popcorn au monde, en termes de productivité, est la House of Clarks, dans l'Essex.
- Si vous déménagez dans le Royaume-Uni, vous voudrez peut-être vous joindre à un club. Quelques suggestions: la Société Anti-Esclavagiste pour la Protection des Droits Humains (fondée en 1839), la Guilde de l'Aide aux Gens Distingués (Guild of Aid for Gentle People, 1904) et l'École Royale des Travaux d'Aiguille.

The Jesus and Mary Chain LE NOUVEL HABIT DE LA REINE



The Jesus & Mary Chain: l'Orchestre cacophonique d'East Kilbride.

Depuis qu'elle sent qu'un vent de changement s'apprête à balayer de nouveau la scène musicale britannique, la presse spécialisée essaie désespérément d'identifier ceux qui mettront le feu aux poudres. Cette année, les «experts» ont jeté leur dévolu sur un quatuor écossais, The Jesus and Mary Chain.

Auréolés de leur étiquette de «nouveaux Sex Pistols», ces adolescents boutonneux nous entraînent dans un voyage sans retour au tréfonds du garage. Un conseil: pour les accompagner, munissez-vous d'une ample provision de coton ouaté.

«Si c'est trop fort pour toi», disait Lemmy, l'ineffable leader de Motörhead, «c'est que tu es simplement trop vieux.» Cette remarque n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd, puisqu'elle est devenue le *modus vivendi* du Jesus and Mary Chain. Le groupe ne se gêne d'ailleurs pas pour étaler toute sa jeunesse et son arrogance sur *Psychocandy*, une collection de tranches de vie dont l'ombrageuse beauté en fait oublier la simplicité mélodique, adroitement dissimulée derrière des guitares survoltées.

Sur leur premier album, les troupes de choc du pop survolent et embrassent d'un seul riff l'essentiel de la culture musicale anglo-saxonne des vingt dernières années. Les Stooges, Phil Spector, Captain Beefheart, Elvis et le Velvet Under-

ground, pour ne nommer que ceux-là, sont tour à tour réincarnés dans le plus inextricable des fouillis sonores, défilant sous vos oreilles à une vitesse vertigineuse avant de retourner s'évanouir définitivement dans la nuit des temps.

À l'extrême limite du minimalisme, la démarche du Jesus and Mary Chain n'a cependant rien d'original. Comme ses arrière-grands-pères les Sex Pistols, la formation menée par les frères Reid cherche délibérément à choquer, à provoquer. Ses armes sont rudimentaires, mais efficaces: des pièces évocatrices (*Suck, Vegetable Man*), une attitude méprisante envers le «bizness» (un des musiciens s'est déjà amusé à subtiliser le porte-feuille d'un directeur de WEA, pour le lui rendre... vide), une confiance inébranlable («Nous sommes le meilleur groupe au monde»), et des spectacles courts, intenses et violents (l'émeute qui suivit un de leurs concerts londoniens fait maintenant partie de la légende).

Imprévisible, The Jesus & Mary Chain est capable du meilleur comme du pire (durée moyenne sur scène: 25 minutes). Au RPM Club (à Toronto, en décembre dernier), il n'a pas mis de temps à prouver sa valeur: en un peu moins d'une heure, l'Orchestre cacophonique d'East Kilbride y a interprété un concerto pour feedback et décibels d'une rare fraîcheur. Espérons que la fleur de la nouveauté ne se fanera pas trop vite...

F.T.

The Waterboys

SUBTILES AQUARELLES



Photo Lynn Goldsmith

Mike Scott: de quoi faire envie à un député du Parlement.

Il faut absolument que le public réalise à quel point le système politique conventionnel en vigueur depuis plus de 40 ans est sclérosé. C'est ce que je dis dans *Old England* et *This Is the Sea*: nous devons modifier notre attitude du tout au tout et abandonner ces valeurs dépassées, sinon nous courons à la catastrophe.»

Rejoint à Bordeaux, où les Waterboys poursuivent leur périple européen en compagnie des Simple Minds, Mike Scott surprend d'emblée. Là où on pourrait s'attendre à l'entendre disserter sur les vertus du bellzouki (un instrument dont il a la parfaite maîtrise) ou sur l'oeuvre de C.S. Lewis (un auteur qui l'a parti-

culièrement marqué), le voilà en train d'exposer sa théorie politique avec une concision qui ferait honneur à n'importe quel député au Parlement.

«La politique conventionnelle ne change rien. Je ne veux pas dire par là que nous avons besoin d'une révolution pour régler nos problèmes, mais il nous faut au moins voir les choses différemment et nous entraider. Les gens ne coopèrent jamais lorsque opposés les uns aux autres. Or, tant qu'il y aura plusieurs partis politiques, cette compétition interne durera et les nations ne progresseront pas. En réalité, à l'échelle planétaire, il n'y a qu'un seul parti: celui de l'Humanité. Nous devrions tous en tenir compte et nous donner des objectifs communs.»

N'étant pas un auteur engagé (il préfère aborder des thèmes comme la nature, la religion et le surnaturel), on peut se demander pourquoi Scott fait volte-face de

la sorte. «Avant d'avoir terminé mon dernier disque, *This Is the Sea*, je n'envisageais pas de traiter de politique dans mes chansons. Maintenant que mes idées sur le sujet sont plus claires, je pense être en mesure de les exprimer.»

On s'en rend compte dans la façon dont il parle de «son» troisième microsilicon: Mike Scott est l'âme des Waterboys. Chanteur, compositeur, guitariste et homme-orchestre (il sait aussi jouer du piano et de la basse), le maestro écossais a su créer un rock lumineux et vivifiant comme l'air du large; auquel les instruments acoustiques donnent toute sa richesse et sa limpidité.

Critique (demandez-le à ses musiciens), il n'épargne personne dans son tour d'horizon de la scène musicale actuelle: «Nous sommes dans une des pires périodes de l'histoire en termes de créativité. C'est comme à l'époque du Glam-rock, rien ne se passe. Heureusement, la situation devrait s'améliorer d'ici deux ans.»

Et que voit-il pour servir de détonateur? «Live Aid. De fait, les années 80 ont véritablement commencé avec Live Aid. Une décennie ne débute jamais vraiment avant son milieu. Prends les *sixties*: l'usage du LSD s'est répandu en 1964-65, et ce fut le point de départ du psychédélisme. Dix ans plus tard, les Sex Pistols donnaient leur premier concert à Bromley et, sans le savoir, déclenchaient le punk et les années 70. Aujourd'hui, nous nous dirigeons vers une nouvelle explosion musicale et sociale, mais j'ignore de quoi elle aura l'air. Tout ce que je sais, c'est que ça ne se passera pas comme en 77. Inutile donc de chercher à mettre sur pied un *punk revival!*»

F.T.



THE FALL

Du haut de sa tour d'ivoire lézardée, Mark E. Smith jette un regard cynique et désabusé sur la société post-punk de la Fièvre Albion, en proie à une décrépitude dont l'ampleur n'a d'égal que le caractère inévitable. Son groupe, The Fall, en piste depuis 1977, a survécu tant bien que mal à plusieurs changements de personnel, tel un serpent dont les trop nombreuses mues ont failli lui faire y laisser sa peau pour de bon.

Aujourd'hui unifiée, la formation reflète plus que jamais les vues de son créateur: elle joue un rock économe, aigre et incandescent, doté d'une âme propre, mais dont la vigueur s'apparente beaucoup à l'énergie du désespoir. F.T.

- Le plus grand cinéma du Londres métropolitain est l'Odeon de Hammersmith, qui peut accueillir 3 483 cinéphiles.
- L'Angleterre compte en moyenne 330 téléviseurs par 1 000 habitants.
- Le plus grand nombre d'épisodes d'une même série télévisée à être vendus est de 1 144, achetés par CBKST à Saskatoon. Le feuilleton: *Coronation Street*.
- On trouve en Angleterre plus de 1 000 bars ou tavernes portant le nom de *Red Lion*.
- Londres détient le taux de location industriel le plus élevé avec un tarif de 51 livres le pied carré, par mois, utilités incluses.
- Vers 1740, il y a eu une vague criminelle tellement forte que chaque accusé qui comparait en cour était presque exécuté automatiquement.
- Un jury d'enquête a statué le 16 mai 1984 que le banquier britannique et agent-double Dennis Skinner, victime d'une chute de 12 étages à son appartement de Moscou, a été «illégalement tué».
- En juin 1984, une étude publiée aux Communes par un comité des Affaires Étrangères a indiqué que 546 crimes graves, incluant viol, inceste et chantage, ont été commis par divers diplomates étrangers au cours des dix dernières années.
- Incluant toutes ses variations patronymiques, le nom de Smith est le plus répandu dans le Royaume-Uni.
- Le plus long séjour sur les palmarès britanniques a été réalisé par Frank Sinatra avec la chanson *My Way*. Total: 122 semaines.

Love and Rockets

LE SUCCÈS PASSE AVANT L'ART



Love and Rockets: Kevin Haskins, David J. et Daniel Ash.

Ceux qui prétendent faire de la musique uniquement pour l'art ou pour se faire plaisir sont des hypocrites.» Ainsi parle Daniel Ash, chanteur et guitariste de Love and Rockets.

Revirement pour un groupe qui, autrefois, était connu sous le nom évocateur de Bauhaus? Pas vraiment. Pour Ash, Love and Rockets est l'aboutissement d'une longue entreprise musicale commencée en 1980, lorsque Bauhaus devient un groupe culte avec la sortie de *Bela Lugosi's Dead*.

Après un certain temps, Ash s'est senti prisonnier du genre. Il voulait aller plus loin et fonde Tones On Tail, un projet de studio qui lui sert d'exutoire à Bauhaus et lui permet d'exprimer autrement sa créativité. Suite à la séparation de Bauhaus (1983), il s'implique à plein temps dans Tones On Tail, faisant équipe avec le batteur Kevin Askins et l'ex-roadie devenu bassiste, Glen Campling.

Au début 1985, le retour au bercail du bassiste David J. (qui avait entrepris une carrière solo parallèlement à sa collaboration épisodique au Jazz Butcher) coïncide avec le départ de Campling: Love

and Rockets peut prendre son essor.

Le psychédéisme des années 60 (en spectacle, le groupe reprend d'ailleurs le célèbre *Lucifer Sam* de Syd Barrett), combiné avec le glitter de Bowie et Roxy Music, et le punk du milieu des années 70: telle est la formule de Love and Rockets. «C'est aussi une question d'attitude, explique Ash. Quand le néopsychédéisme est sorti il y a deux ans, c'était du pseudo. Ça sonnait faux. Aujourd'hui, le climat s'y prête et la musique est redevenue sincère. Je crois qu'elle est là pour rester, cette fois.»

Le succès commercial? «Oui, mais pas au point de perdre notre intégrité». Car, pour eux, intégrité signifie respect des objectifs initiaux. Témoin, leur premier 45t vedette: «À notre première séance de répétition, rappelle Kevin Haskins, j'ai suggéré aux autres qu'on fasse un *jam* sur *Ball of Confusion*, étant donné que c'est un morceau que nous connaissons tous. Très vite, les atomes crochus ont réapparu et nous avons enregistré la chanson. Elle nous a permis d'élargir notre auditoire, tant mieux, mais je suis surtout fier que cela se soit fait à nos conditions». Question d'attitude...

M.C.G. et F.T.



DEPECHE MODE

Lorsque nous nous sommes présentés au 61 Collier Street à Londres, même le personnel de cette filiale de WEA ignorait que deux étages au-dessus pratiquaient les «Mode»... Difficile de les déranger en plein travail.

Mais Andy Fletcher, co-fondateur du groupe, a néanmoins pris le temps de raconter qu'il s'agissait des chansons du nouvel album *Black Celebration*, dont la sortie chez nous est imminente (elle suit de peu celle de *Catching Up With Depeche Mode*, une compilation de 45t récents et anciens). Entre quelques accords, Fletcher a ajouté que le son a évolué depuis *People Are People* et *Master And Servant*, mais que les textes garderont le même esprit.

J.M.



- Jadis, les femmes criminelles étaient le plus souvent brûlées vives. On jugeait la chose plus décente que de courir le risque de les voir exhiber leurs parties intimes en se balançant, une fois pendues, au bout de la potence.
- Le plus petit syndicat au monde est le London Handforged Spoon and Fork Makers Society, fondé en 1874. La dernière assemblée réunissait la totalité des 6 membres.
- Les Britanniques mangent plus de sucreries que tout autre nation du monde avec une moyenne de 1.2 once par personne, chaque jour.

Cocteau Twins

LE VOYAGE INTÉRIEUR



THE SMITHS

The Smiths. Le Fab Four de 1984. Le groupe qui, enfin, osait proposer une alternative à l'électro-pop et à la muzak des discothèques en infusant dans l'insipide production de 83, une idée neuve et rafraîchissante: revenir à la case de départ. Beaucoup de guitares donc (voir la filière Rickenbacker), des chansons trempées dans l'acier, un chanteur écorché vif comme Jésus sur sa croix. Et puis, un jour, tout le monde s'est mit au néo-sixties anglais, à la Byrds Connection et à toutes ces sortes de choses. De quoi bailler d'ennui. En 85, le deuxième album officiel (*Meat is Murder*) des moutons noirs de Manchester n'a pourtant pas réussi à rencontrer l'approbation générale et à connaître le succès immédiat de leur premier microsillon. Il y a bien cette perle rare qu'est *How Soon is Now?* Mais n'était-elle pas à l'origine la face B d'un 45 tours sorti en 84? The Smiths auraient-ils donc déjà atteint leurs limites? C'est ce que nous verrons en 1986...

C.B.



SISTERS OF MERCY

Pour les Soeurs de Miséricorde, aucun doute n'est permis: l'habit fait le moine. Des pochettes de leurs disques à leur accoutrement, en passant par leur musique elle-même, tout concorde pour projeter cette image de mystère, d'envoûtement et d'impénétrable obscurité.

Malheureusement, la messe (noire, cela va de soi) semble avoir été dite une fois pour toutes avec l'excellent 33 tours *First and Last and Always* (1985): suite au forfait des trois-quarts du groupe, le chanteur Andrew Eldritch se retrouve seul, condamné à poursuivre *ad vitam aeternam* ses incantations funèbres dans les ténèbres les plus complètes.

F.T.



Les Cocteau Twins: Liz Frazer, Simon Raymonde et Robin Guthrie.

Les Cocteau Twins n'ont pas très bonne réputation. Malgré cela, ils ont réussi à vendre leurs disques à plus de 100 000 exemplaires en Angleterre, ce qui est rare pour un groupe issu du milieu underground écossais. Qui plus est, leur dernier 33t, *Treasure*, remportait le titre du meilleur album de 1984 (à égalité avec *Born in U.S.A.*) décerné par les lecteurs du *New Musical Express*, tandis que Liz Frazer recevait celui de chanteuse de l'année.

Ce tour de force, ils l'ont réussi en bouillant les cocktails de promotion et surtout en fuyant les journalistes qui, ironiquement, ne peuvent s'empêcher de les encenser. Par principe et par timidité, le trio refuse de poser pour la famille et la postérité. Grâce à la chance, nous avons pu les rencontrer dans les locaux de leur maison de production.

Il est midi lorsqu'Elizabeth (Liz) Frazer et Robin Guthrie arrivent dans la salle de projection dont les quatre murs sont couverts de cassettes vidéo. Seuls un gros téléviseur et un sofa meublent l'espace. Toute petite et discrète, Liz se cale d'abord au fond de son siège alors que Robin, les cheveux blonds en tempête, se love à ses côtés en dévorant son sandwich aux oeufs. L'entrevue peut enfin débuter.

Ce n'est par snobisme que les Cocteau Twins n'accordent pratiquement jamais d'entrevue. «Nous préférons simplement

notre public aux reporters et notre musique aux confidences», avoue candidement la chanteuse. À ses débuts avec le bassiste Will Hegie (remplacé depuis par Simon Raymonde) en 1982, le couple Fraser-Guthrie marquait l'époque punk. «Liz n'avait pas d'expérience musicale, raconte Robin. Elle était davantage connue pour ses loisirs baroques: coller des os de poulets Kentucky sur les meubles de son appartement et coudre des coquillages sur ses vêtements!»

Mais cette image singulière a rapidement été supplantée par la qualité de leur matériel et par l'originalité du son «Cocteau». La superposition des voix, superbement arrangées, se fond dans une musique propice au voyage intérieur, chargée de sensibilité.

Sans coup d'éclat, le groupe a réussi à hisser certaines de ses chansons dans le Top 20. Au Canada, il vient de lancer un double maxi-45t, *Tiny Dynamine/Echoes in a Shallow Bay*. Toujours actifs, les Cocteau Twins ont aussi terminé leur quatrième 33t (après *Garlands*, *Head Over Heels* et *Treasure*), en plus d'avoir participé au second disque de *This Mortal Coil*, un projet qui regroupe des membres de diverses formations de l'étiquette 4 AD.

Enfin, il ne faudrait pas se surprendre de les voir venir bientôt au Canada pour une première tournée. La chasse au trésor peut commencer.

J.M.

LE VAGUE À L'ÂME DE LA NOUVELLE VAGUE



CABARET VOLTAIRE

Bien des choses ont changé depuis la naissance des «Cabs» (qui tiennent leur nom du café où se rencontraient les Dadaïstes au début du siècle), il y a douze ans. Connus pour leur musique industrielle et l'inévitable émeute qui marquait la fin de leurs spectacles, les deux musiciens ont finalement laissé les marteaux-piqueurs. Cloîtrés dans leur maison-studio de Sheffield, au milieu des ordinateurs, Richard Kirk et Stephen Mallinder règlent l'humanité sur métronome et le résultat est étonnant (leur remarquable vidéo de *Sensoria* a d'ailleurs été primé par le très respectable *Los Angeles Times*).

Tout au fond de son fauteuil, Mallinder avoue sans rougir être plus «pop», plus accessible. Il ne nie pas non plus que son rêve le plus cher, c'est de voir une de ses pièces dans le lucratif Top 20. Son nouvel album, *The Covenant, The Sword and The Arm of the Lord*, encore plus dansant que *Micro-Phonies*, lui permettra peut-être d'arriver à ses fins.

J.M.

- On trouve 400 bibliothèques publiques à Londres.
- Les femmes britanniques ont en moyenne 25 ans au moment de leur premier enfantement.
- Le Royaume-Uni est le seul pays du monde à avoir fourni quatre Miss Monde.
- À huit occasions, Alfred West, né à Londres, a réussi à couper un cheveu humain en 18.



NEW MODEL ARMY

Aux dires du bureau de l'immigration américaine, New Model Army n'a aucun mérite artistique, puisque c'est précisément cette raison qu'on a invoqué pour lui refuser l'entrée aux États-Unis en décembre dernier. Et, sans vouloir être méchant, force est d'admettre que les autorités amerloques n'ont pas tout à fait tort: lourde, malhabile et aussi subtile que le jeu de pieds d'un éléphant, la musique de ces Clash de 6^e division est en somme parfaitement prévisible, ce qui, à l'heure où la standardisation et le copiage éhonté sont de mise, est loin d'être un avantage distinctif.

Et puis, quand on se sent obligé d'imiter un groupe de heavy metal canadien (*Helix*) en intitulant son album *No Rest for the Wicked*, il y a de quoi être envoyé moisir illico presto dans les oubliettes les plus profondes du showbusiness...

F.T.

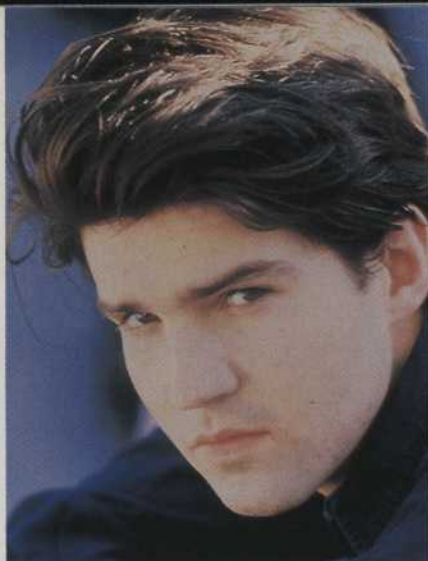




ECHO AND THE BUNNYMEN

Li subiste aujourd'hui peu de rescapés de la vague fulgurante de rock tourmenté née en 1980: New Order (électro-disco-frigo-rock); Robert Smith des Cure (l'éternel naufragé schizo); Psychedelic Furs (totalement déformés depuis la chirurgie esthétique pratiquée par Keith Forsey); U2 (les premiers de classe); enfin et surtout, Echo and the Bunnymen qui, bon temps mauvais temps, persistent à travers tempêtes et marées sans broncher d'un cil. Echo n'ont produit aucun album l'an dernier mais ont cependant commis ce magnifique 45 tours, *Bring on the Dancing Horses*, sans doute le meilleur Bowie depuis *Heroes*. De *Crocodiles* (80) à *Ocean Rain* (84), rien n'a vraiment changé. McCulloch prêche toujours dans le désert, secoué par ces guitares granuleuses qui donnent soif et ces rythmes hypnotiques qui rendent fou.

C.B.



LLOYD COLE AND THE COMMOTIONS

L985 année tranquille? Oui et non. Trop peu d'événements marquants, mais beaucoup de nouveaux groupes prometteurs. Lloyd Cole et ses Commotions sont un de ceux-là. Avec *Rattlesnakes*, ils ont réussi à émerveiller les plus blasés d'entre nous. Le son étincelant des guitares douze cordes, le vaporeux orgue Hammond, l'ambiance feutrée mais franche (l'école Motown), la voix louredienne de Cole suffisaient à nous remplir de bonheur et nous faire croire à nouveau à la magie d'une pop bien roulé, jamais mièvre. Fin d'année 85; le nouvel album, *Easy Pieces*, sort en importation. Lloyd Cole cultive toujours son look d'étudiant en littérature anglaise du dix-septième siècle et égrène ses mots comme un chapelet de rubis, mais la magie a disparu. Il y a même une chanson qui s'intitule *Why I Love Country Music*. Tout comme pour les Smiths, les Commotions n'auront pas tardé à trouver le fond de leurs chaussettes. L'année 85 avait pourtant si bien commencé!

C.B.

BLOW MONKEYS

Traditionalistes jusque dans l'âme (leur chanteur, Robert Howard, est mieux connu sous le pseudonyme de Doctor Robert — le titre d'une pièce des Beatles), les Blow

Monkeys sont en train de nous refaire le coup de Sade & Co., à savoir qu'ils réintroduisent dans le pop des éléments que l'on croyait à jamais enfouis sous des tonnes de ferraille synthétique. Leurs mélodies tendres et langoureuses, qu'annonçait le mini-album *Limping for a Generation* (1984), et que confirme le nouveau microsillon *Animal Magic*, réalisent avec brio la fusion entre des styles aussi divers que le jazz, le rhythm & blues et le pop.

Les Blow Monkeys savent peaufiner leurs chansons d'amour avec soin, laissant ainsi à l'auditeur tout le plaisir d'une écoute respectueuse et admirative.

F.T.



WOODENTOPS

Sieur leur nom ne vous dit rien, sachez que, même en Angleterre, on les connaît peu. Chez nous, seuls d'intrépides discophiles savent qu'ils ont enregistré quelques singles (*Plenty, Move me, Well, Well, Well* et *It Will Come*), fait un vidéo-clip et travaillent ce mois-ci à leur tout premier album dans un vieux local du sud de Londres.

Entre leurs quatre murs de planches dans la poussière dansante, ils y forgent un rockabilly romantique et adoptent déjà une attitude de star. Mais, le jour où il a daigné nous recevoir, c'est quand même un peu gêné que Rolo, le leader du groupe, a dû s'armer d'une hache pour enfoncer la porte du local. Même les stars oublient leurs clés.

J.M.

- En mars 1983, à trois reprises, des lettres piégées ont été trouvées dans le courrier de Margaret Thatcher. Le service postal les a livrées sans anicroche; un adolescent de 14 ans a été inculpé.
- Le mâle britannique a une espérance de vie de 69,9 ans; la femelle britannique dure jusqu'à 76 ans.
- La dernière exécution publique en Angleterre a eu lieu en mai 1868.

- Certaines chauve-souris, la «coquerelle des feuilles d'arc-en-ciel» et la sauterelle mangeuse de verrues sont des espèces menacées protégées par le gouvernement britannique.
- Il est illégal d'acheter ou de vendre des vipères, des grenouilles, des crapauds, des couleuvres et des tritons.
- L'allocation annuelle de la Reine est de 3 850 000 livres. Son mari, le Prince d'Edimbourg, reçoit seulement 186 500 livres.



Photos Dick Walsh

LA MODE BRITANNIQUE

Tendances Printemps-Été 86

- Du noir... beaucoup de noir.
- L'épiderme mis à nu.
- Trous et déchirures de toutes sortes.
- Le «Wet Look».
- Le retour du Country-Western.
- Pattes d'éléphant à la James Brown.
- Les nattes rasta.
- Réapparition du style go-go.
- Tout ce qui choque.
- Tout ce qui coûte cher.



John Galiano



Katharine Hamnet



Body Map



John Galiano



Joseph Tricot



Katharine Hamnet



Body Map

ROAD WARRIORS



Vous ne pouvez qu'imaginer toute la gamme de sons que votre guitare et vous pourrez créer avec le FX 65 STEREO CHORUS et le FX 75 STEREO FLANGER. Et le son sera aussi bon en tournée qu'il l'est aujourd'hui, chez vous. Simplement

parce qu'ils sont construits pour être résistants, spectacle après spectacle.

Jetez un coup d'oeil sur la série FX de DOD.



La plus grande gamme de traitement de signal au monde.

Distributeur canadien: Heint Electronics Inc., 16 Mary Street, Aurora, Ont. L4G 3W8 (416) 727-1951

Steven Spielberg

« JE NE SERAI PAS

PAR FRANCO NUOVO

**UN
SECOND
WALT
DISNEY.»**

(NEW YORK) — Il n'a l'air de rien. Enfin, de presque rien. À la limite de l'insignifiance. Ni grand, ni petit; ni gros, ni maigre; les cheveux mi-longs oscillant entre un gris timide et un châtain certain, il arbore une barbe de deux jours et porte de banales lunettes cerclées d'or qui tentent de dissimuler un strabisme évident. Au premier coup d'oeil, Steven Spielberg fait davantage penser à un mathématicien, qu'à un metteur en scène de cinéma. Loin de la caricature, il est plutôt du genre à préférer la casquette à l'écharpe, à imposer un style plutôt que de le copier.



LE DÉFI

L'homme habite sur les hauteurs de Los Angeles et n'est de passage à New York que pour promouvoir son **Color Purple**. Plus qu'à l'aise dans son pantalon large et son blouson trop ample, il ne roule pas des mécaniques. En fait, il semble plutôt timide. Ce qui ne l'empêche pas à 38 ans d'être un des plus célèbres réalisateurs au monde en plus de compter à son actif le plus grand succès de box office de tous les temps, **E.T.**, et quelques autres **blockbusters** de la trempe de **Jaws**, **Close Encounters of The Third Kind** et **Raiders...**

Et du coup, sans crier gare, celui qui avait presque toujours joué la carte de l'action, des effets spéciaux, de la surprise et du succès, le roi du cinéma populaire, change son fusil d'épaule. Comme si son mariage récent avec l'actrice Amy Irving et ses nouvelles fonctions de papa heureux coïncidaient avec un virage professionnel.

Versatile, touche-à-tout, actif, ce bouffeur et faiseur d'images qui, à 20 ans à peine, suite à un petit film de 24 minutes tourné pour l'Université de Californie, était découvert par Universal (TV) et tournait **Duel**, le spectaculaire télé-film qui devait le lancer, se retrouve aujourd'hui face au projet le plus «épouvanté» de sa vie: **The Color Purple**.

Une adaptation de roman mais pas n'importe lequel. Un prix Pulitzer signé Alice Walker qui traite des Noirs américains, de violence, de féminisme et de changements.

Voilà qui ne ressemble pas à Spielberg. En tout cas, pas au Spielberg de **E.T.** et encore moins à celui de **Raiders...** Ni non plus à ce type qui, il n'y a pas si longtemps encore, déclarait en entrevue au magazine *Rolling Stone*, qu'il n'avait jamais beaucoup lu, qu'il n'aimait pas lire et qu'il était de la génération de la télévision. Et pourtant...

«Je suis tout simplement tombé amoureux de cette histoire, raconte Spielberg. J'ai été touché, renversé par le récit. Je ne réfléchis pas longtemps au pourquoi des choses. Quand j'aime, je suis du genre, en général, à me jeter à fond dans la soupe.»

Suite à la lecture de **Color Purple**, il a donc plongé et accepté l'offre de Quincy Jones qui, appuyé par l'auteur, lui proposait de porter le roman à l'écran. Ainsi Steven Spielberg tâta une terre nouvelle et Jones, quant à lui, devenait producteur pour la première fois.

«Mais c'était un vrai défi, insiste-t-il. Le plus gros de ma vie. Le livre n'a absolument rien d'un film. Il ne répond à aucune structure cinématographique. Il a donc

fallu tout inventer et trouver une manière d'imager la lutte menée par cette femme.

«Si on peut parler de nouveau départ, poursuit Spielberg, il ne faut cependant pas croire que j'aurais pris une chance pareille si mes films d'avant n'avaient pas marché aussi fort.»

Parce que pour Spielberg, **The Color Purple**, c'est un coup de dé. Le gros risque. Plus gros que d'habitude. Si ses films ont tous été différents les uns des autres, ils portent tous, quand même, la griffe Spielberg. Ici, la chose est tout autre. Le projet arborait dès le départ une teinte qu'il ne connaissait pas.

Et puisque même les paranoïaques ont des ennemis, Spielberg s'est mis à douter. D'abord de lui, de ses habilités à faire un film qui traite uniquement d'émotions et de sentiments, puis des autres.

«J'ai commencé à avoir des appréhensions face aux acteurs, raconte-t-il. Je me demandais ce qu'ils pensaient de moi et de mon travail. Enfin, s'ils m'acceptaient. J'étais à la fois inquiet et curieux de savoir comment ils me percevaient. Tout ça probablement parce que je les aime et que je sais que ce qu'ils ressentent est important.»

Attention cependant! Il insiste: «Je n'ai pas changé. J'ai toujours été comme ça. C'est ma nature. Je suis resté le même. Ma façon de travailler est restée la même. C'est le sujet qui a bougé, qui s'est transformé. Il demandait peut-être un peu plus de sensibilité.»

À la première lecture du livre d'Alice Walker, Spielberg était déjà remué par le contenu humanitaire. Les problèmes raciaux ne l'intéressaient pas. Le roman traite de changements et de mouvements. «D'ailleurs, dit-il, si ça n'avait été qu'une histoire de race, je n'aurais jamais fait le film.»

Dès cet instant, sa décision était prise. Il allait tourner **The Color Purple** et volontairement se laisserait aller au lyrisme et aux émotions plus qu'il ne l'avait jamais fait. Le virage était amorcé.

«L'important c'est que les gens, le public, aiment les films. Trop de gens s'intéressent à l'argent que rapporte une production plutôt qu'à son contenu artistique.»

LA CRITIQUE

Doté d'une vaste culture cinématographique, Spielberg tient compte de l'his-

toire. Et si certains, par exemple, critiquent son commercialisme et l'accusent d'avoir copié des styles, il s'élève: «Je n'ai jamais rien fait du genre. J'ai été influencé, oui, mais je n'ai jamais plagié. S'il m'arrive d'adopter un angle de caméra, c'est parce qu'il est efficace et qu'il est difficile de trouver mieux.»

«Mais en fait, poursuit-il, ça ne me dérange pas vraiment ce qu'on dit de moi. Les cancons font partie du cycle de la vie. C'est une affaire d'amour et de haine. On ne peut pas l'éviter, surtout dans ma situation. Et que voulez-vous que j'y fasse si à son époque **Jaws** est devenu le film le plus populaire de l'histoire du cinéma? Je me réjouis. L'important, ce n'est pas d'être critiqué parce que j'ai fait tel ou tel film. L'important c'est que les gens, le public, aiment les films.»

Il sait pertinemment d'autre part que **The Color Purple** ne sera jamais un «blockbuster» et qu'il ne fera pas sauter les caisses. Il s'en fout. «**Color** fera ce qu'il doit faire, c'est tout, dit-il philosophiquement. J'espère simplement que ce soit un bon film. Je crois que trop de gens s'intéressent à l'argent que rapporte une production plutôt qu'à son contenu artistique.»

Remarque étonnante de la part d'un Spielberg qui, au fil des ans, et de film en film, a accumulé les millions en faisant des pieds de nez à ses aînés hollywoodiens.

«Je ne sais pas pourquoi mes longs métrages ont fait de l'argent, s'excuse presque Spielberg. Ça ne m'intéresse pas. Il y a tout simplement des choses que je ne peux contrôler.»

Du coup, il donne en exemple **Amazing Stories**, la série qu'il produit pour la télévision. «Tout le monde pensait que les cotes d'écoute seraient fracassantes, qu'on ferait sauter la baraque. Et bien, niet! Les résultats ne sont pas extraordinaires. Ils sont honnêtes. C'est déjà bien.»

Spielberg se défend d'être un homme d'affaires. C'est une fausse image. En fait, les affaires l'emmerdent. Il le clame bien haut. Son truc, c'est pas ça. Plus jamais, par exemple, il le jure, Amblin, sa compagnie, ne produira cinq films en une année comme ce fut le cas l'an dernier.

«Je ne veux pas devenir un Walt Disney 2». C'est trop. J'étiens à me garder du temps pour vivre, pour voir ma famille, mon fils. Produire deux films par année, c'est amplement suffisant. L'un tourné par quelqu'un d'autre, l'autre par moi.»

Le prochain, **Battery not included**, il le réalisera d'ailleurs lui-même. Quant à **Raiders III**, la suite des aventures d'Indiana Jones, elles sont prévues pour 1987. Pas avant.

Steven Spielberg ne déplace pas beaucoup d'air. C'est un discret. Il repart, comme il est venu, presque sur la pointe des pieds. Il n'est pas du genre rire gras et gros cigare. Il laisse ça aux autres... aux plus pauvres. ■

Quincy Jones:

40 ANS DE MUSIQUE

PAR FRANCO NUOVO



Ponopresse

Chef d'orchestre, compositeur, arrangeur, touche à tout, Quincy Jones en impose. Une allure de seigneur, une harmonie dans les gestes, une douceur de la voix et une rigueur de ses propos suffisent-ils à expliquer cependant le pourquoi de sa réussite?

Je m'attendais à voir un frimeur, j'ai trouvé un communicateur hors-pair, un homme d'affaires et un artiste doté d'une sensibilité indéniable. Ses propos stimulent, éveillent la curiosité et le businessman vend sa salade.

ques composées pour des longs métrages et de ses succès retentissants. De ses 16 Grammy Awards et de ses nominations aux Oscars. Ouf!

Voici enfin, comme si ça ne suffisait pas, qu'il se lance maintenant dans la production cinématographique. Et pas avec n'importe qui, avec Steven Spielberg s'il vous plaît.

Fasciné par le roman d'Alice Walker, Quincy Jones a mis onze mois à convaincre le réalisateur de tourner *The Color Purple*. Ils se connaissent depuis trois ans, depuis l'enregistrement de l'album E.T.

«J'étais certain, raconte Jones, que Steven était le seul à pouvoir faire ce film. Je savais que plus que n'importe qui sur la planète, il avait l'expérience, la vision, l'imagination, l'âme et la science nécessaires pour porter *The Color Purple* à l'écran.»

Pour lui Spielberg dispose d'un pouvoir unique. «Il pense comme le public et laisse parler son cœur.»

Mettant pendant quelques secondes sa peau de musicien de côté, Jones saute à pieds joints dans son costume de producteur démagogue. À l'écouter, on se demande s'il est utile que le film fasse ses frais. L'important, selon lui, c'est

qu'il soit vu. Peu importe qu'il conquiert le box office. À en croire ses propos, tout le monde s'en fout. Haro sur le commercial et vive les actions humanitaires!

Mais c'est encore quand il cause notes et accords qu'il est le meilleur. Couvrant une période de 40 ans allant de 1909 à 1947, retraçant l'existence de Noirs américains fraîchement sortis de l'esclavage, *The Color Purple* fait inévitablement référence à leur musique.

Ici, l'œil du mélomane et de l'historien s'anime. «C'était une période extraordinaire pour la musique et la culture noire, explique Jones. En fait, on était en plein conflit. Après l'esclavage, la musique de la communauté s'est scindée. Les Gospels qu'on chantait dans les Églises ont perdus des fidèles et on assistait par ailleurs à la naissance d'une musique de la rue baignée dans le whisky, une sorte de musique du diable.»

Il était donc nécessaire d'immerger *Color Purple* dans un bain de rythme et d'harmonie.

«Steven voulait beaucoup de musique et nous avons essayé d'en glisser partout, le plus possible. Mais pas comme du spectacle. Plutôt comme de la nourriture, comme quelque chose qui fait partie intégrante de la vie.» ■

La carte de route parle d'elle-même. Du genre de celles qui font la joie des biographes. Depuis 1946, année fatidique, depuis sa rencontre à Seattle avec Ray Charles, Jones a déployé ses tentacules sur l'industrie. Il a côtoyé les plus grands: Hampton, Gillespie, Sinatra, Vaughan, Basie, Monk, Parker, Davis, ... et pris en main les destinées musicales des Jackson, Benson et Summer, pour ne nommer qu'eux. Récemment, il se lançait même dans la production du spectaculaire *We Are The World* au profit de l'Éthiopie.

Et je ne parle pas encore des 33 musi-

AVIS:

AUX NOUVEAUX ARTISTES
PROFESSIONNELS
RIDEAU présente

LE SPECTACLE RIDEAU!
SI LE SHOWBIZ VOUS INTERESSE...

Si vous êtes un ARTISTE PROFESSIONNEL DANS LE DOMAINE DES VARIÉTÉS vous avez une chance de participer, le 17 MAI 1986, au Spectacle RIDEAU (Réseau Indépendant des Diffuseurs d'Événements Artistiques Unis) organisme subventionné par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ

Être auteur-compositeur-interprète ou interprète d'œuvres originales (soliste ou groupe) ou humoriste;

Être membre de la Guilde des Musiciens et/ou stagiaire à l'Union des Artistes;

Avoir l'expérience de la scène;

Avoir un répertoire prêt pour la tournée;

Fournir: dossier de presse et curriculum vitae;
fiche technique;
bande démo cassette audio et/ou vidéo
(min. 3, max. 5 chansons).

FAIRE PARVENIR LE TOUT AVEC UN CHÈQUE CERTIFIÉ
OU MANDAT-POSTE DE 15\$, POUR L'ÉTUDE DU
DOSSIER, AVANT 17 HEURES LE 1^{er} MARS 1986

À: SPECTACLE RIDEAU 1986
2141, rue Montcalm, Montréal, Québec
H2L 3H8 (514) 521-0071

INSTITUT DES TECHNIQUES DE SCÈNE DU QUÉBEC

STAGES DE FORMATION PROFESSIONNELLE
EN SONORISATION ET EN ÉCLAIRAGE

L I V E

PROGRAMMATION 86

NIVEAUX 1 ET 2

FEVRIER MARS

AVRIL MAI

INFORMATION: 418-681-3536

une idée originale des productions ASSAM inc. en collaboration avec:

APS



SENNHEISER



YAMAHA

Lotus

Soundcraft



JBL

MUSIQUE
RICHARD
GENDRY INC



STRAND CENTURY

SYLVANIA

ECLAIRAGE
TANGUY
ETI

Vêtements, accessoires pour hommes et femmes
4077 ST-DENIS, MONTRÉAL H2W 2M7 844-8385
4278 ST-DENIS, MONTRÉAL H2J 2K8 843-7470

Pour une coupe
qui siera à votre
personnalité,
faites
confiance à nos
professionnels.

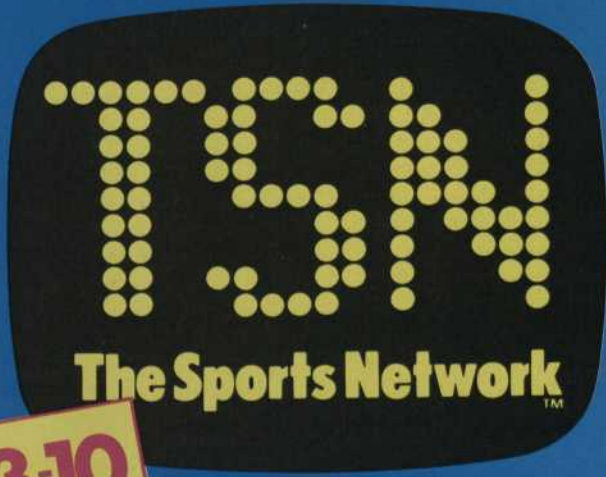


SALON DE COIFFURE
POUR HOMMES
PLACE VERSAILLES
7275 Sherbrooke est
(Place Versailles, face au Steinberg)

352-1290

- COUPE
- MISE EN PLIS
- PERMANENTE
- TEINTURE, etc.

REGARDEZ



FÉV 3-10

GRATUIT



FÉV 8-9

Découvrez-les... grâce à un avant-goût gratuit.

Les images et le son avant-gardistes de MUCHMUSIC, le réseau musical national, **PLUS** les grandes productions à SUPER ÉCRAN, le canal des films, **PLUS** des événements sportifs exclusifs à TSN: voilà ce qui vous attend! Pour pouvoir vous en rendre compte, soyez au poste!

Ensuite, appelez votre câblo-distributeur local et câblez-vous! Le tout pour seulement **15.95\$** par mois*.

*chez tous les câblo-distributeurs participants.



Avec son album solo, le grand Pete se jette à l'eau.

Pete Townshend

PAR LAURENT SAULNIER

Faber & Faber est une bonne vieille maison d'édition typiquement anglaise, respectable en tout point. On y a même déjà publié un prix Nobel de littérature. Pourtant, elle vient d'engager ce grand flanc mou qui sirote tranquillement son café derrière un bureau trop propre. Une petite plaque dorée nous le présente: P.D.B. Townshend, auteur-éditeur. Mieux connu sous le prénom de Pete.

Oui, c'est le même qui a écrit *Magic Bus*, *My Generation*, *I Can See for Miles*, *Won't Get Fooled Again* et conçu le premier opéra-rock, *Tommy*. Un incroyable tour de force. Oui, c'est le même qui défonçait ses amplis à coup de guitares brisées, qui a joué à Woodstock et à Monterey et qui s'habillait d'un veston aux couleurs de l'Union Jack.

Aujourd'hui, à quarante ans, Townshend regarde l'époque des Who avec un certain dédain. «J'écoute *My Generation*

et ça me donne envie de ricaner. Je n'ai aucun respect pour le jeune morveux de Pete qui a écrit ça. Maintenant, je rassemble les frustrations que je ressentais quand j'étais jeune et j'essaie activement de changer les choses que je trouve injustes dans la société et dans l'establishment artistique.»

Une action qui passe d'abord et avant tout par sa communauté: après avoir été lui-même accro à l'héro, Townshend refusa catégoriquement de prendre part à la campagne officielle anti-héroïne. «Je suis contre les campagnes de propagande. L'héroïne est un problème personnel, pas de société. Il faut le résoudre cas par cas, individuellement.» Sans militer officiellement, Townshend a tout de même raconté comment lui s'en est sorti en espérant donner l'exemple, et le sujet d'un des premiers livres qu'il a publié est un traitement révolutionnaire contre la toxicomanie. Il a aussi présenté, en novembre dernier, trois concerts-bénéfices pour financer un centre de désintoxication.

La drogue n'est pas son seul champ de combat. Il s'est impliqué avec sa femme Karen dans la mise sur pied d'un refuge pour femmes battues, le premier en Angleterre. Membre du très sélect Prince's Trust, organisme parrainé par le prince de Galles venant en aide aux jeunes défavorisés, Townshend a animé une série d'ateliers pour ceux-ci et leur a fourni de l'équipement.

Sur le plan international, il fut bien sûr du Live-Aid où, pour la circonstance, les Who se réunissaient une dernière (?) fois. Et en bon gentilhomme, Townshend n'a pu refuser l'invitation de Steve Van Zandt pour tenir la guitare sur la pièce anti-apartheid *Sun City*.

PROFESSION: ÉDITEUR

Il est faux de croire que les activités littéraires de Pete Townshend ne font que

commencer. Déjà, en 1975, il créait deux entreprises: une librairie, *Magic Bus*, et une petite maison d'édition, *Eel Pie*. Sur les rayons de *Magic Bus*, on trouvait des livres sur la musique, le Zen, la médecine ainsi que les titres d'*Eel Pie* portant sur Elvis Presley, Pablo Casals et la contre-culture.

La petite maison d'édition intéressait Faber & Faber. Son président, Matthew Evans, réalisa bien vite que ce n'était pas d'*Eel Pie* dont il avait besoin mais bien de son fondateur. «Ça m'a pris à peu près trois mois pour comprendre ce qu'il voulait, dit Townshend en riant. Je trouvais cette situation très étrange.»

Malgré tout, il rejoignit Faber en juillet 83. «Mon poste d'éditeur m'apporte une très grande joie. La jeune génération est saturée de télévision; elle a éliminé tous les arts établis sans les remplacer correctement. C'est un médium plat, insipide. Avec Faber, nous essayons de montrer aux jeunes que quelqu'un quelque part est encore concerné par l'écriture, l'art, la réflexion. Je suppose que ça semble élitiste mais c'est comme ça que je le ressens.»

Townshend a rapidement pris le rythme de travail d'un éditeur sérieux. Il participe aux réunions, lit cinq manuscrits par semaine, corrige les épreuves. C'est un vrai job, pas seulement un poste honorifique. Il a autorisé la publication de nombreux ouvrages, sur un large éventail, toujours hors normes, du livre sur les *Hell's Angels* à celui sur la jeunesse chinoise en passant par une biographie de John Lennon. «Quel que soit le sujet, ce qui m'intéresse, c'est l'écriture. Je hais les longues phrases. L'anglais moderne doit être vif, claquant, *snappy*.»

Ce qui amène Townshend à devenir lui-même écrivain. *Horse's Neck*, son premier livre, est un recueil de nouvelles mi-fiction, mi-autobiographique, une série d'excursions dans ses souvenirs de jeunesse, ses rencontres d'alcool, ses aventures sexuelles. Même si les critiques ont été sévères avec lui, attaquant son «mysticisme», Townshend est néanmoins maintenant établi comme une voix littéraire légitime.

PROFIL D'UN GUITARISTE

Regardez bien Pete Townshend et essayez d'imaginer un son de guitare qui

restituerait le plus fidèlement son image. Exercice difficile mais ô combien révélateur. Vous y arrivez? Townshend est grand, assez mince mais fort, solide sur ses pieds bien ancrés au sol. Allez chercher ce profil, cauchemar de son adolescence (on serait complexé à moins!). Ce nez proéminent, busqué, sauvage, asymétrique mais cadrant bien avec ses yeux profonds, calmes, aux paupières lourdes et tombantes. Ce grand front (signe d'intelligence, paraît-il), ce menton court et rond.

Maintenant reprenez ceci et appliquez-le à un son de guitare. C'est pareil. Aussi anarchiquement construit mais bien construit. Tout croche et original, sauvage et intelligent, profond et proéminent, lourd et rond. Townshend a un physique bourré de sens. On ne peut passer à côté de ce corps pour expliquer sa musique. «Quand j'étais enfant, j'avais ce nez énorme et on me taquinait toujours à ce propos. Alors, je me disais: bon sang, je vais leur montrer, je pointerai mon grand pif dans tous les journaux d'Angleterre et là, ils ne riront plus. Mon jeu de scène était entièrement mis au point de manière à me transformer en corps pour faire oublier mon visage.»

Son nouvel album, *White City*, n'est qu'une partie d'un projet multi-média comprenant une nouvelle (que l'on retrouve à l'endos de la pochette) et un vidéo de soixante minutes. «J'espère que ce projet donnera une nouvelle forme à la vidéo. Je suis très déçu du développement des clips conçus pour la promotion. Ça ressemble beaucoup plus à des commerciaux télé qu'à de l'art vidéo. Je m'intéresse à l'intégration complète des formes artistiques.»

«Je suis né et j'ai grandi juste à côté de *White City* (un quartier de Londres), qui était en fait très grise. Les adultes allaient travailler, les enfants étaient à l'école et les journées passaient comme ça, sans surprises. Les plaisirs étaient rares et appréciés. Je suis retourné à *White City* un matin de l'été dernier, à l'aube. J'ai marché dans le quartier. Quand les enfants sont sortis pour aller à l'école, les rues menaçantes ont changé. Elles bouillonnaient de vie, d'enthousiasme. Il me semble qu'il n'y faisait pas aussi bon vivre à mon époque.»

Évidemment, Pete Townshend est encore pleins de projets. Le premier de ceux-ci devrait voir le jour incessamment sous la forme de *Scoop II*, seconde compilation de démos maisons. Puis il travaillera avec l'ex-chanteur des Who, Roger Daltrey, sur un nouvel album, donnant ainsi suite à *After the Fire* qui figure sur le dernier disque de Daltrey. Finalement, ce qui lui tient le plus à cœur, le projet *Lifefhouse*, qui sera, comme *White City*, multi-média. *Lifefhouse* est en chantier depuis 1972, alors que Townshend était encore avec les Who.

Décidément, la vie commence à quarante ans pour Pete Townshend. ■

EN FACE À FACE

**Comment tout extraire
de vos disques.
Peu importe le prix.**



Sous les 50\$. Le standard de diffusion au Canada — les stations de radio et les studios d'enregistrement ont choisi Stanton dans une proportion de 3 pour 1 plutôt que n'importe quelle autre marque. Pourquoi? Le rendement — y compris une réponse linéaire de 20 Hz à 22 KHz et une élasticité améliorée. A ce prix, il n'y a aucune excuse à choisir moindre que Stanton.



Sous les 110\$. La nouvelle L747 allie plus de caractéristiques dans une seule cellule que plusieurs fabricateurs le font dans une gamme entière: le dessin à enclenchage P pratique (des adaptateurs sont disponibles pour montage standard), la pointe Stereohedron exclusive et la construction à quatre bobines anti-ronnement. Écoutez-là et écoutez toute la musique délaissée par les autres cellules. D'autres cellules enfichables sont disponibles de 30\$ à 109\$.



Sous les 300\$. Rien de moins que révolutionnaire, le EPOCH II de Stanton offre une extraordinaire batterie de caractéristiques: force d'appui de seulement 1/4 gramme, masse de l'aiguille ultra-faible, levier à rigidité de diamant, pointe Stereohedron II et calibration individuelle. Si vous avez la chaîne appropriée, la EPOCH II possède tout le rendement requis pour extraire TOUTE la musique de vos disques. De 115\$ à 299\$.

STANTON

LE CHOIX DES PROFESSIONNELS.MD

POUR PLUS D'INFORMATIONS, VOYEZ VOTRE REVENDEUR STANTON OU ÉCRIVEZ A:



Tri-Tel associates limited
105 Sparks Ave., Willowdale, Ont. M2H 2S5

DISQUES, LIVRES ET

CASSETTES USAGÉS

CHOIX & QUALITÉ

3694 SAINT DENIS
MONTREAL
849 1913

3850 WELLINGTON
VERDUN
761 7457

L'ÉCHANGE

**UNIVERSAL
PICTURES**

*sont fiers
de vous présenter*

JANVIER

Un production King's Road

**THE BEST
OF TIMES**

mettant en vedette

Robin Williams, Kurt Russell
Holly Palance

À VENIR

Steven Spielberg présente
un film de Richard Benjamin

MONEY PIT

une comédie historique



LEGEND

une aventure
mettant en vedette

Tom Cruise
Mia Sara et Tim Curry



BRAZIL

Proclamé «Meilleur Film» par:
-L'Académie Britannique du Film
-L'Association des Critiques de Films
de Los Angeles

Les dimanches
à 19h30

PLEIN SON



Miles Davis: 9 février



Tina Turner: 16 février



Ray Charles: 23 février



Duran Duran: 2 mars

En diffusion stéréophonique simultanée sur les ondes
de CKOI MF (96.9) et CIMO MF (106.1).

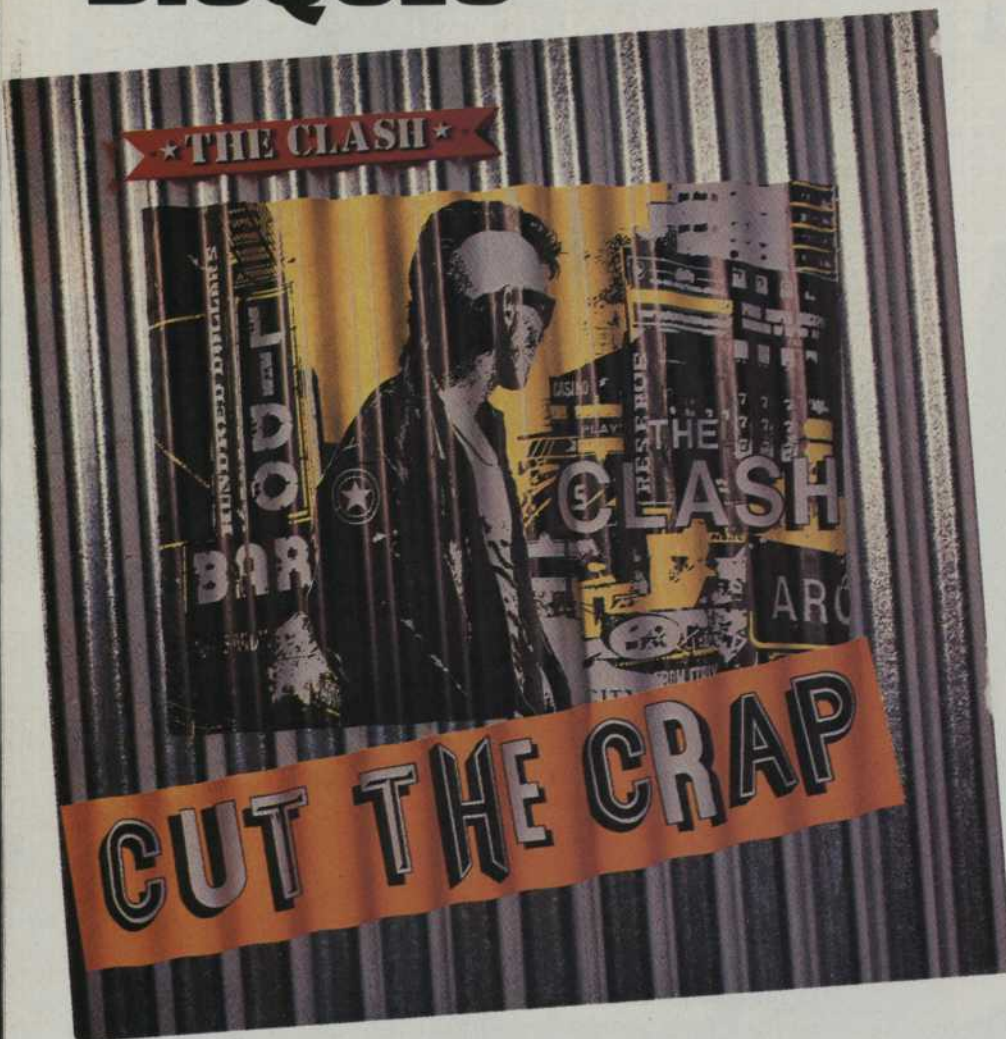
Voyez
les choses...
autrement!

L'autre
télévision



Radio
Québec

DISQUES



THE CLASH

Cut The Crap

Epic FET-40017

BIG AUDIO DYNAMITE

This Is Big Audio
Dynamite

CBS-FC-40220

Les preux chevaliers sauveurs du rock n'roll sont de retour! En 77, ils étaient le plus grand groupe de rock. Qui ne s'est pas transformé en pogo en dansant sur l'hymne incandescent qu'est *London Calling*? En 85, après la rupture difficile avec Mick Jones, qui était selon moi, l'âme du Clash, les voici plus nuls que jamais, malheureusement vivants.

Il reste tout de même deux membres originaux: le colérique Joe Strummer et le discret Paul Simonon. Cut The Crap nous ramène huit ans en arrière dans un no future aux collages anarchiques et aux crinières iroquoises. Contrairement à Strummer, le rock et ses adeptes ont changé, ont évolué et ont d'autres chats à fouetter que les ineptes Clash. Les titres des chansons sont éloquentes. *Dirty Punk*,

We Are the Clash (auto-suggestion, renforcement, comme s'ils n'en étaient pas sûrs...), *This is England*, *Dictator*, etc. Comment peut-on en dire tant et en faire si peu? Oui, oui, vous êtes les Clash et c'est l'Angleterre, et quoi encore? On respire de l'air? Non, pas possible!

Ces nouveaux Clash nous prennent pour des idiots. À trop faire attendre, on n'espère plus et on oublie.

Par contre, le Big Audio Dynamite de Mick Jones est beaucoup plus sympathique. On y est respectueux et on se prend moins au sérieux. Moins d'agressivité inutile, plus de sourires, le politique est toujours au rendez-vous, mais pas tautologique comme dans *Cut The Crap*.

Le leitmotiv de BAD, c'est une musique de danse intelligente et puissante, forte et moderne. BAD réinvente le rock métissé et abuse de techno. BAD ne fait que des chansons remixées, pleines de breaks imaginatifs, de drum-machines explosives. Mick Jones n'a jamais aussi bien chanté. Comparé à Strummer, c'est Sinatra contre Mad Dog Vachon. McCartney contre Rambo.

C'est définitivement un genre nouveau auquel nous convie BAD. Près des toasters de NY, mais original.

L.S.

ARCADIA

So Red The Rose

Capitol SV-12428

Pendant que la moitié newyorkisée d'un des maxi-groupes de la planète escalade les palmarès au cours d'une excursion «provisoire» qui s'éternise, l'autre moitié forme Arcadia et accouche après 10 mois d'un disque ambitieux, que Roger Taylor décrivait (Québec Rock no 99) comme... «rattaché à l'aspect symphonique de Duran Duran, alors que Po-



wer Station vient du côté dur.»

Si le phénomène Power Station pique la curiosité de leurs fans et joue le rôle d'éclaireur, Simon LeBon, Nick Rhodes et Roger Taylor assurent leurs arrières en tirant de fort prestigieux lapins (Sting, David Gilmour, Herbie Hancock) du haut-de-forme du jet-set musical. Le résultat, inégal quant à l'invention mélodique et au contenu verbal, implique toutefois une somme de travail considérable où le multi-piste permet à une foule de peintres sonores de broser une fresque géante par couches successives.

L'hermétisme un peu confus d'*Election Day* ouvre la première face. Ça sonne bien, mais Mme Thatcher peut voguer tranquille, ce n'est pas le capitaine LeBon qui va la torpiller vraiment, il reste poli en prévision de son prochain naufrage. Ensuite on frôle dangereusement la banalité avec des déclarations aussi surprenantes que «Hey goodbye, goodbye is forever...» Arcadia n'a pas toujours quelque chose à dire, mais s'arrange pour le dire de façon grandiose. Le texte fait partie de la musique, un choix souvent bien commode. Plus originale, la deuxième face contient des emprunts à différentes traditions musicales, un violon tzigane, un koto japonais, et des trouvailles magiques quant à l'ambiance entourant des textes plus audacieux.

Le point culminant arrive in extremis avec *Lady Ice*, qui n'éblouira pas les programmeurs de radio AM, mais justifie enfin l'emploi surabondant des machines «intelligentes» entendues tout au long d'un disque qui doit une bonne part de sa brillance à la technologie. F.J.

PETE TOWNSHEND

White City—A Novel

WEA 79 04731

White City est l'album de la résurrection de Pete Townshend. Avec à ses côtés la section rythmique de Big Country, Pino Palladino (le bassiste de Paul Young) et David Gilmour, Townshend est celui qui fait la liaison entre la vieille garde et les jeunes lions. Toujours aussi puissant, aussi revendicateur, aussi fougueux, il est un des rares à pouvoir prendre le thé avec le prince Charles et, ensuite, parler



guitare avec les kids de son quartier.

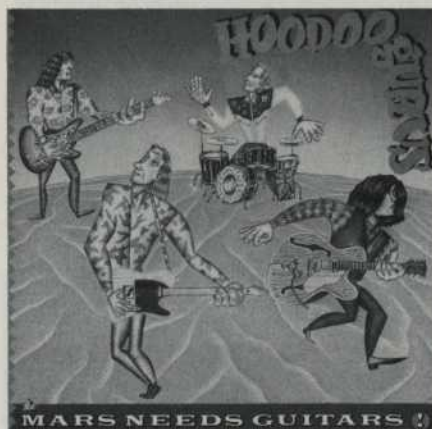
Musicalement, il déploie autant d'agressivité qu'avant, mais cette fois, elle est canalisée par la production impeccable de Chris Thomas. On connaît bien sûr *Give Blood* et *Face the Face*, mais retournez la galette, vous découvrirez le superbe *Come to Mama*, une chanson dédiée à sa mère, et *White City Fighting*, co-écrite par Townshend et Gilmour, résumant tout le concept, toute la pensée du projet *White City*. Ne manquez pas non plus la nouvelle au verso de la pochette nous démontrant les talents littéraires de ce brave Pete. L.S.

HOODOO GURUS

Mars Needs Guitars!

Mercury MERM 1

Mais qu'ont-ils donc tous ces nouveaux groupes à se jeter dans le petit train du revival country-rock? À la limite, des groupes comme Lone Justice, Long Ryders ou Green on Red ont l'excuse d'habiter en Californie. De la part des Hoodoo Gurus, c'est moins pardonnable: ces inconditionnels du garagisme ont galéré dur dans tous les trous paumés du désert australien en désespérant de leur avenir et en s'accrochant à leurs guitares comme des vautours; ils ont enregistré un premier disque (*Stonage Romeos*) qui prouvait que le néo-sixties pouvait enfin être transcendé par une



ambiance raffinée et moderne; et puis, ils ont ressorti chemises paisley et lunettes noires des boules à mites avant tout le monde sans jamais sombrer dans l'hommage nostalgique.

Peut-on donc leur en vouloir d'avoir signé avec Mercury? D'avoir joué ici la carte commerciale, témoignant du désir ardent d'être reconnu et accepté du public américain? Album moyen et plutôt décevant, *Mars Needs Guitars!* ne l'est que relativement. Car, disons-le tout haut, il serait davantage souhai-

table d'entendre *Bittersweet* dix fois par jour à la radio que n'importe quel hit d'*Arcadia*, *Duran*, *Wham!*, ou *Culture Club*. C.B.

MIDGE URE

The Gift

Chrysalis CHR 1508

Il y a décidément du Ultravox là-dedans. Mais ça, on ne peut l'éviter, puisque Ure fait partie de ce groupe depuis si longtemps. C'est sa personnalité qui transpire de la musique.

The Gift est, comme son nom l'indique, un véritable cadeau. Il se laisse écouter tout seul, sans protestation, sans questions. Ure a su



utiliser tout ce qui lui tombait sous la main: sa porte de garage, par exemple, pour mieux imager *The Chieftains*. Ou un vieil instrument oriental pour donner le ton à *Edo*. Et des textes... Ure compose une prose sensible et imagée. *Wastelands* jette un regard critique sur l'industrie du rêve qu'est celle du showbiz. Sa plume est légère et imaginative.

Avec Midge Ure, la vieille garde de la nouvelle vague britannique se porte mieux que jamais. M-CG.

ASIA

Astra

Geffen XGHS 24072

Prenez 4 musiciens de super-groupes des années 70: John Wetton, bassiste chez King Crimson, Palmer de ELP, Geoff Downes de Yes, et, pour cet album, Mandy Meyer, ex-Krokus, à la guitare (qui remplace Steve Howe), et vous obtenez un son rock FM poli, pompié, à peine supportable. Le premier album, grâce à la renommée des musiciens et à quelques hits radiophoniques s'était bien vendu. Leur deuxième, copie intégrale du premier, avait obtenu un succès plus que mitigé, sentant vraiment trop le réchauffé.



Pour ce troisième, intitulé *Astra*, la formation a le malheur de persévérer dans le même style dégoulinant de synthétiseurs. Le rock d'Asia a pris de la bedaine, annonçant bientôt la crise des 40 ans, la crise de mi-carrière (peut-être est-ce le temps pour eux de songer à se recycler?). La dynamique et la qualité du son ne décevront pas les amateurs du genre. Le «Royal Philharmonic Orchestra» apparaît d'ailleurs sur la dernière pièce, dont le refrain me sert de conclusion: «Rock and Roll dream, not what it seems...» L.L.

LOVE AND ROCKETS

Seventh Dream Of Teenage Heaven

Beggars Banquet VOG 1 3362

Du bon travail! Des guitares fusées ou planantes qui font frissonner; une batterie qui prend d'assaut aux bons moments; une basse qui sert d'épine dorsale en soutenant le tout. *Love and Rockets*: une nouvelle façon d'appréhender la musique à la sauce psychédélique.

Ceux qui s'attendent à un album à la *Ball of Confusion* seront surpris. D'ailleurs, on ne retrouve pas le hit sur la copie britannique. L'at-



mosphère qui se dégage de *Seventh Dream* en est une de couleurs et de sensations. Les harmonies vocales de Daniel Ash et David J. hantent la musique avec la morbidité appropriée.

Voilà un album qui retient assurément l'attention. Les pièces se suivent sans briser l'ambiance et, lorsque les dernières notes de l'instrumental *Saudade* (saw-da-dé) finissent de résonner, on en redemande encore et encore. M-CG.

THE CULT

Love

Beggars Banquet VOG-1-3365

Toute cette soudaine exaltation pour The



Cult est insoutenable. Ces clowns ne sortent pourtant pas de nulle part: gradé de l'ancienne légion des punks «positifs» (Sisters of Mercy, Theatre of Hate, Bauhaus) The Cult n'est en fait qu'une version remaniée de Death Cult qui, elle-même, en était une de Southern Death Cult.

Sous la direction fascisante d'Astbury, chanteur-compositeur du Cult, le groupe s'est en effet mis à la page: en se forçant, il arrive presque à sonner comme un bon sous-produit de U2 et cie. Le soliste ayant passé le plus clair de sa jeunesse au beau pays des succédanés, le Canada, on ne s'étonne plus de rien. Pas même de ses apologies vaseuses de Deep Purple et Led Zeppelin. Alors? Ou Astbury est tombé sur la tête, ou il a croisé trop de beer-bash à Hamilton, ou bien il y prenait trop de drogues.

Mais le visage maigre et osseux, les yeux globuleux et la voix suppliante de condamné à mort d'Astbury ne laissent plus de doutes: il respirera autant d'encens qu'il peut, son album Love demeurera un essai poussif de hard-rock américain, le penchant anglais et pompeux de Bryan Adams et Van Halen. La basse est ronflante, la batterie musclée, les guitares incisives et faussement délabrées. La machine est efficace mais répète inlassablement des motifs éculés dont même le Fillmore East a perdu le souvenir. C.B.

THE MUSIC OF KURT WEIL

Lost In The Stars

A&M SP-9 5104

Lost in the Stars est la troisième compilation due à Hal Wilner. La première fut consacrée à Nino Rota (superbe, écoutez la musique des films de Fellini), la seconde à Thelonious Monk (That's the Way I Feel Now, indispensable). Celle-ci est dédiée à Kurt Weil, compositeur né allemand en 1900, mort américain en 1950.

Au service de Kurt Weil, une palette généreuse de voix (Marianne Faithfull, Sting, Lou Reed, Tom Waits, Aaron Neville, etc.) et un temple de la renommée des instrumentistes



(Todd Rundgren, Charlie Haden, Fred Frith, Branford Marsalis, John Zorn, etc.). Comment voulez-vous que ce disque soit mauvais? Comment ne pas aimer Kurt Weil? Ambiance douce-amère, violon écorche-coeur, opérettes berlinoises, paroles de Bertolt Brecht, dyslexie new-yorkaise, cabaret décadent. Vous avez là la base, l'essence même de ce qu'un compositeur peut avoir de mieux. Lost in the Stars, The Music of Kurt Weil est votre première obligation de l'année. L.S.

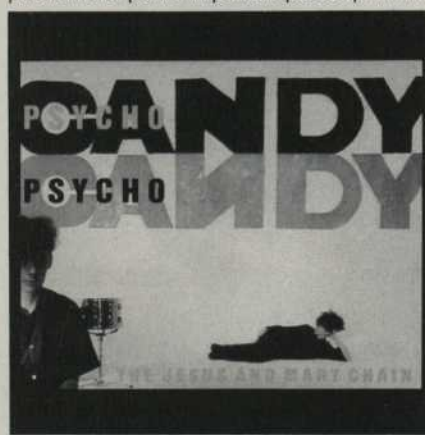
THE JESUS AND MARY CHAIN

Psychocandy

WEA 24 07901

Les quatre écossais de Jesus and Mary Chain ont la vie dure: leurs spectacles provoquent des émeutes et WEA semble peu soucieux de les signer pour leur distribution américaine, préférant ces pleutres de Dream Academy qui partagent étrangement le même label, Blanco y Negro.

Mais voilà, The Jesus and Mary Chain est trop scandaleux pour tous les faux puritains qui voulaient interdire «Je Vous Salue Marie» de Godard et qui, en 76, n'ont pourtant pas hésité à signer les Sex Pistols. Et c'est dommage, car nous sommes en train de passer à côté du premier groupe rock important depuis le phénomène punk. Important parce qu'immo-



ral, radical et tellement hors-mode qu'ils risquent de se séparer d'ici six mois. Imaginez les Beach Boys (circa 66) et Donny Osmond enregistrant avec les Damned (circa 77), les Sex Pistols et Joy Division *en même temps*, un album que produirait l'ex-producteur des Ronettes et Crystals, Phil Spector: Voix suave, jamais criarde; rythmique rampante, jamais excitée; guitares hululant comme des chimères une nuit de pleine lune et un son suintant comme l'humidité des cavernes de Cromagnon. Bref, il y a ceux qui renieront Psycho-candy tel un vulgaire accident de la nature. Les autres le salueront comme le salutaire laxatif qui purifiera leurs âmes encrassées par la médiocrité. C.B.

JONI MITCHELL

Dog Eat Dog

Geffen XGHS 24074

Il faut rendre hommage à Joni Mitchell pour la persistance de sa démarche. À travers les vents et les marées des modes et des styles à l'ordre du jour, elle garde la meilleure attitude possible: elle les devance de cent coudées. Toujours débordante d'idées, chaque nouvelle parution enrichit son répertoire, prolonge une tendance amorcée sur le disque précédent ou bifurque soudainement vers des terres inexplorées. Dog Eat Dog reprend le jazz/rock savant de Wild Things Run Fast: on retrouve Larry Klein et sa profonde basse, Vinnie Colaiuta à la batterie, le saxo évanescant de Wayne Shorter à deux reprises, mais le tout se colore de l'usage fréquent de l'informatique musicale.

Ici encore Joni Mitchell donne l'exemple, elle se sert des claviers programmés avec son goût sûr de grande artiste. Ses textes naguère plutôt intimistes ou même égocentriques s'ouvrent sur le monde (*Ethiopia, Tax Free, The*



Three Great Stimulants, Dog Eat Dog) et, quand elle revient à son cas personnel, c'est pour ciseler un bijou, *Lucky Girl*. «I'm a lucky girl, I found my friend»... Elle a de la chance, comme artiste, de pouvoir suivre sa propre étoile, mais s'agit-il vraiment de chance? La chance, a dit je ne sais plus qui, c'est le mérite des autres. F.J.

THE WATERBOYS

This is the Sea

Island ISL-1058

Mike Scott aurait-il enfin un groupe? Longtemps, sa manie de vouloir jouer de tout (piano, chant, basse, guitare) l'a éloigné du reste du monde. Égocentrique au dernier degré, narcissique jusqu'à l'os, le beau Scott a su se faire détester de tous.

Aurait-il donc enfin un groupe? The Waterboys, nom qui servait plus à dénommer un projet solo, semble aujourd'hui cacher un noyau plus divers, et plus solide. En les personnes de Karl Wallinger (basse et claviers) et Anthony Thistlethwaite (saxophone), nous verrons les parfaits compléments à cet Écossais d'Édimbourg aux allures d'ange déchu, et dont le lyrisme déchirant ne sera pas sans



rappeler celui d'un Jeffrey Lee Pierce. Le disque précédent avait su redorer le blason d'un rock épique que les Anglais faisaient souvent tomber dans le néant. Mais tout comme eux, Scott alourdit quelquefois sa production de détails inutiles, de sonorités brouillonnes et d'idées confuses.

À l'école de Bowie, les Waterboys ne figurent pas comme les derniers des cancre. Avec *This is the Sea*, ils font preuve d'une maîtrise de ce style difficile qu'est le romantisme rimbaldien. Plus près de Echo and the Bunnymen que de U2, les Waterboys possèdent également cette verve indisciplinée des petits génies incompris. C.B.

PAT BENATAR Seven The Hard Way

Chrysalis CHX-41507

Bon, c'est son 6ième album studio: après *In the Heat of the Night*, *Crimes of Passion*, *Precious Time*, *Get Nervous* et *Tropico*, voici *Seven The Hard Way*. Sa biographie nous le dit, elle a été élevée à la dure à Brooklyn. Ça transparaissait dans ses 4 premiers albums, qui renfermaient un rock de béton, mettant en vedette une voix haut-perchée néanmoins chargée d'émotions. Avec *Tropico* le son devint plus commercial, amenant avec lui le succès tant attendu. *Seven The Hard Way* s'inscrit donc logiquement dans la même veine que son prédécesseur... Ma foi, on ne peut lui en



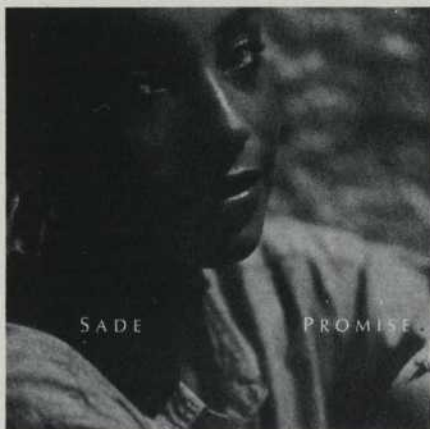
vouloir de tenir à conserver sa place chèrement acquise à sa cinquième tentative discographique.

Produit par son mari, qui allie ses talents de guitariste à celui de producteur, l'album comporte bien sûr le hit radiophonique de circonstance (*Invincible* pour ceux qui n'ont pas écouté la radio ces derniers mois). Ça sent la recette, mais l'urgence dans la voie de madame Benatar-Geraldo rachète l'ensemble. Je suis peut-être victime du complexe de Lolita, mais cette femme aux allures de petite fille transmet bien l'énergie de sa musique. L.L.

SADE Promise

Portrait FR 40263

Voici le disque parfait à avoir sous la main lorsque vous avez invité l'élue(e) de votre coeur pour une soirée romantique. Le vin est bien chambré, le soufflet au fromage s'annonce exceptionnel et vous vous mettez à table au moment où l'aiguille se pose délicatement sur le vinyle. La première pièce vous surprend un peu par une instrumentation «big band» qui ne



dure que le temps de l'introduction.

Le reste de l'album se caractérise par le côté dépouillé des arrangements. Le son «Sade», comme les 5 millions de personnes qui ont acheté son premier disque, j'aime bien: ces percussions très latines, le mélange sexy de la voix et du saxophone, la subtilité texturale des claviers, la basse bien ronde.

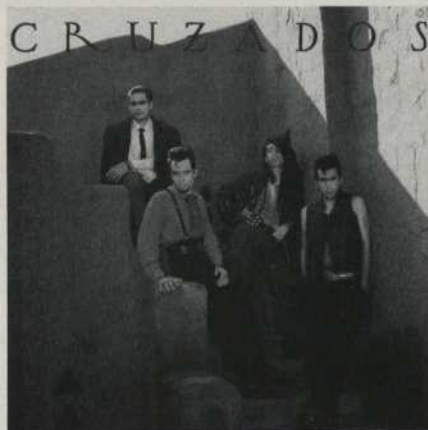
Dans *Promise*, tout y est: la voix de Sade est toujours aussi chaude, mais l'ensemble ne décolle pas, le soufflet n'a pas monté. Le problème de cet album, c'est le manque de mélodies accrocheuses; d'une chanson à l'autre les intervalles et la diction sont identiques. Après tout, ce n'est peut-être que le syndrome classique du deuxième album, quand les marchands de musique vous pressent et que le marketing se fait dictateur. L.L.

CRUZADOS

Cruzados

Arista AL8-8383

L.A. Typiquement L.A. Comme *The Blasters*. Comme *Los Lobos*. Les buildings, le smog, emprisonnants. L'océan, horizon d'évasion, sans limite, l'espoir. Les chansons sont identiques au paysage: déroutantes à prime abord. Le rock, brut, carré, (oserai-je?) pur, urbain. Mais l'espoir tout de même, la joie de vivre, la certitude qu'on vit une époque aussi formidable que la sensation d'avoir la motocyclette coincée entre ses cuisses, que celle de bouffer les autoroutes, dévorer les déserts et de gober la liberté. Les *Cruzados* nous balancent leur premier disque aussi facilement,



aussi inopinément que *l'Autre* multipliait le pain et les poissons. Ils croient en leur musique, au rock comme s'ils étaient les premiers à tenir une guitare électrique. Cette foi défonce les hauts-parleurs et envahit non seulement les oreilles mais le corps entier.

Il est rare que je m'emballe pour deux, trois accords de rock'n'roll. Il me faut vraiment un grand art pour que ce soit le cas. Les *Cruzados* possèdent cet art. Et ils ne font pas que l'avoir: la possession exige l'intégration, l'inspiration, le dévouement, la transpiration. Ils ont tout ça. L.S.

GENE LOVES JEZEBEL

Immigrant

Vertigo VOM 1 3355

L'habituelle formation guitares, piano, basse et batterie, permet d'innombrables variations de rythmes et de timbres, mais la quantité industrielle de groupes utilisant les mêmes instruments finit par épuiser un bon nombre de possibilités. Pour un public attentif, les chansons de ce deuxième disque des ju-



meaux *Aston* peuvent sans doute se distinguer les uns des autres, mais pour qui n'est pas conquis d'avance, seules quelques-unes sortiront du rang du rock métallique mixé lointain avec gros reverb où les paroles se perdent.

Cependant, dans *Stephen* (face A), le groupe invente un nouvel usage aux accords soutenus de guitares distordues tandis que la mélodie évoque les meilleurs slows des *Stones*.

Somme toute, le groupe fait bon usage d'un budget limité. F.J.

RUBEN BLADES

Escenas

Elektra 96 04321

Révolutionner la salsa, un des genres de musique les plus conventionnels des deux Amériques, voilà le but de *Ruben Blades*, auteur, musicien et chanteur panaméen, premier rôle du film *Crossover Dreams*, et maintenant diplômé en droit de Harvard. Il y arrive en traitant des thèmes actuels (*Tierra Dura*: l'Éthiopie, *Caina*: la cocaïne) au lieu de rabâcher les éternelles invitations à la danse et les imprécations contre la femme infidèle.

Escenas plaira aux amateurs de salsa qui pourront danser sans s'arrêter au sens perc-



tant des paroles, et ravira les hispanophones qui découvriront une écriture hautement intelligente n'enlevant rien à l'entrain de la musique. En plus de la basse et du piano on retrouve les congas, les bongos et la cloche à vache typiques, mais *Blades* leur allie la puissance d'une batterie rock et remplace les cuivres par deux synthétiseurs, ce qui modernise l'ensemble quitte à sacrifier un peu de conviction. Comme invités spéciaux, on a droit à *Joe Jackson* dans un solo de «sintetizador» (*Cancion del final del Mundo*), et à *Linda Ronstadt* chantant un espagnol impeccable dans un duo avec *Blades*, *Silencios*. F.J.

DIVINYLS

What A Life!

Chrysalis CHS 41511

Les Divinyls ont déjà été plus sauvages. Mais business oblige... Christina Amphlett a déjà eu une allure un peu plus outrageuse. Soit, ses uniformes demeurent, mais son look s'est sensiblement assagi. Le résultat est apparent sur *What A Life!*: du punk civilisé.

Civilisé? Oui, car on a réussi à contrôler l'énergie du groupe, à la mettre en laisse. La réalisation coule comme de l'eau. Les guitares sont mordantes juste comme il faut; les



percussions sont fracassantes, mais pas trop. Bref, nous sommes en présence d'un album bien léché, sans de trop grandes variations.

Il demeure, cependant, les textes de Amphlett. À l'image de la femme des années 80: elle jette un regard cynique sur les dragueurs de bar (*Casual Encounter*) ou sur le mythe du Prince Charmant (*Sleeping Beauty*). Son élocution fait parfois sourire et ses intonations rappellent celles des Benatar ou Mills. Intéressant, mais pas essentiel. M-CG.

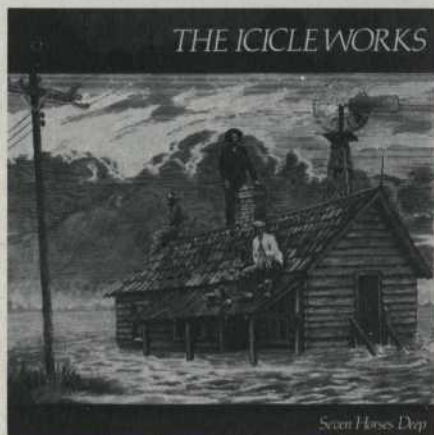
THE ICICLE WORKS

Seven Horses Deep

Beggars Banquet TIW-1

Il est temps de sortir son chapeau de paille, sa chemise à carreaux, sa salopette et de se planter un brin de blé ou d'avoine entre les dents. Pour plus d'effets, on peut glisser ses pouces sous ses bretelles et se promener en bombant fièrement le torse. Voilà: maintenant vous pouvez écouter *Seven Horses Deep!*

Les Icicle Works s'étaient établis comme un groupe à la tête de la nouvelle vague néopsychédélique commencée en Angleterre il y a un peu plus d'un an. On avait trouvé toutes sortes de bonnes choses à dire à leur sujet.



Mais *Seven Horses Deep*? Cela veut dire quoi, au juste? Un retour vers la base? Avec des accords de guitares très country-western... Les Américains y arrivent beaucoup mieux. Non pas que cet album soit déplaisant. Pas du tout. McNabb chante bien et compose de belles mélodies. Mais ça traîne de la patte. Un disque qui sert de bien joli fond à la conversation. M-CG.

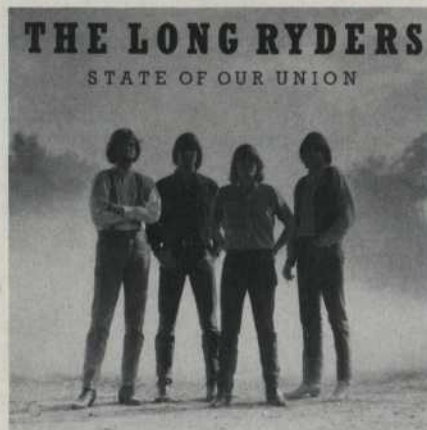
THE LONG RYDERS

State Of Our Union

Island ISL-1072

Pour situer ce groupe californien qui emprunta son nom au film de Walter Hill (*The Warriors*), précisons que son chanteur, compositeur et guitariste Sid Griffin s'est payé le luxe d'écrire une biographie sur le légendaire chanteur de country-rock et fondateur du groupe *The Flying Burrito Bros.*, Gram Parsons.

Pour ceux qui connaissent un peu Parsons et sa fin tragique dans le désert de Mojave, cela leur donnera une idée du propos et du ton: regain de nationalisme américain et volonté d'authenticité parrainée par un retour aux sources, aux barbiches à la Lincoln et à l'esprit qui régnait durant la guerre de Sécession.



Ce pourrait être flamboyant, du moins excitant, tout comme Jason and the Scorchers; mais non, tout cela sent la rance et ressemble au tas de poussière qui se dépose depuis cent ans sur les tombes des martyrs de la Confédération.

Stupidement rangés dans le clan du Paisley Underground, les Long Ryders ont connu leur heure de gloire avec un EP (10-5-60) et un album (*Native Sons*) qui avaient su éviter les tics de prêcheurs. *State of Our Union* confirme mes craintes: ce revival de country-rock (remember Poco?) est une mauvaise blague. Dites-moi, qui veut traverser le désert à dos d'âne en 1986? C.B.

10,000 MANIACS

The Wishing Chair

Elektra 96 04281

Ce groupe de Jamestown, petite ville tranquille de l'état de New York, nous propose dans un deuxième disque enregistré à Londres un voyage nostalgique au coeur folkie des années soixante, des poèmes en vers libres chantés d'une voix unie par leur auteur Natalie Merchant sur fond de guitare à douze cordes, mandoline, piano, accordéon et batterie discrète, éclairé à l'occasion par des éclats de guitare électrique.

La musique sort rarement du premier degré où le confinent les instruments acoustiques égrenant quelques arpèges superposés, mais

10,000 MANIACS The Wishing Chair



le défilé serré des paroles domine l'ensemble avec un contenu aussi abondant que celui des journaux des dix dernières années et une construction aussi hasardeuse que celle des chansons improvisées par des enfants jouant dans un rayon de soleil.

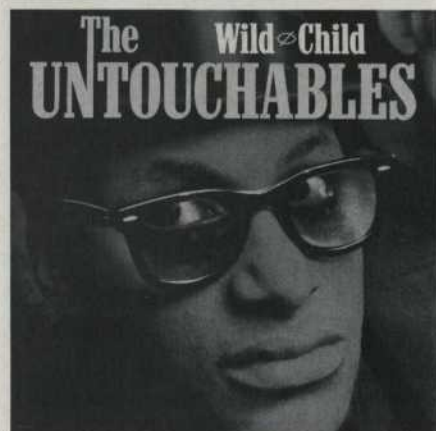
Le délire des enfants charme et surprend bien souvent, mais les strophes de Mlle Merchant s'alignent presque sans refrain et sans accent mélodique puissant, imitation sonore de l'interminable tapisserie de Pénélope, et distillent un ennui plus ou moins profond, rompu à l'occasion par une chanson à l'identité plus marquée et à la prosodie moins fragile, comme *My Mother The War*. F.J.

THE UNTOUCHABLES

Wild Child

Stiff/MCA-5634

Lancés par d'anciens *Specials* établis à Los Angeles, les Untouchables nous livrent un premier album d'inspiration «motown». Êtes-vous parés pour le voyage dans le temps? Alors, attachez vos ceintures: même la batterie sonne comme sur les enregistrements de l'époque! Et on ne s'arrête pas là: un rap, un reggae, un funk qui utilise les riffs de sax à la James Brown, sans oublier une pièce de ska. Cet album est une véritable anthologie de la musique soul, même si tous les titres ont été composés en 1985. Les intouchables ont du



charme, bien que l'innovation et l'originalité ne soient pas au rendez-vous. La production de Stewart Levine leur confère une certaine authenticité; le son «live» et les arrangements, somme toute assez simples, laissent de plus supposer un bon groupe de scène.

Pour votre prochain party, succès assuré avec *The Untouchables*: ils sauront faire danser vos invités. Les pièces s'enchaînent si bien d'un rythme à l'autre que vous pourriez donner congé à votre DJ pour toute une face. L.L.

POUR CEUX ET CELLES QUI SONT CRÉATIFS. LE STUDIO D'ENREGISTREMENT MULTI-PISTES PORTATIF.

TASCAM
Produits Teac Production

MINISTUDIO



TASCAM "MINISTUDIO"
THE PORTA ONE

Pour plus d'informations, voyez votre vendeur TASCAM ou écrivez à TASCAM, TEAC CANADA LTD, 3610 Mashua Dr. #1, Mississauga, Ontario L4V 1L2

RENAUD



Mistral Gagnant

LE FABULEUX NOUVEL ALBUM INCLUANT LA CHANSON DE L'ANNÉE

MISS MAGGIE

DISPONIBLE SUR DISQUE, CASSETTE CR02 ET COMPACT DISC

distribution



Virgin
l'étiquette

Records Canada Inc.

éclairage
la nuit blanche

DEMEUNAGE

Pour vous offrir:

- Studio multifonctionnel
- Comptoir de vente et location d'équipement d'éclairage professionnel

Distributeur: Filtres Lee, Lampes G.E., Sylvania, Osram, Phillips, Thorn EMI.

Et toujours . . .

- Service de conception et installation, techniciens professionnels
- Situation stratégique au coeur de l'action
- Service hors-pair depuis 1979



840 Boland, Trois-Rivières,
Québec, G8Z 4H2
(819) 372-0600

ckoi 97^{fm}



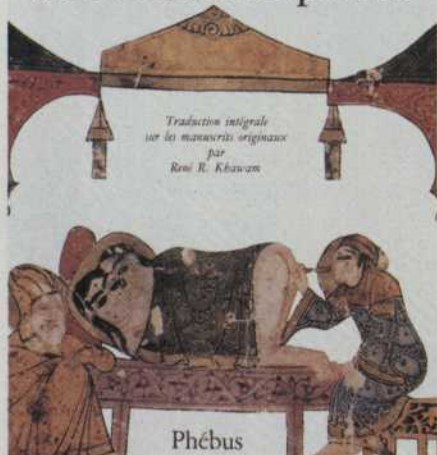
LE SON DE MONTREAL

LIVRES

L'aiguillon DU DÉSIR

Mouhammad al-Nafzâwi

La Prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs



PAR PIERRE LEROUX

Au rayon de la littérature mal-séante, celle qu'on lit davantage dans les chambres à coucher que dans les salons, il existe un kaléidoscope de genres aussi typés que dans le monde des «belles-lettres».

Il y a bien sûr, les ouvrages un peu «durs», sur les verrats, par exemple, ou toutes sortes de traités bassement spécialisés dans l'inomable ou le nommable seulement avec risques d'avoir la brigade des mœurs aux trousses. Mais en marge de ces illustrés qui rendent sourd et aveugle, il y a les classiques de l'«érotologie», les perles qui ruissèlent en verbe délicat et évocateur.

C'est le vit...

Parmi ces bijoux des sens imprimés, l'édition originale des contes des **Mille et une nuits**, traduits en deux tomes par le Dr Mardrus (Éd. Robert Laffont; coll. Bouquins), vient sans doute en tête de harem. Ah! On est bien loin des récits qui ont peuplé nos enfances avec Ali Baba et tout ça. Bien sûr, toujours là le même avec l'Aladin de la lampe merveilleuse, mais en lisant «dans le texte», ces récits mille et une fois nocturnes, on apprend que les sésames n'ouvrent pas que des portes de bois.

«Alors l'adolescente du ciel, d'un geste

Il en est de l'érotisme en littérature, comme d'une fille dans une partie de poker; si elle en est l'enjeu, cela peut devenir intéressant, sinon, elle est le plus souvent mal venue. Cette réflexion d'un obscur poète islandais a longtemps hanté mes nuits... Pourquoi, au fil de l'histoire, tel livre a-t-il été mis à l'index à cause d'une affaire de majeur? Pourquoi tel autre a-t-il reçu la faveur du public et de la censure? Selon quels critères et si oui, valait-il mieux étudier ces normes sous l'éclairage ténu d'une lampe de poche derrière la porte du cabinet de toilette? Tout cela avait-il vraiment un sens? L'oeuvre de l'érudite Xaviera Hollander mériterait-elle jamais le prix Nobel? Et encore, s'agirait-il du Nobel de biologie ou de littérature? Toutes ces questions et beaucoup d'autres mijotaient sous nos occiputs, lorsque vint le temps d'écrire cette chronique célébrant le mois du coeur, de la Saint-Valentin.

éperdu, lui jeta les bras autour du cou, et dans l'oreille lui murmura: «Je suis un fruit acide, doux à peine: mange-le et tu guériras. Connais-tu l'odeur du jasmin?... Elle te serait odeur grossière, si tu sentais ma virginité», raconte l'adolescente au berger au cours de la cent quarante-septième nuit. Bien sûr, il ne s'agit là que d'un maigre, bien que juteux échantillon, mais la prose de cette oeuvre qui symbolise à outrance l'univers musulman, est truffée de références toutes plus tangibles les unes que les autres aux choses de l'amour avec un petit «a», mais un «c» majuscule...

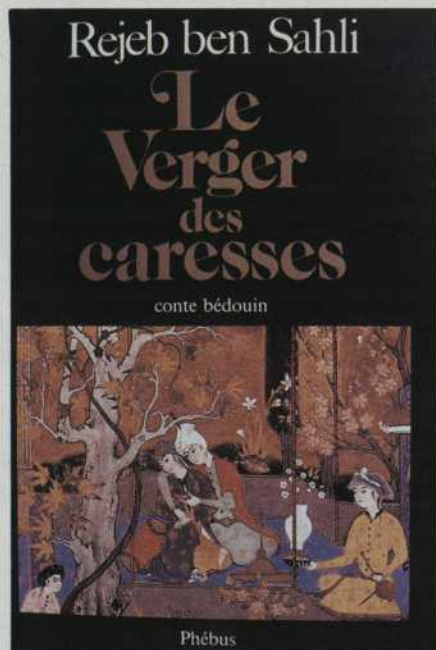
Dans cette veine saillante et non circulaire, l'éditeur Phébus, nouvellement distribué au Québec, ne pêche pas par l'ellipse. Ainsi, une collection complète (jusqu'à présent: quatre titres) est dédiée aux chefs-d'oeuvre de la plume «titillante»...

Le plus réussi dans ce registre, demeure selon nous, **La prairie parfumée où s'ébattent les plaisirs**, de Mouhammad al-Nafzâwi, écrit sans doute au XV^e siècle. Les têtes de chapitres à elles seules valent le coup d'oeil: «Les hommes dignes d'éloges», «Les manières de rejoindre», «Les huis des femmes», «Comment délier l'organe viril noué. Trois cas à considérer», autant d'entrées en matière honorables.

On y apprendra notamment que «L'homme qui est loué chez les femmes

est celui qui se trouve pourvu d'un instrument robuste, fort, épais, un instrument qui met un certain temps pour accomplir son effusion et s'éveille vite sous l'aiguillon du désir, car les femmes désirent trouver chez leur partenaire, lors de la conjonction, un appareil de bonnes dimensions dont la jouissance s'étale dans le temps».

La prairie... met également en lumière



plusieurs points qui ont cultivé l'esprit de générations de philosophes, exprimant des pensées sous la forme de paraboles anecdotiques. Par exemple: «On raconte qu'il y avait une femme appelée «La Pétulante». C'était la personne la plus instruite de son temps, la plus capable de tirer les leçons de l'expérience. On lui demanda un jour:

— Ô toi, la savante, dis-nous comment arrive l'intelligence à l'ensemble des femmes?

— Elle leur arrive de l'endroit situé entre leurs cuisses, répondit-elle». Bref, on y retrouve une foule de principes dont la vérité aura frappé le premier macho en puissance ou en impuissance et qui en fera sans doute son livre de chevet, son «vade-mecum» de sortie.

Conte bédouin dont la paternité reste incertaine, **Le verger des caresses** attribué à Rejeb ben Sahli, raconte les aventures épicuriennes d'un jeune prince baptisé Fleur d'Amour. Un extrait nous convaincra de la béatitude de ces épisodes mouvementés: «Le sultan se dévêtit en toute hâte et quand il fut nu devant Madoura, son épée de volupté se dégaina d'elle-même et se dressa d'une façon si martiale que la princesse ne sut résister au plaisir de la venir caresser», (éd. Phébus).



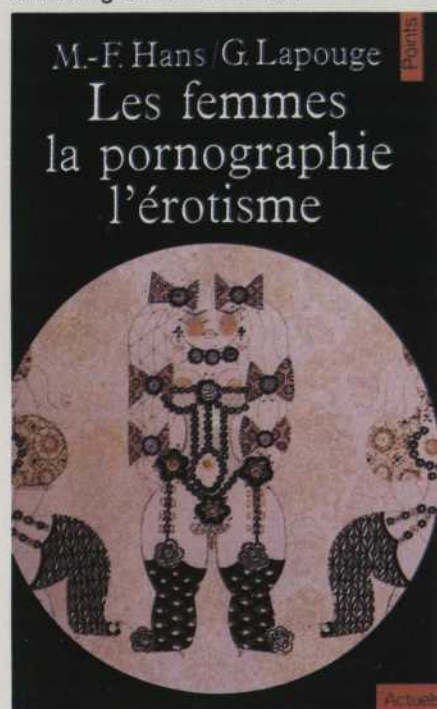
Des verges au maître

Tous les textes dits «classiques», n'arbovent pourtant pas cette rigueur de langage. Beaucoup s'en faut. Ainsi, si vous avez conservé une image très propre de l'auteur de l'immortel poème «Sous le pont Mirabeau», Guillaume Apollinaire, une révision sommaire pourrait devoir s'imposer, après la lecture du roman **Les onze mille verges** (éd. Jean-Jacques Pauvert; coll. J'ai lu), du même auteur.

À côté de cette oeuvre lubrique et insolite, tout le reste de la littérature érotique, en passant par Henry Miller, Charles Bukowski ou les allusions de l'invitante Ka-

therine Pancol dans **Scarlett, si possible** (éd. du Seuil), paraissent sous un jour d'exercices de style pour enfants de la prématernelle. Bien sûr, on retrouve les traditionnels cantiques libidineux du style «Baise-moi, baise-moi», mais les refrains ont une saveur généralement plus odieuse, voire purement scatologique. Littérature de trône, **Les onze mille verges** miroitent de surprises pour «le lecteur averti». Très «shocking»! Madame la marquise...

Le sexe, il y en a qui frémissent d'en parler et frôlent la crise d'acnée rien qu'en mentionnant un gros mot, fut-il de quatre lettres... D'autres s'en nourrissent avec un certain sourire au coin du prépuce. Tel est un peu le cas du fantasiste Pierre Desproges, dont le dernier roman **Des femmes qui tombent**, (éd. du Seuil), rebondit de situations tordues en ressorts drôlatiques. C'est tantôt les seins lourds de madame qui se posent sur le cou des dîneurs, tantôt une salope qui pue le pneu brûlé parce qu'elle n'a pas fini de digérer l'Adidas. À prendre avec un grain de moutarde...

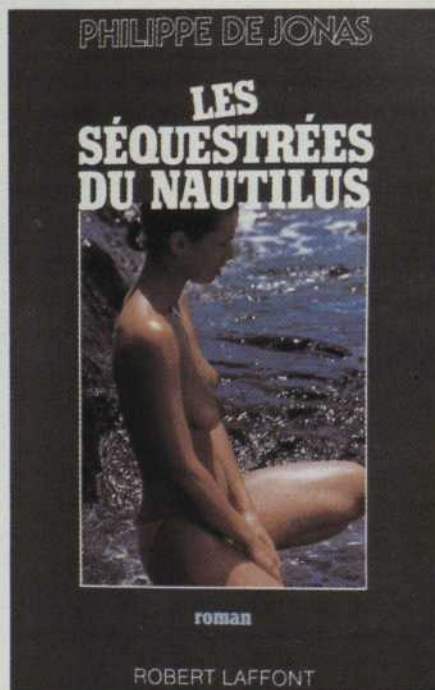


Comme dans les films de série «X», les lettres érotiques se réfugient parfois sous le couvert de la science. On plante sur écran géant un médecin qui vous explique le détail de vos lubrifications et l'oeuvre peut revendiquer le cachet pédagogique. L'irréprochable ouvrage **Les femmes, la pornographie, l'érotisme**, de M.-F. Hans, et G. Lapouge, (éd. du Seuil; coll. Actuels), procède un peu de cette technique et peut se ranger sans peine sur vos tablettes de bibliothèque sans heurter les esprits puritains. Pensez donc, un livre de sexologie! Faut être moderne quoi! Les nombreux récits qui témoignent de la méthode empirique des auteurs, fourmillent cependant d'histoires vécues qui transforment gentiment le

lecteur en analyste objectif des moeurs de son siècle ou, comme dirait ma concierge, en voyeur littéraire...

Love story...

Moins scientifiquement inspirés, les livres de Philippe de Jonas, **Au Panier fleuri** et **Les séquestrés du Nautilus** (éd. Robert Laffont), ne se voilent pas de blanc pour étayer la Chose sur quelque 200 pages... On nage en pleine fiction libertine et le message prend l'allure du médium et parfois de phallus vibrants. Jeunes filles nymphomanes, ébats répétitifs, la recette a déjà fait ses preuves, conquis ses lettres de créance, à défaut de noblesse, si elle ne figure pas au panthéon des trouvailles créatives de l'histoire.



Bien sûr, il aurait fallu parler du bon marquis de Sade, de la **Vénus à la fourrure** de Sacher-Masoch, de quelques passages bien sentis de l'oeuvre d'Arrabal (**L'enterrement de la sardine** ou **Baal Babylone**), des romans cinglants de la despotique Marika Moreski (**Poupée mâle: L'Amazone**), voir de l'**Énéide** de Virgile ou des **Chants de Maldoror** de Lautréamont, car l'érotisme, le vit, comme la vie, ont de tout temps constellé la littérature bonne ou douteuse.

Nous aurions pu pénétrer le sujet par mille et un travers, mais l'excommunication guette celui par qui le scandale arrive et tout compte fait, comme nous sommes au mois de Cupidon, toujours le plus court, nous nous arrêterons avec ces quelques exemples. À propos... Pourquoi ne pas relire simplement **Autant en emporte le vent** ou **Love story**... Et quittons-nous sur cette antique pensée latine: «Bis dat qui cito dat» (traduction: «Celui-là qui donne deux fois, qui donne vite»). Alléluia! ■

VIDÉO NEWS

PAR ALAIN DENIS
ET LANCELOT L'ÉPICIER

■ Ça se poursuit! Tendance toujours hot en 1986. Les vidéastes réinventent le cinéma. Le premier, l'Australien Richard Lowenstein, directeur des clips de Pete Townshend, Hunters And Collectors et Tim Finn, prépare **Dogs In Space**, un film basé sur la vie d'un groupe de marginaux australiens, dont celle du quasi-légendaire Nick Cave. Selon Lowenstein, «on ne voit plus les films de la même façon depuis la percée de la vidéo.» Preuves à l'appui: les Américains lui demandaient lors de sa récente tournée de financement pour **Dogs In Space**, si le film incluait une bande sonore rock, si on pouvait en extraire des clips et si Prince ou Tina Turner faisaient partie de la distribution. Vraiment. Sortie prévue au printemps.

Panopresse

■ Le second, Russel Mulcahy, Australien également, et son nouveau long métrage. **Highlander**, tourné en Écosse, met en vedette Christophe Lambert, Beatie Edney, une Britannique de 22 ans follement romantique, et Sean Connery, le James Bond viril. L'histoire: de 1536 à nos jours, de l'Écosse à New York; un chevalier invincible et immortel rôde; la belle amoureuse réincarnée, le vilain, classique. De-vinez qui est qui?

■ Le troisième, Jean-Baptiste Mondino, un Français, lui. En septembre, un «non merci» poli à Prince pour **Under The Cherry Moon**. Prétexte: l'adaptation cinématographique de **Ranxeros**, le super-héros bédé de l'Hexagone. Ça promet! Le roi Mondino a déjà collaboré avec Don Henley pour **The Boys Of Summer** et Bryan Ferry pour **Slave To Love**.

■ Interlude cinéma-vidéo. Nouvellement marié, Steven Spielberg déclare qu'il ne se frotera jamais au clip. Et ce, même pour tous les écus du peuple. Voilà! «Je m'excuse, mais les publicités rock'n roll de trois minutes ne m'intéressent pas du tout. Je préfère raconter des histoires.» Un dur, un vrai ce Spielberg. Dans la catégorie des mous, Ken Russel. Le cinéaste britannique trébuche et tombe à bras raccourcis dans les tentacules de la vidéo. Il fonde sa maison de production de clips et attend votre appel. Demain, qui sait, il dira oui à la pub. Gare à toi Jean-Paul Goude!

■ L'Amérique sur moniteur. Ça fait pow et ça fait boum! La grande suite de la folie des grandeurs. Les sudistes s'achètent un campeur motorisé et partent à l'aventure. L'aventure? Le confort plutôt. Imaginez, ces imprévisibles couch potatoes ont installé des soucoupes-satellite sur le toit de leurs chalets ambulants. Le Grand Canyon fait triste à voir. Entertainment Tonight... et les coyotes craquent. Total de la facture: 4 000\$US... En 1990, un foyer



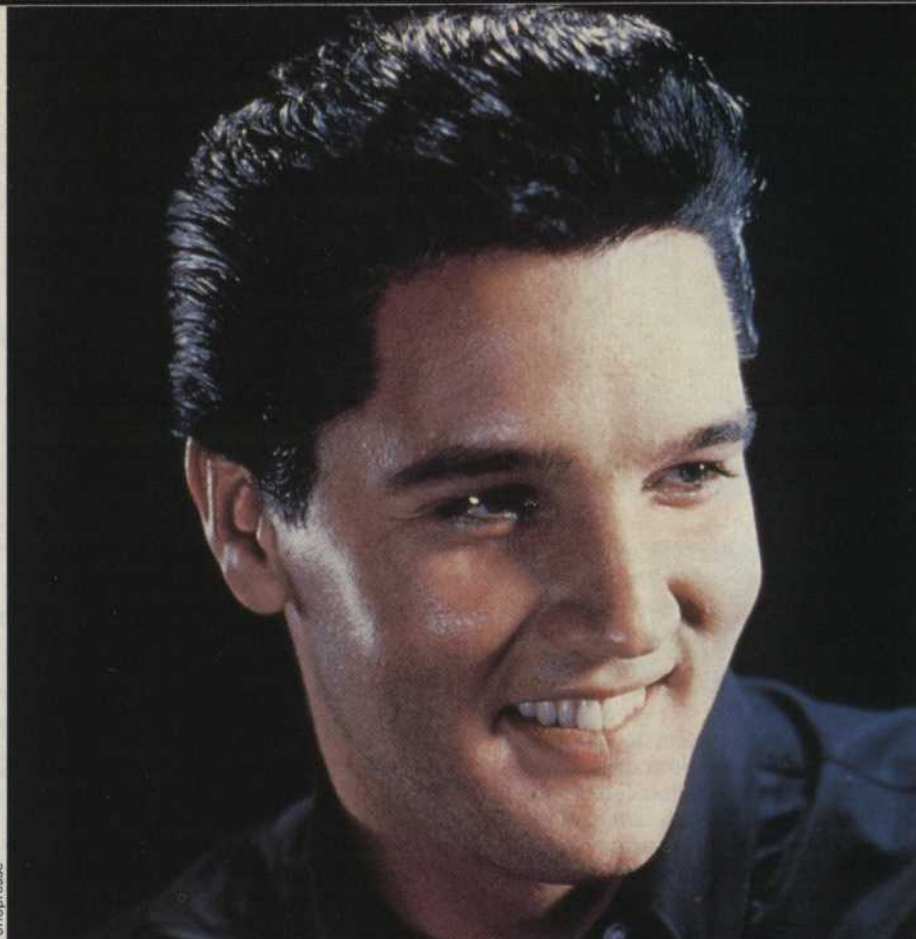
Don Johnson et Miami Vice: les Américains en redemandent

sur onze aura son satellite domestique... Kodak, elle, promet le copieur-vidéo révolutionnaire. Simple comme tout le truc. Raccordé à votre quincaillerie électronique, il permet d'obtenir subito presto, sur film couleur Kodak, les clichés-vidéo sélectionnés. Technologie nouvelle: Gutenberg embrasse le moniteur... 3M, sonde en poche, révèle que le prix idéal d'une cassette-vidéo pré-enregistrée est de 29,95\$... Contrebande canadienne. Aux États-Unis, les importateurs illicites commandent au kilo la première de la série **Miami Vice**, mise sur le marché exclusivement au pays des érables, des barrages et du castor en version vidéo... Les experts sont catégoriques. Le nouveau format 8mm devra jouer des coudes pour s'imposer en Amérique où l'on compte plus de 22 millions de VCR Beta et VHS en utilisation... Concert-vidéo de Tom Petty & The Heartbreakers intitulé **Pack Up The Plantation**. Il fait suite à leur microsillon-double du même nom lancé il y a deux mois exactement...

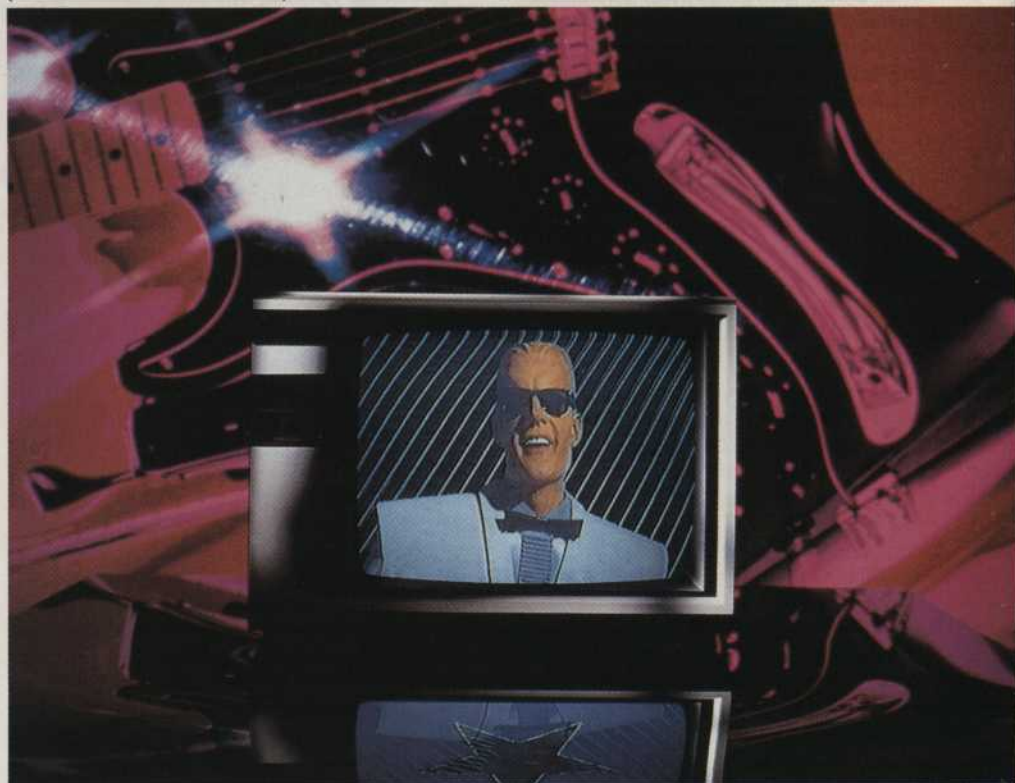
■ Et le Japon dans tout ça. Toshiba, la multinationale, vient de lancer le scope numérique. Une mémoire de 1,1 mégabits et la possibilité d'effectuer enfin un arrêt sur image à la télé en direct. 700\$US et tu emportes... Les Japonais toujours. Sony et Panasonic, et les autres Sharp et ITT, promettent l'écran-télé multi-vision pour le printemps. Si vous êtes du genre à ne rien rater; le traitement global simultané. Quatre matches de foot, trois soaps-détergent d'un coup... et cinq shows-clip pour overdoser. Brouhaha média qui n'épargne pas l'Allemagne avant-gardiste. Là-bas, 70% des téléviseurs captent les émissions diffusées en stéréo. Que regardent-ils? Oh pardon! Il n'y en a qu'une seule...

■ Norma Kamali aime la vidéo-fashion. Deux jours de tournage, un budget de 100 000\$ et **Spoiled Girl**, en version 33 de Carly Simon. **Interview**, le titre de la première cassette-vidéo longue durée du genre. 28 minutes au cours desquelles Kamali balance sa dernière collection, appuyée par la présence du mannequin Audrey Matson. Malheureusement, la critique internationale n'apprécie guère le traitement chic et nul d'**Interview**. Fil conducteur hautement discutable selon elle: Audrey fait un brin de causette sur la cause avec son psychiatre. On apprend qu'elle est indécise, maladroite et fêlée. Dommage. **Interview** est diffusée 24h/24 à la boutique Kamali de NYC sur la 56e et pourrait bien se retrouver sur les ondes de MTV très bientôt.

■ Max Headroom, le premier animateur-télé synthétique, débarque enfin en Amérique. Derrière l'image de ce nouveau héros anglais, en vedette depuis avril tous les samedis soirs sur Channel 4, l'acteur canadien Matt Frewer que la technologie trafique. Max Headroom interviewe Sting,



Elvis Presley à son retour sur scène, Noël 1968. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était (Media Home Entertainment)



Max Headroom, le premier animateur télé synthétique

Boy George et Arcadia; présente leurs clips; les démolit à l'occasion; parle avec passion de golf, de Reagan et de Dieu. Un homme de droite comme on les aime! Pas dangereux, juste nécessaire. Génial! Matt se déguise, se fardé et déconne devant les caméras des traiteurs d'images Jan-

kel et Morton. Et ça marche! **Headroom**, la dernière vision de la génération vidéo britannique. En vedette aux US sur la chaîne Cinemax, les mercredis, à 19h30. Au Québec malheureusement, pas demain la veille. ■

CINÉMA

of the NILE

En effet, c'est le piège que nous tendent toujours les suites, les deuxièmes épisodes, les «sequels» comme disent les Américains. La magie présente dans la version originale — on ne sait pas souvent par quel hasard — peut-elle être reproduite dans les versions subséquentes? Dans le cas qui nous occupe, il faut bien avouer que **The Jewel** est nettement inférieur à ce que fut **The Stone**... On éprouve donc, sinon de la pitié, du moins de la sympathie pour le jeune couple d'acteurs Douglas-Turner qui sont si bien

THE Jewel

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Êtes-vous un fan du film À la poursuite du diamant vert (Romancing the Stone)? Dans la bonne tradition hollywoodienne, qui consiste en l'exploitation d'une formule gagnante jusqu'à épuisement des héros et du public, voici la suite: The Jewel of the Nile. Cette fois, Joan Wilder (Kathleen Turner) et Jack Colton (Michael Douglas) ont délaissé la boue, la pluie et la jungle de la Colombie pour les paysages aquatiques de la Côte d'Azur et ceux désertiques de l'Afrique du nord. Font-ils envie... ou bien pitié?

assortis et par qui on aurait aimé être à nouveau surpris des rocambolesques aventures.

Au début, l'écran nous renvoie les images d'une cérémonie de mariage bientôt interrompue par l'attaque de pirates. Re-

tour à la réalité des années 80: plan de Joan Milder devant sa machine à écrire qui ne sait comment dépêtrer son roman d'aventures. Le tour du monde en voilier qu'elle a entrepris en compagnie de Jack il y a six mois, c'est-à-dire à la fin de **Romancing the Stone**, l'inspire peu. En colère, elle jette sa machine à écrire dans la Méditerranée.

Lors d'un cocktail, un galant gentleman arabe lui fait une séduisante proposition: il a été chargé de faire l'unité des tribus du Nil et il souhaite qu'elle assiste aux événements afin de les raconter dans un livre futur. Frustrée par son histoire de pirates qu'elle n'arrive pas à dépêtrer, Joan est ravie d'accepter cette commande plus journalistique. Bien entendu, il s'avérera qu'Omar (l'acteur grec Spiros Focas) ne veut nullement négocier la paix entre les tribus, mais au contraire, s'imposer comme le dictateur de la région — militairement et spirituellement. Pour atteindre ce dernier but, il a enlevé le «joyau du Nil».

Croyez-vous, comme Jack et ce mauvais diable de Ralph (Danny DeVito), que le joyau du Nil est une pierre précieuse pillée dans la tombe d'un quelconque pharaon de la Vallée des Rois? Vous commettez là une erreur légitime, mais une erreur quand même. Car le joyau du Nil est une personne, un leader spirituel, un mahdi.

Comme il est le personnage le plus amusant du film (d'ailleurs merveilleusement interprété par Avner Eisenberg), il importe de savoir que bien que mille fois caricaturé ici, le mahdi fait véritablement partie de la légende islamique.



Alan Pappé

En langue arabe, mahdi signifie «celui qui est guidé correctement». C'est une sorte de messie censé rétablir sur terre la justice, l'égalité et, bien entendu, la «vraie» religion. À cause de la force de cette croyance dans le peuple, plusieurs rebelles ont utilisé ce titre à travers l'histoire afin d'augmenter le nombre de leurs partisans. Le dernier à avoir soulevé ainsi tout un peuple est Muhammad Ahmad qui, en 1881, obligea les Égyptiens à se retirer du territoire soudanais. Du reste, toute porte à croire que les auteurs du film se sont inspirés de ce héros du XIX^e siècle pour tirer les ficelles de l'intrigue, en prenant bien sûr toutes sortes de libertés, heureusement, pour moderniser ce type de personnage.

Ainsi, l'éminemment sympathique joyau du Nil joue avec humour au président d'assemblée pendant les scènes de ménage de Joan et Jack; il fait valoir la démocratie quand ça le sert que le trio escalade la montagne; et s'il montre une foi superstitieuse en son destin qui n'est pas de mourir sur cette montagne pendant qu'Omar les fusille d'en bas — il n'ose cependant pas se prononcer sur le destin de ses deux camarades.

De son côté, l'éminemment diabolique Omar est lui aussi d'une espèce assez évoluée. Il comprend que sa biographie écrite par une romancière américaine pourrait lui donner un tant soit peu de crédibilité internationale; il a organisé sa soirée de consécration en prévoyant des effets d'éclairage conçus pratiquement comme pour un concert rock; et il cultive avec joliesse la perversité en suppliciant Joan et Jack selon une mise en scène élaborée dans un précédent roman de Joan Wilder.

Par conséquent, on ne peut conclure que la déception provoquée par cette production cinématographique tire son origine d'éléments qui ne seraient foutement pas à leur place dans ce genre de satire romantique. La formule est là — mais trop prévisible, sans rebondissements. Dans le genre, **Indiana Jones et le temple maudit** (déjà un tout petit peu moins bon que **Les aventuriers de l'arche perdue**) est mille, deux mille fois plus excitant que **The Jewel of the Nile**.

La formule est là — mais trop prévisible, sans rebondissements. Dans le genre, Indiana Jones et le Temple maudit est mille, deux mille fois plus excitant.

Et pourtant, l'agréable surprise incar-



Le couple Turner-Douglas prend un bain de foule.

née par **Romancing the Stone** avait été l'occasion pour plusieurs de souligner la percée des femmes dans l'industrie du cinéma populaire dans des compétences autres qu'à titre d'actrices. **The Stone** a ainsi été filmé d'après le scénario de Diane Thomas et nul n'avait manqué de féliciter Hollywood pour la nouvelle sensibilité apportée à l'écran. Malheureusement, Diane Thomas est morte tragiquement dans un accident de la route et l'acteur-producteur Michael Douglas l'a remplacée par Mark Rosenthal et Lawrence Konner. Hum... à deux gars, ils n'ont certes par réussi à reproduire cette magie présente dans la version originale.

Par ailleurs, et pour prouver que nous ne faisons pas ici de démagogie de pacotille, rappelons que si Hollywood a plutôt ignoré les femmes au niveau de la production depuis les années 50, ce sont par surcroît plusieurs de ces dernières qui ont largement contribué à l'asseoir sur le trône qu'il occupe présentement. À commencer par Mary Pickford (née en Ontario) qui s'est associée à Charlie Chaplin et Douglas Fairbanks pour fonder United Artists dans les années 10. Au niveau du scénario, il faut absolument citer le nom d'Anita Loos qui en a écrit des centaines (débutant à l'âge de 14 ans avec D.W. Griffith). Et puisqu'il est présentement question de comédies romantiques, mentionnons que Loos, petite et brunette, est même l'auteure du célèbre **Gentlemen Prefer Blondes** — tourné une première fois en 1928 avec Ruth Taylor, puis à nouveau en 1953 avec la légendaire Marilyn Monroe.

Parlant de légendes, il y a ceux qui y entrent de façon solitaire et tragique comme Marilyn. Et il y a les autres qui s'en construisent une en bloc... familial pour ne pas dire dynastique. C'est le cas des Douglas.

Car si Michael a une tête familière, une mâchoire déterminée qui vous rappelle vaguement un acteur plus grisonnant aujourd'hui, mais que vous avez d'innombrables fois aperçu dans les films que la télévision rediffuse en fin de soirée, c'est qu'il est le fils de Kirk. Et le fils aîné en plus.

En fait, Kirk Douglas a quatre fils (deux par mariage) qui sont tous aujourd'hui

dans l'industrie cinématographique et qui n'ont pratiquement pas le choix d'y réussir tant ils sont poursuivis par ses conseils et ses remontrances. Cela, depuis l'enfance d'ailleurs. Car même alors que le père faisait trois films par années dans les années 50 et 60, il n'avait de cesse d'écrire à ses futurs héritiers: «Remonte tes notes scolaires!», «Cesse de battre ton frère!», «Sois modeste!», «N'oublie jamais que moi, j'ai été chanceux. J'étais pauvre. Je n'avais donc nulle part où aller, sinon plus haut!».

À 41 ans, Michael Douglas affirme que Kirk lui envoie toujours ce genre de lettres. Et pourtant, il a déjà pas mal réussi. Il possède sa propre compagnie de films à laquelle il a associé son frère Joel. Il semble même qu'il ait si bien assimilé les directives de son père qu'il parvint très tôt à le battre sur son propre terrain. En effet, il a réussi — après que son père ait essayé pendant plus de dix ans en vain — à obtenir les droits pour l'adaptation cinématographique de **Vol au-dessus d'un nid de coucou** (avec Jack Nicholson, réal. Milos Forman, 1975). Quand, dans ce premier effort à titre de producteur, Michael ramassa cinq oscars, Kirk eut comme un coup de vieux... Mais maintenant, le vieil étalon s'est réconcilié avec le jeune qui a depuis produit **Le syndrome chinois**, **Starman** et évidemment **Romancing the Stone** et **The Jewel of the Nile**...

The Jewel of the Nile ne récoltera certainement pas les oscars de **Vol au-dessus d'un nid de coucou**. Dans ce métier, il y a des hauts et des bas, il y a les périodes de crues et les autres de sécheresse.

Voilà qui nous amène à une ultime constatation: dans ce film produit par Michael Douglas, Joan et Jack peuvent être rassurés au moins sur un point: ils ne mourront pas noyés dans les eaux du Nil. Et ce n'est pas parce qu'on a tourné au Maroc. C'est que ce fleuve le plus long du monde a son delta en Égypte mais sa source au Burundi. Dans un clin d'oeil historique au mahdi Muhammad Ahmad, l'aventure se situe vraisemblablement dans le désert de Nubie au Soudan. Donc, n'espérez trouver dans **The Jewel of the Nile** ni pierre précieuse, ni Nil, bref, nihil. ■

CINÉMA *The* COLOR *Purple*

Comme c'est étrange. Steven Spielberg s'intéressant à la couleur pourpre. Quand il nous a habitués aux teintes électriques de jaune, de rose, de vert, d'orange, de blanc astronaute. Quel changement. Quand on s'attend à de l'action multiple et rapide. Et que le réalisateur-prodige nous présente des émotions complexes qui évoluent lentement. Quelle plus grande surprise encore. Quand, au lieu de mettre en vedette des héros au teint clair, il évoque le combat épique — mais intérieur — d'une antihéroïne à la peau pourpre. Pour ne pas dire noire.

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Dans une petite ville de Georgie en 1906, la petite (et à peine pubère) Célie met au monde deux enfants qui sont

le résultat des caresses indésirables de l'homme qu'elle appelle Pa. Mais à peine a-t-elle le temps de jeter un regard légitime aux bébés que Pa les lui enlève systématiquement sans l'informer de leur avenir. Peu après, le pseudo-père donne (et au sens propre du terme) Célie à un veuf coincé avec quatre enfants. Maltraitée par Pa, son destin est d'être désormais violente par Mister.

La seule affection qu'elle ait jamais reçue est venue de sa jeune soeur Nettie que Mister expulse après un bref séjour parce qu'elle a refusé ses avances. Pendant 15 ans, Célie est donc la servante de tous et chacun — seule, complexée, résignée et sans nouvelles de sa soeur parce que Mister lui interdit l'accès de la boîte aux lettres.

L'ironie du sort fait que c'est à partir du moment où son bourreau ramène à la maison la femme qu'il idolâtre puérilement, la chanteuse de blues Shug Avery et la fille répudiée du pasteur, que Célie commence à s'épanouir. Elle perd d'abord l'habitude de mettre la main devant sa bouche quand elle rit. Puis elle fait l'apprentissage de l'orgasme et de l'amitié. Enfin, elle quitte définitivement



Le tour de chant de Shug. Tina Turner devait incarner son personnage.

Mister après être passée proche de lui trancher la gorge suite à la découverte des lettres que sa soeur a continué de lui faire parvenir d'Afrique où elle est missionnaire. Happy end: transformée, à sa grande surprise héritière de la maison de Pa, sa soeur lui revient d'Afrique en compagnie de ses deux enfants (à Celie), entrevus à leur naissance et aujourd'hui âgés de 40 ans. C'est dire la puissance de l'amour...

En adaptant pour le cinéma ce roman d'Alice Walker (qui s'est d'ailleurs mérité le prestigieux prix Pulitzer), Steven Spielberg en aura désarçonné plusieurs. Certes, il avait promis un film «sérieux». Mais les années 80 semblaient plutôt avoir été inventées pour pétiller un peu cyniquement comme le champagne ou le clin d'oeil d'Harrison Ford. Mais Spielberg jouit de la liberté excessivement rare, donc précieuse, de pouvoir faire ce qu'il veut. Et cette fois, il avait envie d'y aller généreusement avec la sauce mélo.

De fait, on prend rapidement goût à la sauce parce que non seulement Spielberg l'a-t-il cuisinée avec tout son cœur et son art cinématographique, mais encore parce que le film traduit somme toute des concepts extrêmement importants — et contemporains.

Un concept comme la liberté, par exemple. Est-ce que vous ne trouvez pas ça suspect que justement, personne n'en parle plus? Il s'agit ici de la liberté individuelle impliquant qu'il faut d'abord être considéré et surtout, se considérer, comme une personne. Celie est une non-personne. Quelque 50 ans après l'abolition de l'esclavage, elle est l'esclave de Mister — lui-même un Noir qui file doux devant le mépris raciste des Blancs. Se révolte-t-elle? Seulement après des années et des années. Parce que la liberté, c'est un combat contre soi-même (qu'on peut d'ailleurs perdre); et que ça va toujours contre un certain ordre des choses. Pour cette raison, Celie conseille au fils de Mister qui se plaint que sa grosse femme le mène par le bout du nez, de la battre!

On vous dira que **The Color Purple** est un film féministe. C'est vrai. Mais avec le génie et l'efficacité des oeuvres populaires, on y procède par le geste plutôt que par le discours théorique. Ça nous en dit beaucoup plus long. Ainsi, il y a cette merveilleuse scène où Shug est stupéfiée d'apprendre que Celie n'a jamais joui et dans ce sens, qu'elle est en quelque sorte toujours vierge après avoir été violée maintes fois et avoir accouché de deux bébés. Shug s'en va donc initier Celie au plaisir.

Que nos parents se rassurent, on ne nous présente que le premier baiser timide. Cette séquence n'a d'ailleurs pas pour fonction de se prononcer pour ou contre le lesbianisme, mais d'apprendre à Celie qu'elle a un corps. C'est un geste d'amitié de la part de Shug (et non de pitié). Et il est heureux que Spielberg ait eu



The Color Purple: plus de coeur au ventre que de mots dans la tête.

l'audace de montrer avec autant de délicatesse que l'émancipation exige plus de coeur au ventre que de mots dans la tête.

Alternant avec les séquences intimistes, les séquences de groupes sont l'occasion pour nous d'entrer en contact avec l'infinie et chatoyante variété de la culture musicale noire. Des rythmes africains au gospel religieux en passant évidemment par le jazz et le blues, la musique est omniprésente pendant deux heures. Et qui est le responsable de la musique? Nul autre que Quincy «We are the World» Jones — lequel comme par hasard, accumulait depuis dix ans du matériel sur l'histoire de la musique noire.

Steven Spielberg a d'ailleurs lui-même déclaré avoir été ravi quand ce projet de film lui a été proposé par Warner Bros. avec Jones inclus dans le marché. De son côté, Jones a remarqué que «l'évolution de Celie va précisément de pair avec l'émancipation historique de la musique noire américaine.»

À l'origine, la Black Music est née et a pu se développer parce qu'elle faisait l'affaire de l'esclave et, simultanément, de son maître! Bien entendu, cette liberté de chanson ne reflétait nulle grandeur d'âme. Simplement, en consolant le pauvre diable nostalgique de son bush africain, elle était même encouragée par son maître pour les mêmes raisons que les colonels d'infanterie apprécient les marches militaires: ça stimule la productivité.

Shug Avery possède, à mon avis, la plus belle scène du film. Elle est en train de chanter du blues au cabaret sur pilotis du coin, quand elle entend la jeune voix d'une choriste de l'église de son père entonner un gospel qui lui est évidemment familier. Malgré que son pasteur de père refuse de lui parler depuis qu'elle fait carrière dans les clubs, Shug ne peut plus

résister. Reprenant le gospel avec force, elle marche jusqu'à l'église suivie de tous ses amis, de tout son public. Franchement, cette séquence est absolument admirable. D'autant plus que cette réconciliation entre le pasteur et la «brebis égarée» (selon le code moral de l'Église des hommes, bien entendu) reflète parfaitement l'apparente contradiction dont est issu le jazz: musique religieuse et musique de bordel. Quincy Jones cite même Sydney Bechet (célèbre saxophoniste tenor de la Nouvelle-Orléans qui a gagné sa vie en faisant de la musique en France) qui avance que le mot jazz vient du terme slang «jass», c'est-à-dire «faire l'amour».

Que dire du méchant Mister? Sinon que, lui qui traite Celie comme un animal (même avec beaucoup moins de respect qu'il n'en accorde à son cheval), se retrouve le dindon de la farce. Spielberg s'est arrangé pour qu'on ne lui en veuille pas trop; en fait, pour qu'on lui en veuille de moins en moins. Sa maladresse quand il tient à préparer personnellement le repas de son idolâtrée chanteuse de blues est très comique. Et à la fin, le réalisateur lui donne même la chance de faire amende honorable: quand l'immigration demande des références avant d'autoriser le retour de Nettie et des enfants de Celie aux États-Unis, il fait les démarches nécessaires; puis observe de loin le bonheur de Celie embrassant sa famille.

Bref, **The Color Purple** est un mélodrame, oui; mais un mélodrame grandiose. Au fond, Steven Spielberg a comme d'habitude utilisé beaucoup de couleurs — il a juste situé son arc-en-ciel entre le pourpre qu'on associe à l'humiliation et le pourpre qui est la teinte symbolique de la dignité. Et le contraste entre ces deux types de pourpre est aussi immense qu'entre le blanc et le noir. ■

CINÉMA

Rock DEMERS

MARIE-CHRISTINE ABEL

Pendant que *La guerre des tuques* poursuit sa carrière internationale, *Opération beurre de pinottes* promet de lui emboîter le pas, un troisième film coproduit avec la Pologne est presque terminé, et André Mélançon (réalisateur de *La guerre des tuques*) début ce mois-ci le tournage d'un quatrième. Bref, d'ici 1990, douze «Contes pour tous» auront vraisemblablement été tournés puis exportés dans le monde entier, amenant peut-être le Québec à vivre une situation enfin proche de la normalité. Qu'est-ce que la normalité? Un cinéma québécois qui procure autant de plaisir aux autres que le cinéma des autres nous en procure. Maintenant, on oublie souvent que derrière tout film célèbre, se cache un producteur. Et derrière le succès inauguré par les premiers Contes pour tous, il y a Rock Demers.

profession: producteur

Dans les années 50, Demers met sur pied un réseau de ciné-clubs tout en étudiant pour devenir prof. Mais son destin n'est pas d'être maître d'école. En 58, il s'inscrit donc à l'École normale supérieure de Saint-Cloud à Paris où il obtient un diplôme en techniques audiovisuelles. De 62 à 67, il est directeur général du Festival international du film de Montréal. En 68, il fonde Faroun Films — une compagnie de distribution qui a amené pour la première fois au Québec les films suisses, australiens, japonais, etc., tout en exportant à l'étranger des films québécois (son plus gros hit fut *Les mâles* de Gilles Carle vendu dans une ving-

taine de pays). De 77 à 79, il se consacre à la mise sur pied de l'Institut québécois du cinéma. En 1980 enfin, il fonde les Productions La Fête inc., maison spécialisée dans les films dits pour la famille.

Québec Rock: D'abord, une question qu'on ne peut poser qu'à ceux qui l'ont connu: existe-t-il une recette pour le succès en termes de cinéma?

Rock Demers: Un film est avant tout le résultat de l'action commune de trois personnes, soit un scénariste, un réalisateur et un producteur. Il est essentiel que ces trois personnes soient sur la même longueur d'ondes. S'il y a un maillon plus faible, on ne peut pas avoir un film qui est un film réussi.

Q.R.: La plupart d'entre nous se doutent bien que le producteur est un personnage puissant, mais son rôle précis reste obscur...

R.D.: La profession de producteur — en tout cas, telle que je la pratique — consiste d'abord à définir exactement le type de film qu'il veut produire, à choisir des sujets qui conviennent à son concept, et à travailler de très près avec les scénaristes en lisant et en discutant du script à chaque étape d'écriture. C'est également le producteur qui choisit le réalisateur et les principaux artisans du film (directeur photo, directeur artistique) tout comme c'est encore lui qui approuve ou non le choix des comédiens.

Q.R.: Êtes-vous très présent sur le plateau de tournage?

R.D.: Je m'y rends une heure ou deux les jours où l'occasion se présente. En revanche, je visionne les rushes chaque soir afin de pouvoir réagir rapidement advenant un problème. De plus, comme au moment de l'écriture du scénario, je discute longuement avec le réalisateur à chaque étape du montage visuel et sonore.

Q.R.: Est-ce que vous diriez que le titre contribue au succès d'un film?

R.D.: Je mets toujours énormément d'énergie et de temps à trouver le bon titre. C'est la première vibration qui va faire que tu vas aller voir le film ou non, et je considère que c'est strictement la responsabilité du producteur.



Harold Beaulieu

Q.R.: La guerre des tuques et Opération beurre de pinottes sont donc des titres de votre invention?

R.D.: Pas du tout. Les deux ont été proposés au cours de séances de «brainstorming» et c'est sur ceux-là que j'ai arrêté mon choix. Dans le cas d'Opération beurre de pinottes, le réalisateur Michael Rubbo était en complet désaccord avec ce titre — tenant mordicus au sien qui était *La grande peur de Michel*. Moi je refusais absolument qu'un film destiné à la jeunesse soit coiffé d'un titre faisant écho à des productions genre *The Exorcist*, *The Oman*. Finalement, pour trancher le différend, on a retenu neuf titres possibles et engagé l'agence de sondage Crop. Les gens de Crop ont interviewé 300 personnes dans un centre d'achat de Brossard et Opération beurre de pinottes fut de loin le titre favori.

Q.R.: Comment Crop posait-elle la question?

R.D.: En demandant aux gens de supposer qu'ils sont dans un vidéo-club où on ne leur fournit aucune autre information sur les films à louer que les titres. Dans ces conditions, quels sont les trois films qu'ils choisiraient de louer? Comme je l'ai mentionné, Opération beurre de pinottes était préféré. Mais pour être absolument certain que l'enquête n'avait pas été biaisée, Michael Rubbo a également procédé à un sondage personnel dans une toute autre région que Brossard et a obtenu le même résultat! Ce fut une lutte épique, mais quinze ans d'expérience comme distributeur m'ont appris l'influence cruciale d'un titre par rapport à un marché précis.

Q.R.: Maintenant une fois que vous tenez votre titre, sur quelles autres tactiques misez-vous pour convaincre le public d'aller voir votre film?

R.D.: Je m'assure que le graphisme de l'affiche traduit tout aussi bien l'histoire qu'on raconte. Puis, dans la stratégie générale de mise en marché et dans le but d'assurer une présence de l'événement dans le plus grand nombre de lieux, on procède à la vente de produits dérivés tels que les disques et les livres. Au Québec seulement, on a déjà vendu 10 000 exemplaires de l'album de *La guerre des tuques* et 20 000 copies imprimées du livre en français. En anglais, nous en sommes rendus à 7 000 copies du livre, mais on l'a lancé beaucoup plus tard.

Q.R.: Tandis que cette fois, Opération beurre de pinottes film, album et livre est sorti en même temps en français et en anglais (*The Peanut Butter Solution*)...

R.D.: C'est le succès de *La guerre des tuques* (en anglais *The Dog Who Stopped the War*) qui nous en a donné les moyens. Alors que l'an dernier, on avait commencé par lancer *La guerre* dans huit salles de cinéma au Québec; cette année, il nous a été permis de lancer Opération dans 50 salles au Canada, en anglais et en français.

Q.R.: Combien avez-vous investi dans la promotion?

R.D.: 500 000 dollars — ce qui est un budget de lancement énorme par rapport à ce qui se dépense au Canada normalement, mais modeste en comparaison des Américains qui investissent trois à cinq millions strictement pour la publicité.

Q.R.: Est-ce que dans ce demi-million, vous incluez le coût de production des livres et disques?

R.D.: Même pas. Seulement la bande-annonce dans les cinémas, l'achat de temps à la radio et à la télévision, l'impression des affiches, la location des services d'une agence de promotion qui assure la communication avec la presse, le déplacement des acteurs d'une ville à l'autre afin qu'ils parlent du film, le coût des copies du film.

Q.R.: Combien de temps allouez-vous à ce qu'on appelle familièrement le bombardement publicitaire?

R.D.: Environ trois semaines. Après, le bouche à oreille devrait suffire à continuer d'attirer le public.

Q.R.: Jusqu'à présent, la version anglaise de *La guerre des tuques* semble recevoir un accueil chaleureux aux États-Unis. Avez-vous l'impression d'avoir accompli un exploit?

R.D.: Oui, car les Américains sont très protectionnistes. Ayant eu l'occasion d'examiner, il y a trois ans, la liste des 1 200 films qui ont fait le plus de recettes au USA, j'ai constaté qu'il n'y en avaient que 36 sur 1 200 qui n'étaient pas américains. Et sur ces 36 films, 16 seulement avaient été tournés dans une langue autre que l'anglais. Le public américain n'a d'ailleurs pas beaucoup de chance de se prononcer sur le sujet puisque ce sont les distributeurs de là-bas qui refusent systématiquement tout ce qui est doublé. Ironiquement, plusieurs Américains ne se sont rendus compte qu'au générique que *The Dog Who Stopped the War* avait d'abord été tourné en français...

Q.R.: Pourquoi avoir choisi de produire des films destinés particulièrement au marché des 9 à 13 ans?

R.D.: Parce que j'ai la conviction que si on veut s'imposer sur le marché international, il faut définir des publics-cibles. Et le marché des 9 à 13 ans en est un où la demande est présentement plus forte que l'offre. Remarquez qu'on a eu la surprise d'apprendre que *La guerre des tuques* avait attiré une proportion de 52 % d'adultes... Par ailleurs, je crois qu'il est important d'offrir un matériel de qualité aux jeunes afin qu'ils poursuivent demain ce que j'appellerai une «carrière de cinéphile».

Q.R.: Pour terminer, la question inévitable: avez-vous des enfants?

R.D.: C'est-à-dire que «j'ai eu» des enfants puisque mes fils sont aujourd'hui des adultes de 25 et 26 ans. Et, effectivement, quand ils étaient plus jeunes, j'ai inventé pour eux des histoires... afin qu'ils ne dorment pas debout. ■

POINT DE VUE

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Chorus Line: L'adaptation cinématographique d'un hit de Broadway par le réalisateur de *Gandhi*, Richard Attenborough. Cette suite de chansons et de monologues traduit la terrible compétition dans le monde de la danse où, sans s'intéresser à votre âme, on exige que vous la mettiez sur la table. Les chorégraphes font très années 70, mais c'est à voir parce que c'est «le» show qui a inspiré tous les autres — de *Fame* à *Flashdance*. Avec Michael Douglas dans le rôle du chorégraphe intraitable. 4/6

Trois hommes et un couffin: Une comédie qui détruit le mythe de la mère irremplaçable auprès d'un bébé. Car avec un peu de bonne volonté et d'humour, même des playboys peuvent rendre un enfant heureux. L'image de la femme qui, à la fin, se couche dans le berceau dans la position foetale est toutefois un peu énorme. Afin d'expliquer le titre (obscur même pour les Français), sachez qu'un couffin est un panier en osier pour transporter les bébés. 5/6

Young Sherlock Holmes: Le premier mystère résolu par le célèbre héros de Conan Doyle et les circonstances qui l'ont amené, adolescent, à adopter sa pipe et sa cape légendaires. Un film éminemment soigné à tous les niveaux. On peut donc en déduire qu'il s'agit d'un divertissement produit par l'écurie Spielberg — élémentaire, mon cher Watson! 6/6

Twice In A Lifetime: À 50 ans, un époux et père de famille modèle tombe amoureux d'une autre et quitte la maison — bref, le genre d'événement banal qui vous fait tomber des nues quand ça arrive à votre père. Parce que c'est tout le contraire d'une variation cheap sur l'éternel triangle, et parce que Gene Hackman est capable d'une incroyable humanité à l'écran, le résultat est touchant. Évidemment, il ne faut pas voir ça pour les effets spéciaux. 5/6

Opération beurre de pinottes: Gâtés par la qualité de *La guerre des tuques*, on n'en attendait pas moins de ce conte pour tous numéro 2. Malgré des effets visuels magnifiques (les peintures réalistes du signor notamment), ce scénario pêche malheureusement par ses invraisemblances: pourquoi Connie peut-il arrêter son poil pubien de pousser sur un simple ordre, lui? Et puis Connie (le vrai héros, c'est lui et non Michel) fait montre de connaissances freudiennes abracadabrantes pour son âge en proposant au vilain kidnappeur d'enfants d'être son fils! Alison Podbrey (sœur de Michel) est une petite actrice remarquable. 3/6

VIDÉO FILMS

ALAIN DENIS ET LANCELOT L'ÉPICIER

■ Fans de la grande-casse-gros-muscles, célébrez! Sylvester Stallone, dit le cérébral, se pointe enfin avec **Rambo First Blood Part II**. Succès box office retentissant de l'année dernière avec **Back To The Future**, **Rambo F.B. Part II** a rapporté plus de 100\$ millions à ses producteurs. Film de l'année à Beyrouth, l'an

stylé. Kathleen Turner, mieux connue pour ses rôles aux côtés de Michael Douglas dans **Romancing The Stone** et **The Jewel Of The Nile**. Jack Nicholson, lui, l'écrivain maudit de **The Shining**, l'avocat sympathique de **Easy Rider** et l'astronaute rigolo-alcolo de **Terms Of Endearment**. Réunis, ils sont irrésistibles dans cette comédie sarcastique où le jeu de la gachette se mêle au jeu de l'amour. Violent, mais pas trop; sexy, juste assez. Dis-



Pour son baroud d'honneur en tant que l'indestructible agent 007, Roger Moore affronte la féline aux crocs d'acier, Grace Jones: Parution en vidéo-cassette du dernier James Bond (dans tous les sens du terme), **A View to A Kill**.

dernier également, **F.B.** Il s'inscrit dans la lignée du cinéma à héros du genre Indiana Jones, Rocky et Luke Skywalker. John Rambo; l'homme de droite en excursion au Nam, le redresseur de torts, le mercenaire de confiance de la belle Amérique le plus acclamé depuis Ronald Reagan. La recette éprouvée. Soulagez-vous!

■ Le duo Nicholson/Turner dans **Prizzi's Honor**, le plus récent film du réputé John Huston. Un classique, divertissant,

ponible sur étiquette Vestron.

■ **Tchao Pantin**. L'histoire de la vengeance d'un homme qui n'a plus rien à perdre. Celle de Lambert, joué par le gros méchant loup du cinéma français Michel Colucci, alias Coluche. Si le cinéma US domine outrageusement le marché de la vidéo internationale, la percée des films français depuis trois ans prouve que le hot-dog n'a pas nécessairement meilleur goût. Point fort en ce début d'année:

Tchao Pantin, récipiendaire de cinq Césars en 1984. Réalisé par Claude Berri (Je vous aime en 1980, Le maître d'école en 1981), Tchao Pantin met en vedette, outre Coluche, Richard Ancicon, Agnès Soral et Philippe Léotard. Musique originale de Charlélie Couture. Et dans Pantin, Coluche n'a pas joué Coluche. «Ce n'est pas difficile de composer un personnage fatigué, avec les éclairages de nuit, un personnage toujours bourré.» Un film d'un réalisme choc.

■ Vous l'avez découvert à la télé de David Letterman, au cinéma dans **Pee Wee's Big Adventure**. Il est fou braque, pisse-sans-rire, heureux dans le sens contagieux du terme, comme un mal de dents emprunté par erreur. Avec Cyndi Lauper, il aurait pu former le couple idéal. Pourtant, il a refusé. Son nom: Pee-Wee Herman. Trente ans et plus déjà, il en paraît huit. Il est aux années quatre-vingt ce que Jerry Lewis demeure aux années cinquante et soixante; le roi burlesque de l'humour sans bourrelet. Retournez dans le temps ce mois-ci avec **The Pee-Wee Herman Show**... un trésor vidéo datant de 1982, magnifiquement actuel. Redécouvrez. Absolument.

■ Ça se complique. Épopée-rat. **Willard**, un autre classique... de l'horreur-surmot. Pour que justice soit faite, on ne maltraite pas les petites bêtes. Ernest Borgnine, gagnant d'un Oscar (eh oui!), en sait quelque chose. Ben, le phénoménal rat domestique, est dévoué à son maître. Il a la canine agile et le regard impardonnable. Dans **Willard**, il passe à l'action pour la première fois... et c'est terrible... hôte horrible. Disponible sur le label Prism. Épopée simiesque maintenant. Cinq moments marquants de la vénérable série **La planète des singes**, en version anglaise originale: **Planet Of The Apes**, **Beneath The Planet Of The Apes**, **Escape From The Planet Of The Apes**, **Conquest Of The Planet Of The Apes** et **Battle For The Planet Of The Apes**. Verdict: zéro pour la logique des titres, la cote maximale pour le feeling banane. Très boubou comme truc!

■ La revue capitaliste américaine **Forbes** évalue la fortune personnelle du cinéaste de San Rafael en Californie, George Lucas, à plus de cinquante millions de dollars. Ses trois suites intergalactiques **Star Wars** ont rapporté près de 900 millions de dollars. Les profits de la première, La guerre des étoiles, ont servi à financer la seconde, L'Empire contre-attaque, qui a coûté 25\$ millions. Quant au Retour du Jedi, filmé pour un dérisoire 32,5\$ millions, il a bénéficié des retombées économiques de la deuxième. Compliqué? Pas du tout. «Je ne suis plus obligé de travailler pour vivre.» D'accord George. À partir du 25 février, on regarde la version vidéo de ton fameux **Return Of The Jedi**.

soyez SYNTHÉTISABLE

Les magiciens de l'électronique ont déjà réussi à installer un piano à queue de 9' dans un microprocesseur pas plus gros qu'une boîte d'allumettes... et pour en reproduire toutes les qualités, il existe enfin une enceinte adéquate. Les systèmes d'écoute conçus pour les sonorités « traditionnelles » peuvent difficilement supporter la puissance et les timbres complexes de la musique électronique.

Et c'est pourquoi nous avons créé la 380SE.

Transparence complète — sans oublier la satisfaction psycho-acoustique

La 380SE est une enceinte à 3 voies puissante et claire. Les sonorités synthétiques de cordes, vents, cuivres, les accents percussifs et les effets spéciaux... tous — et à n'importe quel niveau — parviennent à l'oreille avec une précision sonore insoupçonnée. La 380SE reproduit avec subtilité les variations de hauteur et de niveau des notes, même lors de programmes synthétisés très denses.

Souci du détail

Les magiciens du numérique doivent maîtriser parfaitement chaque élément de leur technologie. Une enceinte conçue pour la musique électronique leur permet enfin de se concentrer sur l'aspect créatif de la musique plutôt que sur la reproduction des sons.

Nous avons incidemment porté une attention toute particulière au système de sonorisation. Et c'est pourquoi la 380SE n'utilise que nos composantes de très haute qualité: 360 watts de puissance continue; entrées à pleine capacité; connecteurs de bi-amplification et de tri-amplification. Quatre connecteurs de pontage mono, contrôles de hautes et basses fréquences, à portée de la main.

Comme vous pouvez le constater, les détails esthétiques n'ont pas été mis de côté. L'allure de la 380SE confirme sa grande classe. Et sa performance exceptionnelle fait honneur à la musique électronique.



**Être synthétisable,
... c'est ça!**

Pour une fiche technique complète, téléphoner ou écrire à:



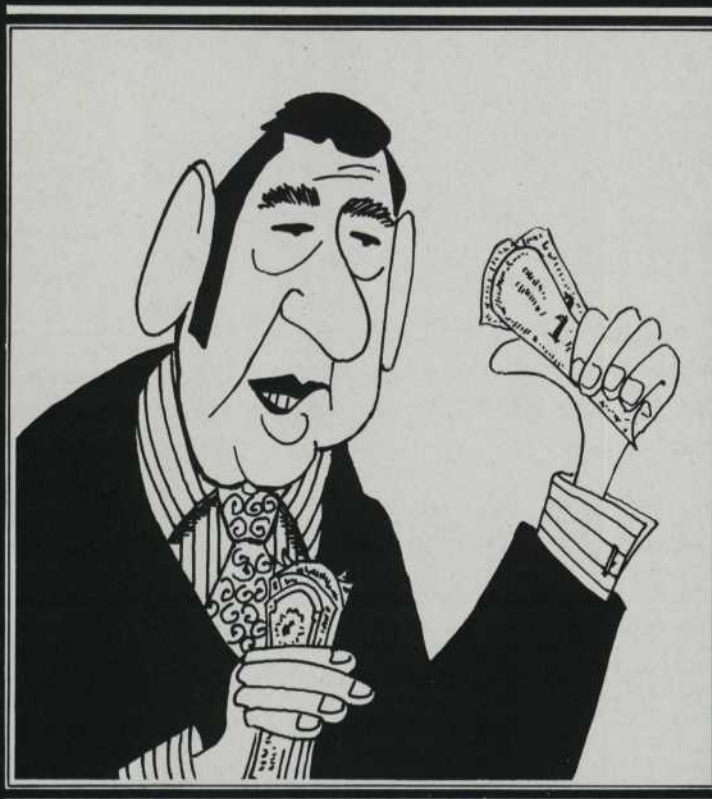
Bureau chef — TOA Electronics, Inc.
10712 - 181 Street, Edmonton, Alberta
T5S 1K8, Tél.: (403) 489-5511

Montréal — Audesco Electronics, Inc.
1390 Saint Patrick Street, Montréal,
Québec H3K 1A6, Tél.: (514) 931-6115.

Toronto — TOA Electronics, Inc.
1351 Matheson Blvd. Unit 4A, Mississauga,
Ontario, L4W 2A1, Tél.: (416) 624-2317.

maxell®

TIENT A VOUS FAIRE CADEAU DE QUELQUES DOLLARS!



Ici Howard Maxell, qui vous parle d'un endroit du pays non identifié.

Maxell, cette compagnie de bandes magnétiques prédominante qui porte fièrement mon nom, ne recule devant rien pour récompenser ses clients de leur loyauté!

Recherchez le dollar sur l'emballage des bandes Maxell. Vous trouverez à l'intérieur un dollar-boni Maxell, à l'effigie de votre humble serviteur.

Si ma physionomie vous plaît autant qu'à moi-même, vous préférerez sans aucun doute conserver ces billets pour la

postérité.

Toutefois, si jamais vous mettez la main sur un exemplaire du Catalogue Dollars-bonis 1986, vous serez

certainement tenté de les dépenser et je dois admettre que je ne saurais vous en blâmer!

Vous aurez le choix entre les myriades et des myriades de produits Maxell, tous plus attrayants les uns que les autres.

Pour connaître tous les détails au sujet de ces dollars-bonis, il vous suffit de rendre visite à votre détaillant Maxell. Et n'oubliez pas de lui dire que c'est Howard qui vous envoie!



Tri-Tel associés limitée

Les PAUL

Le nom de Les Paul appartient à la légende du rock quand il désigne la célèbre guitare électrique de marque Gibson. Mais le musicien-inventeur à l'origine de cet instrument reste méconnu...

PAR CHRISTIAN BELLEAU
ET FRANCIS JUNEAU

Né le 9 juin 1916 à Waukisha, Wisconsin, Lester William Polfuss passe la première partie de sa vie dans cette petite ville du Midwest. Adolescent, il apprend la guitare et l'harmonica, joue d'abord du country, et ensuite du jazz, ce qui plus tard lui donnera l'occasion d'accompagner Art Tatum et Louis Armstrong. À vingt ans, il signe un contrat de disque pour son propre trio avec la maison Decca. En 1941, il met au point le prototype de la première guitare électrique «solid-body», dite «The Log» parce que formée d'un seul morceau de bois dur. Le son ne provient pas d'une caisse de résonance mais de la vibration des cordes captée par des microphones encastrés dans le bois plein. Trois ans plus tard, sous le pseudonyme de Paul Leslie, il enregistre Jazz At The Philharmonic sur étiquette Verve, avec Nat King Cole. À partir de 45, dans son garage transformé en studio, il expérimente diverses techniques qui influenceront des guitaristes modernes tels Jimmy Page, Jeff Beck ou Jimi Hendrix, puisqu'il utilise le feed-back, ainsi que l'écho et le délai à l'aide d'un magnétophone sur lequel tourne une bande mise en boucle. Toujours dans son garage-studio, il invente l'enregistrement multipiste (re-recording) que la compagnie Ampex commercialise en 52. L'appareil de l'époque permettait déjà d'enregistrer huit pistes différentes sur le même ruban.

les années CINQUANTE

Métissage du rhythm and blues noir et de sa version adoucie pour public blanc, le rock n'roll permit à la nouvelle génération des années cinquante de libérer une agressivité et une sexualité très contenues jusqu'alors. Le rythme passe au premier plan, poussé par la guitare désormais électrique. L'amplification permise par la fée Électricité joue un rôle important dans la genèse du rock, puisqu'elle donne à une formation réduite une énergie sonore supérieure à celle de l'addition de plusieurs big bands (rappelons qu'il faut normalement doubler la quantité de musiciens pour n'obtenir que 6 décibels de plus).

les succès DE LES PAUL

Les Paul épouse Mary Ford, Colleen Summers de son vrai nom, en 1949, et forme avec elle un duo vocal qui obtiendra quelques hits comme *How High The Moon* et *Vaya Con Dios* en 53 puis *Hummingbird* en 55. Mais son plus grand succès lui viendra de la mise en marché de la Gibson Les Paul Model en 1952, surnommée la Gold Top à juste titre car elle coiffe

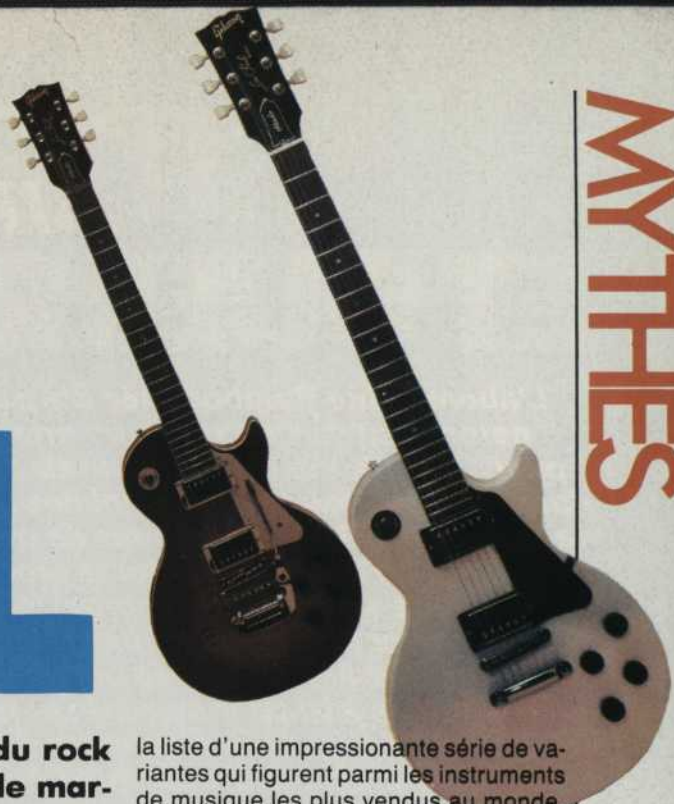
la liste d'une impressionnante série de variantes qui figurent parmi les instruments de musique les plus vendus au monde. Le fameux modèle Cherry Sunburst est offert à 265\$ US en 1958, pendant que la Gold Top est présentée en version de luxe devenant la Custom. En 1960 le modèle de base est rebaptisé Les Paul Standard, et une variante nommée SG marque la fin du contrat entre Gibson et Les Paul quatre ans plus tard. Gibson continue d'éditer les différents modèles, soulignant le bicentenaire américain (1976) par un tirage limité de Les Pauls commémoratives à 3 000\$. La Les Paul Recording sort en 1970, munie de micros à basse impédance qui permettent un équilibre supérieur entre les différentes fréquences, ainsi qu'un meilleur rapport signal-bruit.

l'ombre DE LA GLOIRE

Étrangement, Les Paul a vécu dans l'ombre de sa propre gloire, ou plutôt de celle de l'instrument qu'il a perfectionné. Mais, en 77, il a quand même reçu un Grammy pour un disque enregistré avec Chet Atkins, qui le qualifie de guitariste «flashy».

En tant que guitariste, il a inspiré presque tous les musiciens des années soixante, de Mike Bloomfield à George Benson, en passant par Steve Howe, Peter Frampton et Eric Clapton.

Ses disques sont aujourd'hui pratiquement introuvables à cause de ses nombreux changements de compagnies de disques, mais l'importance de son génie inventif devrait lui mériter le titre de père de la guitare rock. ■



MYTHES

Amazones ET GUERRIERS

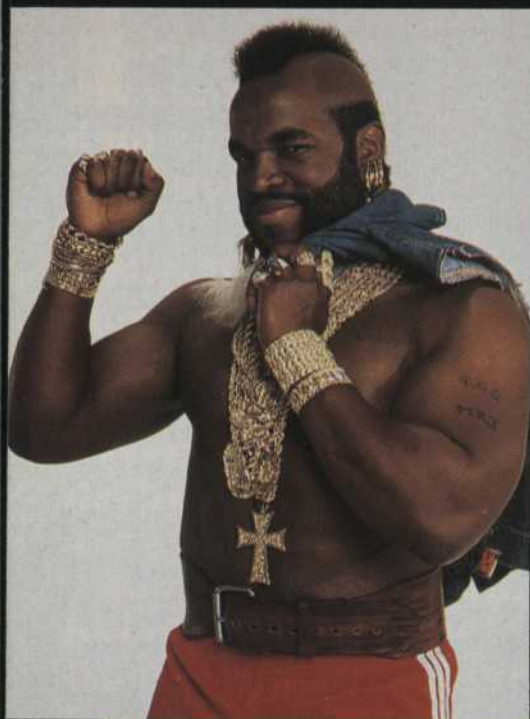
L'abominable Rambomanie n'a pas tardé à faire des petits. Non contente d'avoir atteint de plein fouet le public (le culturisme a désormais remplacé le jogging dans le coeur des américanophiles du monde entier) et le Président («Ronbo» a promis de prendre exemple sur ce brave Sylvester la prochaine fois que ses concitoyens seront pris en otage), elle a même réussi à contaminer le Saint des Saints, le Septième Art. Pour ces armoires à glace mâles ou femelles, qui ont appris avec le temps à frapper avant de penser, peu importent les Oscars: tant que leurs muscles sont bien saillants et leur corps bien entretenu, que peuvent-ils demander de plus à la vie?



Grace Jones



Sylvester Stallone



Mr. T.



Dolph Lundgren



Arnold Schwarzenegger



Chuck Norris

La nouvelle Ninja 1000R donne le coup de grâce et met fin à la compétition.

Parlez-en aux intrépides conducteurs de la revue "Cycle": "À 158 mph la Ninja ZX 1000R de Kawasaki file à toute allure telle un mirage...non seulement offre-t-elle de la puissance à revendre, mais elle est aussi la moto la plus aérodynamique."

Équipé de 4 carburateurs de 36 mm et d'orifices

COUP DE GRÂCE

d'admission polis à la main, le moteur de 16 soupapes à double arbre à cames en tête offre assez de puissance pour élever la 1000R au rang des "Maîtres de la route." "Cycle" compare le profil aérodynamique de la 1000R à celui d'une "flèche": un profil aérodynamique qui offre la tenue de route et le coefficient de traînée d'une moto de course du Grand Prix. Le système sophistiqué de suspension Uni-Track/AVDS exclusif à Kawasaki permet à la 1000R de tenir fidèlement à la route et d'atteindre des vitesses grisantes.

Vous serez aussi rassuré de savoir que trois freins à disques, avec segments résistant à l'affaiblissement, permettent d'apaiser la colère de ce bolide.

La nouvelle Ninja 1000R de Kawasaki. Un bolide incroyable aux performances sans frontières.

Kawasaki
Atteignant enfin la limite.



Soyez un spécialiste. Suivez un cours de conduite du Conseil de sécurité du Canada. Voir votre concessionnaire Kawasaki pour les détails. Les caractéristiques sont sujettes à changement sans préavis.

DEVINEZ CE QUE NOUS AVONS APPORTÉ À LA RÉCEPTION. LA HANDYCAM DE SONY!

141/0330594 00099/8511
BIBLIO. NATIONALE DU QUEBEC
BUREAU DU DEPOT LEGAL
1700, ST-DENIS
MONTREAL

QUE

H2X 3K6



Ils sont faits l'un pour l'autre. Le nouveau phénomène vidéo 8mm de Sony et.. votre main.

Nous l'avons appelé la caméra magnéscope Handycam^{MD}. Elle est si petite qu'une main suffit pour la tenir.

Résultat: n'importe qui peut s'en servir, n'importe où, n'importe quand. Vous n'avez qu'à viser et à filmer pour capturer les souvenirs à l'instant même où ils se déroulent.

Ensuite, le mini-magnéscope qui l'accompagne

vous permettra de revivre ces moments sur n'importe quel téléviseur, avec son et couleur.

Vous pouvez ainsi enregistrer jusqu'à deux heures mémorables sur une cassette vidéo de la taille d'une cassette audio normale.

Venez donc essayer la Handycam chez votre détaillant Sony. Elle vous ira comme un gant.



LE SEUL ET UNIQUE

SONY

SONY[®]

SONY DU CANADA LTÉE / Montréal / Toronto / Ottawa / Winnipeg / Calgary / Edmonton / Vancouver

Sony est une marque déposée de la Corporation Sony. «Le Seul et Unique» et Handycam sont également des marques déposées de la Corporation Sony.